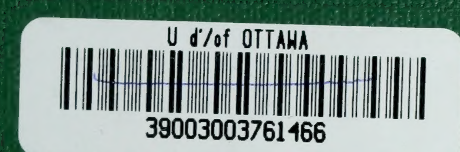

U d'/of OTTAWA
39003003761466

LA CAVALIÈRE ELSA

DU MÊME AUTEUR :

La Maison du Retour Écœurant — roman d'aventures (La Renaissance du Livre)

La Clique du Café Brebis (La Renaissance du Livre)

L'U-713, dessins de Gus Bofa (Société Littéraire de France)

Les Poissons Morts (Payot)

Bob, Bataillonnaire (A. Michel)

Petit Manuel du Parfait Aventurier (La Sirène)

La Bête Conquérante et le Rire Jaune — romans d'aventures (G. Crès)

La Fin (G. Crès)

Le Chant de l'Equipage — roman (G. Crès)

A bord de l'Etoile Matutine — roman (G. Crès)

Le Nègre Leonard et Maitre Jean Mullin — roman (Nouvelle Revue Française)

ÉDITIONS A TIRAGE LIMITÉ

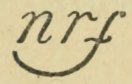
A bord de l'Etoile Matutine, avec des bois de J. G. Daragnès (G. Crès) *épuisé*

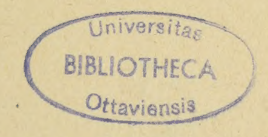
Le Nègre Léonard et Maitre Jean Mullin, avec des dessins de Ch. Laborde, gravés sur bois (La Banderole).

PIERRE MAC ORLAN

LA CAVALIÈRE ELSA

TRENTE ET UNIÈME ÉDITION





PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE - 1922

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT VINGT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ET NEUF CENT QUARANTE EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE I A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

A Marguerite, ma femme
et ma bonne compagne
ce livre est dédié

P. Mc O.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Le vent gémissait au loin le long des fils télégraphiques et secouait les feuilles des arbres. Alors, par bouffées molles, une odeur de fleurs pourries dominait la rade silencieuse. La grande ville, devinée dans la nuit noire, se taisait comme une fille après l'averse apaisante des giffles. Toute la journée les hommes de la *Madeleine-Jagut* avaient entendu crépiter les mitrailleuses s'essayant à calmer les nerfs de cette cité sensible où la population s'exaltait sur des airs nouveaux. La chaleur du Sud amplifiait le parfum des fleurs à la voirie. On imaginait l'emplacement sombre de cette ville un peu comme une poubelle immense, en fer blanc surchauffé, où des géraniums géants avec des pétales épais ainsi que des beefsteack achevaient de se décomposer comme de la viande.

En se dandinant légèrement, le cargo *Madeleine-Jagut* chassait sur ses ancres, ses feux allumés. Sur le pont, deux ou trois hommes se promenaient les mains derrière le dos, la casquette rejetée en arrière. Il y avait Martin Boguet, le capitaine, Juilly, l'officier mécanicien, et Bordioule, le second.

— « Ça fouette ferme, dit Bordioule, plus que de la boëte.

— « Je ne sens rien, dit Juilly, j'ai le nez bouché,

depuis les Dardanelles, ce couloir plein de courants d'air.

— « Tu as de la chance, répondit Bordioule.

Ils allumèrent des cigarettes et le capitaine demanda: Le « canote » est-il rentré.

— « Pas encore, j'attends Bogaert qui doit me rapporter des cigarettes. Qu'est-ce qu'ils peuvent foutre dans cette nuit. Ils ont un laissez-passer; un type orné d'un brassard rouge les accompagne. J'espère qu'ils auront le bon goût de ne pas jouer à l'imbécile. Pas de fantaisie dans les pays où les mitrailleuses font partie de l'ornementation des rues. Pas de fantaisie, mais de la souplesse, et surtout ne pas oublier de rentrer le ventre en s'effaçant le long des murs.

— « Tenez, écoutez ces vaches.

Des voix, au loin dans la direction des chantiers de l'Arsenal, s'assemblaient dans un chœur.

— « C'est comme le vent, dit Bordioule, mais le vent avec quelque chose de conscient qui me dégoute; je n'aime pas les pays où les forces de la nature ont l'air de savoir lire et écrire.

Boguet bailla et se penchant sur la rambarde, regarda l'eau sombre : « Qu'est-ce qu'il y a comme mine à la dérive la-dedans... Il ajouta: « Je suppose.

On entendit au loin une cadence d'avirons. Les trois officiers prêtèrent l'oreille, la tête un peu penchée de côté, comme trois foxs devant un rat.

Les voix graves du chœur s'éloignaient en suivant

les quais. Les voix des chanteurs, tantôt plaintives, tantôt puissantes, résonnaient de même qu'un accordéon énorme.

— « Ce n'est pas la cadence de chez nous, fit Juilly en parlant du canot.

— « Il est tout près, dit Boguet. Passez-moi votre lampe, Bordioule. »

Bordioule tendit sa lampe électrique de poche au capitaine. Un jet blanc révéla l'eau sombre, une barque et deux hommes qui en jetaient un autre par-dessus bord. Les assassins surpris par la lumière, se dressèrent dans la barque, l'un d'eux parla en russe, très vite, en chantant un peu. On les entendit rire entre eux, puis les avirons grincèrent dans les tolets.

— « Les vaches, fit Juilly.

Il tâtait dans sa poche la crosse de son « browning ».

— « Laissez donc, dit Boguet en haussant les épaules. Pas d'histoires ici, dans ces eaux, devant cette ville. N'est-ce pas le « canote » cette fois ? »

— « Depuis la guerre, dit Bordioule, je me fous de tout.

— « C'est comme moi, ajouta Juilly. Je me fous de tout en général, mais pas de l'administration en particulier.

Mais de la mer, un homme siffla *Le branle-bas de combat.*

— « C'est Bogaert, dit Juilly. Et se tournant vers le matelot de quart « A toi l'amarre, Gadec, voilà le canot.

Il y eut plusieurs jurons dans la nuit; on entendit le bruit sourd de la gaffe à bâbord et l'amarre se déroula sur le pont comme un serpent humide.

— « Bon dieu! Vous y mettez du temps, dit Boguet. Il approcha le falot que l'homme de quart avait déposé sur le pont : « Et vous en avez des gueules! »



Le deuxième officier mécanicien Gardelli était descendu à terre dans la journée avec deux hommes de la *Madeleine-Jagut* : Prunier et Bogaert. Bogaert de Dunkerque, était un jeune homme de 25 ans et ce voyage pouvait compter pour son premier voyage en mer, à bord d'un cargo. Il sortait des fusiliers marins et naviguait pour obtenir ses soixante mois de navigation avant de passer son brevet de capitaine au long cours.

Grand et blond avec un visage enfantin, il était vêtu d'un complet de toile tannée et portait, bien enfoncée sur sa tête, une casquette de marine en drap bleu avec une grande visière.

En tendant les paquets de cigarettes à Gardelli et à Bordioule, ses mains tremblaient. Mais il souriait cependant.

— « Tiens tu bafouilles, dit Bordioule, ces cinquante paquets sont pour moi, ceux là, pour Juilly et ceux là pour le capitaine. Voici les tiens Gardelli..

Dis donc tu vas nous raconter ta petite virée ? Ça chauffe ?

— « Ah! fit Gardelli. Il leva les bras au ciel. « Demande au pilotin... On me donnerait une augmentation de solde égale à ce que je touche que je ne referais pas ce que je viens de faire. Avec Dixmude je pensais avoir tout vu...

— « C'était peut-être mieux présenté, insinua Juilly.

— « Quoi Dixmude ou Sébastopol ?

— « Sébastopol, répondit Juilly; si tu veux nous allons descendre au carré avec le pilotin, on nous fera chauffer un peu de thé.

— « Et puis quelque chose pour manger, ajouta le second lieutenant. Depuis ce matin, Bogaert, Prunier et moi, nous n'avons rien trouvé à nous mettre sous la dent. Et puis pas d'appétit. »

Juilly, Gardelli et Bogaert descendirent dans le carré où les avaient précédés le capitaine et Bordioule.

Le thé chantait déjà dans le samovar et sur la table des tranches de pain et de jambon s'empilaient sur une assiette.

— « Alors fit Boguet, en tiraillant sa courte barbiche déjà grisonnante.

— « Alors voilà, commença Gardelli, la bouche pleine. Je commence par le début, comme c'était au commencement, c'est-à-dire vers les dix heures du matin avec un temps splendide, une chaleur à vous dégouter de tirer sur les bouts de bois. Bogaert et

Prunier étaient aux avirons et je tenais la barre. Nous passâmes devant un petit croiseur malade et couvert de rouille. Sur le pont, devant la tourelle d'avant, deux ou trois femmes coiffées de foulards à raies jaunes surveillaient un petit feu de bois. L'une d'elles préparait des poissons dans une marmite Elles levèrent la tête pour nous voir passer, les poings sur les hanches. La plus petite nous fit un signe, quelque chose comme une invitation pour visiter le croiseur. Nous déclinâmes l'offre avec dignité et ayant élongé le bâtiment nous cherchâmes, sur le quai, une place favorable afin d'aborder. Les quais étaient déserts. Quelques types déguenillés dormaient, couchés sur le dos, le visage cuit par le soleil. Des fillettes maigres et sales sautaient indécemment sur des piles de bois écroulées. Nous accrochâmes le canot à quai devant un petit bistro qui tenait beaucoup plus du bouic que de l'auberge du « Cheval Blanc ». Une poule vêtue d'un corsage rouge nous engagea à consommer. Nous entrâmes. Et mon Dieu, ce petit bocard n'était pas plus infâme qu'autre chose. Assez propre même et pas du tout couleur locale. Sur les murs des réclames vantaient l'excellence du whisky. Le champagne s'y débitait également au verre, comme l'indiquaient des affiches rédigées en français, en anglais et en italien. Mais, naturellement, c'était des boniments d'avant-guerre. Le whisky avait disparu de la circulation et le champagne! la patronne du bar, qui était la poule au corsage rouge,

n'en avait jamais entendu parler. Nous bûmes une bière aussi dégoutante que ce qui va suivre. Ce fut toute une histoire pour payer. Finalement nous donnâmes des billets à la mode du pays qui ne sont pas mieux réussis que les nôtres. On nous rendit notre monnaie en billets de plus petite dimension, en timbres postes oblitérés et en tickets couverts d'inscriptions dont, je le crains, nous ne connaitrons jamais le sens puisque rien ne nous oblige à rester dans ces eaux — d'autant plus que nous ne pouvons prendre de frêt dans ce patelin. A propos, j'ai vu le type des bois. Il n'y a rien à faire. Il nous faut retourner à Constantinople si nous ne voulons pas revenir à vide. Je vous avais bien dit que c'était inutile de venir jusqu'ici... Il ne faut pas compter sur la protection des flottards de l'Etat.

— « Nous partirons demain, dit Boguet... Alors pour les perles...

— « Rien, rien, rien, déclara Gardelli. Le renseignement était faux et j'ai bien cru que le marchand de bois me mettait en boite. Un homme courtois, d'ailleurs, mais suivez mon histoire... Nous sortons de ce bouic avec une amertume dans la bouche et quelque chose d'inquiètant dans le corps et nous marchons sur le centre de la ville, un peu au hasard, et avec tout autour de nous une atmosphère qui nous pesait salement sur les épaules. « Un mot, un seul mot, et c'est la gaffe, dis-je à Bogaert. » Nous ne tenions pas beaucoup de place dans la rue. Des gosses

nous suivaient avec curiosité. C'est alors que nous entendîmes dans le lointain les explosions d'une « Maxime » en action. Rien ne donne du caractère à une cité comme l'usage de la mitrailleuse. C'est précis, définitif et très pittoresque, instructif également. On peut se servir de ce détail pour corser des notes de voyages. La guerre nous réservait encore de ses faveurs. Bogaert qui est un peu jeune, paraissait ému parce que cet enfant a déja à peu près oublié les aboutissants de cette mécanique; Prunier et moi, pour des raisons précisément contraires, sentions l'écœurement nous gagner, bêtement. Les gosses de cet Eldorado, qui sont pâles et coiffés de casquettes trop grandes, ne tenaient aucun compte de ce bruit caractéristique d'une époque que les historiens qualifieront de troublée. Je n'exagère pas. Alors pour en revenir à *la chose*...

— « L'odeur ? insinua Juilly.

— « Hélas, quel autre nom pourrais-je lui donner. Pour en revenir à l'odeur, nous gouvernâmes vers une perspective somptueuse : celle de la Perfection Cérébrale. Un monde de gidouilles endimanchées, selon les modes locales et celles de l'Europe Centrale, s'y promenait mêlant harmonieusement les deux sexes et leurs progénitures. Ce n'était ni beau, ni triste, ni gai mais — à part les claquements des « machinen gewehr » — tout-à-fait dans le genre d'une exposition ethnologique comme le dimanche des vieux pays en crée hebdomadairement. Cette

foule, brossée et vêtue pour le mieux, remontait et descendait la chaussée, en deux courants bien disciplinés. J'ai observé que, dans cette foule, les enfants suçaient leur pouce, d'un air innocent et distrait, comme les enfants de chez tous les peuples, et cette constatation allait me réjouir de bonne foi, quand, levant les yeux vers les arbres d'un boulevard ensoleillé, j'aperçus discret, mais néanmoins visible comme un faux nez sur une figure de communiante, un pendu : un homme gros à courtes jambes, pendu au bout d'une corde très courte, les pieds vêtus de chaussettes grises pointés vers le sol, et la tête inclinée. Il était barbu et toute l'horreur de sa dernière grimace se perdait dans sa barbe. Je ne le regrettai pas un moment. Bogaert et Prunier s'arrêtèrent comme moi, les yeux levés sur l'homme. Dans les branches fraîches et sensibles du platane nous vîmes d'autres pieds, le reste du corps se perdant parmi les frondaisons. Aussi loin que l'œil pouvait porter, en suivant les deux lignes d'arbres se rejoignant à l'horizon, nous vîmes qu'ils étaient chargés de ces étranges fruits, que seule, pouvait expliquer une exaltation subite des passions politiques du pays.

Le premier pendu nous laissa dans la mémoire son image indélébile. Mais ils étaient trop. Avec un seul pendu la coupe de l'horreur eût été pleine. Les pendus réunis par des mains soigneuses, ressemblaient, par leur nombre, à un vol d'oiseaux migrateurs en costume de voyage, se reposant en

troupes sur des branches hospitalières. Notre œil s'habitua à cette ornementation inattendue. Nous n'échangeâmes aucun commentaire. L'hygiène de cette cité nous semblait par contre fortement compromise.

Rien ne peut traduire l'impression décorative qu'apportait, dans sa réalisation, cette tentative d'une hardiesse inconcevable. Je peux parler savamment de cette promenade qui restera étroitement liée dans mes souvenirs avec quelques opinions personnelles sur la fragilité de l'individu par rapport à d'autres individus de même essence. J'éprouvai pendant une ou deux minutes infiniment de mal à me représenter ma situation de second lieutenant, comme une situation définitive. Bogaert devait penser à l'inanité des cours de l'Ecole d'hydrographie, quant à Prunier, il mâchait sa lèvre inférieure, convulsivement, ce qui n'est jamais normal chez un homme jugeant l'avenir avec sécurité. Nous tournâmes le dos à ce spectacle, sans avoir l'air de fuir, et nous primes une rue transversale qui nous conduisit, après bien des ennuis, jusqu'à l'habitation du marchand de bois. Je vous ai dit que toute l'affaire me paraissait impossible dans ces conditions. Il me fallut une demi-heure pour régler ce point. Et puis, dois-je le dire, mon angoisse s'amplifiait à mesure que les aiguilles de ma montre tournaient autour du cadran. La nuit menaçait de donner aux événements de la journée un caractère incontrôlable. Je serrai la main à Dimitri Yvanovicht,

une main tremblante et moite. — « Je ne suis pas un bourgeois » balbutia-t-il, d'une voix chevrotante. Nous comprîmes son attitude. Il est difficile, très, difficile de se cramponner longtemps à des traditions que l'on pensait définitives quand chacun s'en mêle autour de soi. « Adieu, Dimitri Yvanovicht! » fîmes nous en chœur. Nous partîmes d'un seul élan. Si cet idiot de Bogaert n'eût fait l'enfant, je vous jure que nous eussions été rendus à bord, tout au moins dix grandes minutes plus tôt.

Comme nous arrivions non loin de ce petit bar dont je vous ai parlé, au détour d'une rue, nos regards furent attirés par une jeune fille qui poussait devant elle une petite voiture pleine de bois. Nous assistâmes à la lutte de cette fillette entre sa voiture, lourdement chargée, et un petit raidillon aboutissant à une maison à deux étages d'apparence honnête. Bogaert qui est impulsif se précipita ainsi qu'un jeune bœuf sur la voiture et l'amena à sa destination comme un coup de masse heureux sur la tête du nègre fait sonner la cloche.

La fillette mit quelque temps à le rejoindre et Bogaert lui donna son véhicule. Je puis affirmer que cette enfant le remercia d'un joli sourire. Elle était blonde, un peu mince, mais d'une maigreur tenant plus au régime alimentaire de la ville qu'à...

— « Dis donc, fit Bordioule, nous allons nous coucher. On part dans quelques heures.

— « Enfin la fillette prononça deux ou trois paroles

que nous ne comprîmes pas, puis regardant bien droit dans les yeux ce jeune veau de Bogaert, elle lui dit *en français* comme dans les romans de Chtchédrine : « Au revoir, Monsieur ! » Elle répéta : « Au revoir ».

Bogaert la regardait. J'ai dû l'appeler trois fois. A cet âge on devient la victime de tout. Tout de même, c'était une petite môme très remarquable.

CHAPITRE II

Elsa Grünberg venait de Cologne. Blonde comme les juives de Baccharach dont les cheveux possèdent la couleur du vin pour mieux accueillir le visiteur, elle connaissait encore toute petite fille la gaîté d'une vigne enguirlandant la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée d'une weinstube.

Ses parents n'étaient pas vignerons. Quoiqu'originaires de Baccharach, ils exerçaient la profession de graveur sur cuivre et possédaient, de Baccharach à Cologne en passant par Boppard, une foule de cousins et de cousines sympathiques qui donnèrent à la jeune Elsa l'habitude des réunions publiques, car telles étaient les réunions familiales de la famille Grünberg.

Quelques années avant la guerre mondiale le père Moïse Grünberg, las de graver des adresses sur cuivre et des cartes de visite qu'on ne renouvelait pas, abandonna un métier qui le nourrissait si mal pour entrer comme employé dans la Schiffahrt, société puissante de trafic sur le Rhin. Vêtu en hiver d'un pardessus en ratine étroitement boutonné et coiffé d'une casquette en peaux de taupe, il promenait sa figure traditionnelle sur les gigantesques bélandres allant vers la mer ou remontant jusqu'à Manheim.

Son attitude, si l'on tient compte du cadre où le bonhomme évoluait, n'offrait aucune importance. Trop de souvenirs poétiques environnaient cet employé de bureau, qui né pour les comptabilités patientes, derrière les vitrines peuplées de dactylographes vaniteuses, se voyait contraint à aligner des chiffres devant le rocher de la Loreley ou les ruines herbeuses des châteaux haut perchés.

Il participait moins au paysage natal qu'un caillou féodal, et comme il n'était pas dénué de sensibilité, il regrettait quotidiennement la médiocrité de son destin le contraignant à balancer des comptes en présence de la nature rhénane assez définitive sous tous ses aspects pour prendre naturellement sa place parmi les grands musées du monde.

Le dimanche, le père Moïse Grünberg délaissait avec toute sa famille le logement qu'il occupait à Coblence, aux pieds même du raidillon accèdant à la citadelle surplombant le vieux fleuve. Ce n'était pas le plus beau quartier de la ville et ce n'était pas non plus le plus vieux : une rue bordée de maisons ouvrières donnait à ses habitants un horizon conforme à la discipline de leur caste.

Le père Grünberg tenait sa fillette par la main, la petite Elsa. A cette époque, la gamine, toute frisée comme un enfant angélique, se montrait déjà trop jolie et trop potelée pour des dessous que ses parents ne choisissaient pas assez hermétiques. Cette fillette, dès l'âge de six ans, aimait à s'acoquiner avec les fils

de familles pauvres du voisinage. Mais elle apprenait bien à l'école et pouvait espérer que l'avenir lui réserverait de porter une casquette de collégienne, une casquette de garçon d'un vert agressif ou d'un rose sentant le vin difficile à digèrer.

Le hasard voulut qu'elle et sa famille ayant quitté Coblence, les espoirs de la fillette — rendue orgueilleuse par les belles visiteuses autrichiennes qui lui donnaient des sous — ne se réalisassent point. La guerre ayant détruit son frère, l'ainé des Grünberg, sur un champ de bataille de l'Est, le père, la mère et la fillette, qui allait avoir dix ans, se dirigèrent vers la Haute-Silésie afin d'y trafiquer sans scrupules à la suite des armées.

Le grand souffle de calamités n'atteignit le père Grünberg qu'indirectement, le jour où il constata qu'Elsa était vraiment trop petite pour apporter dans la vie banale de sa famille les profits que la puissance de sa grâce souple lui permettait d'acquérir dans la suite.

Le père Grünberg n'était pas sans vertu. Mais dès le début de cette guerre l'immoralité éclairait le monde comme un soleil. Une grande ingénuité règnait dans le domaine des mauvaises actions et les petites filles, particulièrement, détinrent avant la puberté une parcelle de cette autorité féminine qui les mit à l'abri des gifles maternelles tout en apprenant l'art de se faire donner des cadeaux pour peu de chose en échange.

Elsa était l'orgueil du petit village de repos trois fois ravagé par les sotnias trop rapides et sans cervelle. Des rittmeister dépensaient leur solde pour son sourire, bien qu'elle n'eût alors que treize ans. C'était la fin de la guerre et toute la cavalerie allemande coiffée du nouveau casque et portant la lance au coude semblait descendre des vieux bourgs rhénans.

L'image de cette gracile fillette tendant ces lèvres en chair de géranium à tel capitaine de chevaux-légers, ne manquait pas de perversité. Elsa mise en garde contre les inconvénients de son sexe demandait beaucoup et donnait peu. Elle se parait de jour en jour d'ornements ne convenant point à son âge.

— « Ça te servira plus tard, quand tu seras grande, disait la mère.

Quand vint l'armistice, la fillette avait gagné à ses parents de quoi entreprendre un commerce plus en rapport avec le retour de l'ordre. Il n'était point décent que le père Grünberg continuât à vendre relativement très cher des protège-boites d'allumettes en fer blanc décoré de la croix de fer. De même, avec l'espérance des jours nouveaux, il parut évident à tous ceux du petit commerce que l'intelligence humaine qui depuis cinq ans, outre les explosifs, se spécialisait dans la construction des briquets, chercherait ses profits dans une autre direction industrielle.

La paix n'apporta pas à la famille de Moïse Grünberg la réalisation de son idéal. Trop de mitrailleuses,

à son avis, ornaient encore les places publiques et les carrefours prédestinés. Le vieux monsieur faillit perdre dans les conflits fratricides le plus net de son capital. Le Rhin occupé par les Français, en vertu de certaines histoires propagées par le Baedecker, n'excitait pas son imagination, parfois éprise d'un retour définitif au foyer de ses ancêtres. Il est vrai que les Américains occupaient Coblence. Il ne possédait aucun cousin dans l'armée américaine et craignait, sous l'influence de la tradition orale, d'affronter ces commerçants avisés.

La paix signée, Elsa qui venait d'obtenir ses quatorze ans comme on gagne un diplôme universitaire dit ce qu'il fallait dire dans les discussions familiales.

— « Je ne suis plus un bacfish, et si vous le permettez, je proposerai que nous vendions tout ici pour gagner la Russie méridionale où les hommes sont en guerre. J'ai entendu dire que les Juifs reprenaient puissance, tout au moins intellectuellement (Elsa n'était pas sans lettres) dans ce pays. Vous pourrez continuer votre commerce de briquets et d'étuis à allumettes revêtus d'ornements cubistes. C'est un art qui s'accomode de toutes les révolutions. Il ne déconcerte pas les Nouveaux Intellectuels par ce fait qu'il supprime tout ce qui existait avant son apparition. En qualité de collégienne, comme j'aurais pu le devenir sans la guerre, je pense que cette formule dispense le cerveau d'un travail d'érudition devenu

inutile. Allons en Russie, mon âge peut plaire et comme je ne manque pas de sensibilité, j'ai foi dans mon destin.

Ce discours signala l'exode de la famille. Quelques mois plus tard, Elsa Grünberg et les siens participaient à la vie mouvementée de la ville aux huit mille pendus. C'est elle qui rencontra non loin d'un petit bar dont elle méprisait les misérables clients, ce matelot français que l'on appelait Bogaert.

Elle sourit à ce jeune homme dont les vêtements lui paraissaient l'indice le plus sûr de la prospérité de son pays. Peut-être Bogaert — car la blonde adolescente était singulièrement jolie — se méprit-il sur l'intention de son sourire.

La guerre en transformant la valeur des monnaies, arbitrairement d'ailleurs, donnait également un cours plus fantaisiste aux signes extérieurs de l'amour.

L'HIVER EUROPÉEN

C'est le décor pour un drame shakespearien, ou plus exactement, pour un drame passionné et burlesque où se complaisait le génie des contemporains du Grand Will : Ben Johnson, Beaumont et Flechter, Webster, Marlowe et les autres. C'est le décor choisi par l'héroïne de cette histoire moderne.

Il ne faut donc pas traiter le décor où se jouera un drame social d'un militarisme embrouillé, avec la négligence qu'on apporte en parlant de l'automne qui, en dehors des quelques souvenirs de Jules Laforgue, n'encadre que les jeunes filles poitrinaires. Telle n'était pas celle que l'on devait appeler la Cavalière.

L'été paresseux et érotique exalte la grande passion des chemineaux et rend craintives les fillettes légèrement vêtues.

Mais l'hiver! *en principe — car les bouleversements sociaux atteignent les traditions de la nature — l'hiver nous apparait en blanc et noir : la neige, la silhouette des arbres dépouillés, les corbeaux savants, prudents et parlant le narquois des drilles. C'est le décor, parfois sans détails, où le bourgeois japonais rencontra le Fantôme-sans-visage, dans un conte de Lafcadio Hearn.*

Cette blancheur monotone peut être utilisée par les amateurs de crimes.

Le sang sur la neige atteindra toujours la sensibilité populaire. Et les soldats morts trouvent sur ce tapis froid des attitudes vraiment dignes de passer à la postérité. La neige amère conserve les cadavres et le respect de la tradition indiqué dans leurs derniers gestes.

Ainsi l'hiver, pour ces petites raisons, s'associe dans l'esprit des conteurs de veillées avec les meurtres décoratifs donnant aux rustiques le goût du mystère et parfois de l'émotion.

Du Batard de Vauru dont la Chronique d'un Bourgeois *nous conte les mœurs déplorables à Fanchon la Poupée, l'idole des chauffeurs maquillés en hussards, les gestes homicides recherchent le décor de la neige et des bois transformés en bourrées.*

Ceci ne doit cependant frapper que les imaginations d'élite: celles qui ne réagissent pas devant les spectacles cinématographiques car, sous le prétexte de compléter l'expression des paysages froids par des taches de couleurs vives, où irions-nous, Mon Dieu !

CHAPITRE III

Tout d'abord, le père Grünberg fut assez adroit pour occuper une fonction remarquée dans le soviet local. Son incompétence, à la faveur d'une installation rapide de la nouvelle autorité, lui valut une place de Commissaire des embellissements de la rue.

Sur les conseils d'Elsa, qui acheva de se corrompre dans un gymnase en compagnie de Natacha Borodine, fille unique d'un général passé sans secousses à l'Armée Rouge, Moïse Grünberg s'adapta à ses nouveaux soucis. Natacha Borodine était âgée de dix sept ans. Elle pratiquait la peinture aux pinceaux ce qui de sa part prouvait un certain respect des lois établies. Son influence sur Elsa fut telle que la fillette blonde faillit choir dans ce vice. Elle aida Natacha dans cette exposition solennelle de toiles peintes que l'on accrocha sur les palissades des maisons en construction du Boulevard de la Discipline.

La ville prit un aspect saisissant, d'un diabolisme perfectionné. Le rouge et le vert assemblés en taches simples et perverses remplacèrent le pain et le sel pour les naïfs qui devant l'art de Natacha sentirent, pour la première fois, le vertige des abîmes que la Révolution ouvraient sous leurs pas.

Ce fut à cette époque que les soviets s'excitèrent

dans le sang. Pris au propre piège du premier pendu, en vertu d'un principe — car seul le premier pendu est parfois difficile à obtenir de la conscience — une rage de meurtre s'engouffra dans les carrefours comme une tempête.

Des bourgeois furent étranglés en grand nombre, mais de préférence on pendit les hommes d'un individualisme trop affiché : ceux qui n'opinaient ni pour l'un ni pour l'autre et dont la vie intime se dirigeait vers des buts échappant à la foule. Les membres des soviets appartenaient à l'Université, et ceux là sauvaient leur peau, les autres ressortissaient à la catégorie des nouveaux intellectuels. Au-delà de ce que leurs yeux avaient pu voir ils ne connaissaient rien. Cette opinion pouvait se défendre et ils la défendaient en condamnant les indifférents.

L'abondance des pendus dans les arbres atteignit une telle proportion qu'il fallut bien songer sérieusement à tirer parti de cette trucidation. C'est alors que le père Grünberg intervint en qualité de Commissaire des embellissements.

Sans Elsa et sans Natacha, l'excellent homme eût éprouvé des difficultés fondamentales. L'ordre de Rasnikoff le commissaire du peuple situait nettement la question. Il fallait d'urgence donner un tour aimable, agréable à l'œil, aux produits des exécutions capitales.

— « Père, dit Elsa, tu devrais me laisser diriger ceci avec Natacha. Réquisitionnons, tout d'abord, les étoffes de couleurs vives

— « C'est que, mon enfant, il n'y a plus beaucoup d'étoffes de couleurs vives dans cette cité de malheur. Enfin, fais ce que tu juges bon, mais ne parle pas trop, je t'en supplie. Cette opération doit être conduite dans le mystère jusqu'à son terme.

Moïse soupira et bourra sa pipe de tabac blond. Il ouvrit la fenêtre. On était en hiver et l'hiver sur la ville donnait l'impression d'un printemps mal venu. Il ne faisait ni chaud, ni froid. Un temps maussade enveloppait Sébastopol dans une atmosphère médiocre: celle des faux hivers des villes du Sud.

Le vieux juif baillait devant toute cette pauvreté humide. Au loin la mer se confondait avec le gris du ciel et la forêt morte des mâts de navires à la ferraille.

Le Rhin s'opposa à l'image qu'il regardait : le Rhin avec ses grands coteaux en gradins couverts de vignes, dominés par des manoirs isolés comme des dents gâtées dont il connaissait la liste de Mayence à Cologne. A cette époque de l'année la neige recouvrait d'un grand manteau blanc et bleu le paysage qu'il chérissait de plus en plus, depuis son exil.

La neige, ne pouvait s'empêcher de songer Moïse Grünberg — dominer par sa situation de Commissaire aux embellissements — eût dénoué toutes les difficultés de sa profession. Il avait vécu sur cette légende que les pendus eux-mêmes se complaisent dans le décor des neiges monotones, et il n'avait pas lu Leonid Andreiev!

— « Si j'étais Commissaire des embellissements à

Moscou par exemple, pensait-il, j'aurais un hiver à ma disposition qui simplifierait ma besogne. J'aurais un traineau, des fourrures, un bonnet de loutre et la neige purificatrice de mes péchés... mes péchés et ceux de ma merveilleuse mignonne.

En ce temps la mère d'Elsa mourut de privations, méchamment, dans un fauteuil devant une collection de bons de pain des soviets maintenant périmés.

Elsa était maigre. Elle mangeait un peu dans un restaurant où elle fréquentait avec Natacha, la féroce Natacha. Des officiers et des bureaucrates patibulaires dépensaient les roubles par liasses. L'orchestre faussait les sentiments des filles sensibles attardées autour des tasses de thé. C'est au retour d'une soirée aussi débilitante qu'Elsa écrivit la proclamation suivante qu'elle fit signer par son père.

CAMARADES

> L'avenir du peuple exige de grands sacrifices. Encore ne faut-il pas par puritanisme en exagérer la dureté. L'œil de chacun de nous est une propriété inviolable. Nous ne pouvons nous autoriser à soumettre à vos regards des spectacles susceptibles de choquer quelques uns d'entre nous. Les soviets décident, pour cette raison, de rendre plus harmonieuse la contemplation des individus justement exécutés par les ministres des Hautes Œuvres.

Désormais leur corps restitué aux éléments les plus naturels du monde matériel tendront à se confondre avec les produits de la terre. Un mort n'est qu'un mort et ne doit pas plus nous inquiéter que la mousse sur les bouleaux ou les champignons dans la prairie. Nous tenterons d'utiliser leur dernière attitude dans l'intérêt même de la beauté publique de nos boulevards.

Le Commissaire des Embellissements
MOÏSE GRÜNBERG.

Le lendemain, par les soins des chomeurs, les pendus furent revêtus de toiles peintes selon l'humeur des deux jeunes filles. La misère de leurs vêtements se dissimula dans un sac enluminé non sans charmes. Vus de loin, ils équivalaient à d'énormes lanternes de Venise, à des ballons chinois, ou à ces animaux fantastiques que les enfants du Tonkin promènent dans les processions et dans les fêtes de nuit. Avec leurs énormes fruits rouges bariolés de bleu et de noir ou jaunes zébrés de vert, les arbres des boulevards ne déshonoraient plus la ville. Une telle splendeur publique rendait la population épuisée nonchalente de ses mauvais vêtements.

Elsa en tira grand orgueil. Elle venait d'avoir quinze ans. Elle promettait, avec un régime alimentaire plus normal, de devenir une belle et robuste blonde plutôt grande. Sa chevelure qu'elle portait

courte et ébouriffée offrait aux regards le blond le plus délicat qu'on puisse souhaiter pour une fille. Et elle savait qu'elle resterait blonde toute sa vie, toute sa jeune vie. Sa physionomie était douce, engageante, avec un petit plissement canaille des beaux yeux bleus.

Elle devenait rêveuse. Vautrée sur un divan dont elle ne savait même pas l'origine, elle se livrait à des spéculations retorses d'où la sensualité était exclue. De son enfance trop tôt déniaisée elle ne gardait, très naturellement, aucun souvenir humiliant. Elle ne pensait jamais à son enfance. Son intention était de débuter toute neuve et sans passé comme sa peinture barbare. Toutefois elle regrettait la neige éclatante revêtant d'une égale parure toutes les inégalités d'un monde qu'elle ne jugeait pas. Un soir, Elsa méditative, prit au hasard une pile de journaux illustrés qui avaient dû appartenir à l'ancien propriétaire de la maison. Elle les feuilleta, de préférence les journaux français, car elle comprenait un peu cette langue. Des photographies très anciennes représentaient les faits quotidiens de la guerre. Des hommes diversement casqués vaquaient à leurs occupations; des foules s'empressaient devant les monuments publics semblables à tous les monuments publics du monde conçu à l'Européenne.

Elsa regardait la toilette des femmes, passait rapidement devant les portraits des généraux célèbres Une photographie attira son attention. Elle représen-

tait un jeune homme vêtu en commodore de la marine anglaise. Elsa contempla longuement cette image du Prince de Galles, sa figure, sa silhouette de jeune anglais, élu parmi tous les jeunes anglais d'Oxford et de Cambridge où la vie se conçoit à l'aide de deux couleurs : le bleu marine et le bleu d'azur.

Entre l'image souriante imprimée sur le papier glacé et l'imagination d'Elsa une autre image s'interposa : Elsa se rappelait le jeune matelot rencontré, il y avait un an, au crépuscule de la nuit, un soir qu'elle avait faim.

Le Français l'avait aidée à gravir la pente accédant à la maison. Son visage était jeune, imberbe, et bien nourri, une casquette de marine le coiffait avec une élégance un peu vulgaire. Mais, la fille ne pouvait trouver l'explication à cette aventure. Le souvenir de l'inconnu surgissait, sous la lampe électrique, entre elle et le prince de Galles à la casquette armoriée.

Une douceur mélancolique apaisait ses nerfs, diminuait l'acuité de ses sens. Les yeux ouverts, elle ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Les poings aux joues, elle établissait avec précision une vie imaginaire.

— « Il n'y a rien à manger ?

La voix du Commissaire aux embellissements fit sauter le cœur de l'adolescente.

Elsa se leva de mauvaise humeur, le regard dur. Elle descendit dans la cuisine, ouvrit tous les placards un à un

— « Dimitri Yvanovicht t'avait dit, pourtant, qu'il pourrait te remettre des bons supplémentaires.

Elsa regarda son père avec mépris.

— « Tu es tout de même bête, bien bête, » fit-elle.

— « Humanité gémissante, glapit le vieux juif. Puissance de la nature! Dieu d'Israël! Ma fille, en ce jour, repousse du pied l'autel de la famille. Que deviendrai-je quand elle emploiera avec moi les mots orduriers dont elle n'ignore plus le sens! » Des larmes faciles coulèrent sur ses joues, en rigoles, comme la pluie sur les vitres.

— « Alors, fit Elsa agacée, tu penses que je vais coucher avec Dimitri Yvanovicht pour deux bons d'avoine et une ration de pain!!! Je suis vierge tu entends!

— « Vierge, répéta Moïse en ricanant à travers ses larmes, vierge et depuis quand?

— « Entendras-tu, je suis vierge... Ne dis rien!

Le visage empourpré et menaçante Elsa regarda son père en face, comme une vraie adolescente outragée. Ses yeux élargis reflètaient une fureur insondable.

CHAPITRE IV

Dès les premières journées du printemps, Elsa revêtit un costume de piqué blanc, à jupe très courte, un modèle copié sur un dessin de Paris. Les vivres devenant moins rares à la suite de quelques judicieuses pendaisons rurales, la jeune fille avait repris les couleurs charmantes de son âge. Tout en restant svelte et grande, elle s'épanouissait en rondeurs discrètes. Sa chair dure la rendait orgueilleuse de soi-même. Elle soupirait : « Quelle belle fille je serais à Paris. »

D'être un élément de domination populaire l'enchantait peu. Cette tâche ingrate lui semblait d'une facilité écœurante. Elsa ne se représentait le monde, depuis son enfance, définitivement abolie dans sa mémoire, qu'à travers les livres les plus savants, les plus émouvants et les plus impurs. Elle ne connaissait de Paris que les aspects donnés par des magazines galants d'une inquiétante stupidité.

En offrant ses petits seins avec la paume de ses mains devant le miroir de sa toilette elle disait : « Les pommes sont mûres, je voudrais être à la place de celui qui les cueillera. »

Puis elle refermait son corsage, et les poings sur les hanches se campait en différentes poses. Elle

rectifia la dernière en modifiant un peu la décision de son attitude. « Conquérante, fit-elle, tel est mon type, je suis une conquérante. Le tout est de maintenir mes gestes quotidiens dans cette harmonie. C'est une affaire de transposition. »

Elle comprit immédiatement l'influence de son entourage sur sa personnalité et elle résolut de grouper autour de sa volonté naissante les hommes capables de lui procurer l'atmosphère nécessaire aux conquérants.

***

Elsa arriva un peu en retard au « Club de la Sincérité ». Des lampes à pétrole, car l'électricité manquait depuis deux jours, éclairaient la pièce, une sorte d'atelier garni de divans et de fauteuils entourant des petites tables couvertes de livres et de journaux.

Les murs, peints en ocre clair, complètement dénudés, reflètaient les ombres des assistants : quelques femmes maladroitement maquillées et des hommes de tout âge, beaucoup portant l'uniforme de l'Armée rouge.

— « Me voici » fit Elsa Grünberg en ouvrant la porte qu'elle referma soigneusement derrière elle.

Des hommes souriants se renversèrent sur le dossier de leur fauteuil et tendirent la main. Elsa sans se presser serra toutes les mains, puis elle se laissa

tomber sur un divan en affectant une grande lassitude.

— « Fatiguée ? » demanda un gros monsieur glabre portant l'uniforme militaire et que l'on appelait : Falstaff, sur sa demande. Il pouvait être âgé de quarante ans. Très court sur jambes, il les croisait avec peine à cause de son ventre énorme. Sa figure congestionnée dès la tombée de la nuit se prolongeait en trois mentons retombant sur sa poitrine en cascades figées. Il portait la barbe soigneusement rasée et grisonnait aux tempes. A ses côtés, un autre homme, également obèse, mais grand et jeune, se limaient les ongles avec soin. Il répondait au nom d'Hamlet, un nom de fortune indiquant les suprêmes volontés de celui qui l'avait adopté. L'homme portait l'uniforme d'un Commissaire du peuple aux armées Derrière lui, debout, toute sa petite taille avantageusement développée, se tenait Puppchen, un petit vieillard coquet et rusé, vêtu d'un uniforme de colonel, très ancien régime.

Falstaff, Hamlet et Puppchen, liés par une humeur dissemblable, formaient une trinité puissante dans l'Etat. Falstaff était un ami intime du fameux Dorojkine, dit le « Clown » commandant les brigades frondeuses des matelots du Nord. Le gouvernement de Proloveff qui avait remplacé Lenine, l'honorait d'une confiance absolue.

Elsa ne pouvait se rendre compte des connaissances de cet Israélite qui la désirait. Elle savait seulement

qu'elle jouait une partie avantageuse pour elle, ayant en main tous les atouts d'un jeu qui ne demande rien à l'érudition et à l'intelligence.

Hamlet l'obèse jeune homme — il pouvait avoir vingt sept ans ,— présentait un autre type d'humanité. C'était également un juif d'une préciosité parfaite et d'une culture littéraire aussi surprenante que la boutique d'un brocanteur malveillant. Il connaissait tous les pièges que la littérature combinée avec l'immoralité peut tendre aux hommes. Il éprouvait pour Elsa une grande affection, l'affection classique de Des Esseintes pour l'âme neuve de son choix dont le possesseur se dégoutera avant le jour de l'échéance. En dégoutant ses élèves de leur belle âme, Hamlet les achetait à vil prix, en évitant les minutes gênantes du marchandage.

Le pseudonyme prétentieux qu'il portait avec l'aisance d'un snob lui créait une silhouette très spéciale parmi les commissaires du peuple. Dégagé de son élégant costume de velours noir, le prince mou, revenu dans l'atmosphère de 1921, promenait son dandysme. Il n'avait pas fait la guerre. Si l'on apprécie l'état d'inquiétude, en considérant cet Hamlet comme une réincarnation de la figure shakespearienne — où il était parvenu avec le secours de ses livres — Hamlet, devenu Russe, ne pouvait guère troquer sa toque Elisabeth et sa belle âme torturée contre la blouse verte des tirailleurs du Caucase. Il fallait l'imaginer, pour connaitre la qualité du personnage

dans l'antichambre des salles de conseils de réforme, rongeant les grandes villes comme une lèpre.

Hamlet, grâce à sa mauvaise constitution, sa chair flasque et les fâcheuses habitudes de son érudition, grâce à sa naissance et à ses goûts d'artiste inséparables de son nom, conquit une tranquillité relative, à l'abri des fusées lumineuses et des bombes égarées à travers le ciel.

En admettant que tout s'arrangeât au plus mal, Hamlet ne pouvait devenir qu'un artilleur de voies ferrées. Il aurait pu monter en ballon, dans une « saucisse » tristement ridicule au bord du drame. Hamlet franchit, sans égratignures, cette dure épreuve, « Il boit » disaient ses intimes. Et Puppchen ajoutait : « Misérable manière d'être distingué. »

Hamlet considérait intimement l'époque où il vivait comme une prodigieuse manifestation de mauvais goût. Il ne se gênait pas pour l'exprimer, mais le choix de ses mots, en rendant ses phrases incompréhensibles au vulgaire, l'abritait contre toute persécution. Il espérait sortir, sain et sauf, de cette aventure, dont il n'imaginait pas la fin. L'époque était riche en aventures dont personne, amis ou ennemis, n'imaginait pas la fin.

Hamlet pensait, en tirant sur sa cigarette à bout de carton : « Si rien ne s'arrange selon le respect de mes goûts, je reprendrai ma canne, ma sciatique et mon inertie élastique, afin d'errer un certain temps, ce qu'il faudra, dans les salles noires et blanches des

nouveaux conseils de réforme ». C'est pourquoi Puppchen disait parfois : « On perd avec un pourpoint de velours noir qui n'est plus de mode, l'élément essentiel de sa dignité.

Cette appréciation n'empêchait nullement le petit vieillard dont la silhouette complétait si heureusement celles de Falstaff et d'Hamlet, de se révéler, trop souvent,comme un être dominé par des appétits misérables. Ce n'étaient pas les mêmes que ceux d'Hamlet.



— « Ich bin müde ! » soupira Elsa en s'affalant sur le divan. Elle affectait souvent d'employer la langue allemande qu'elle parlait mal.

— « Ce n'est pas le moment, » déclara Falstaff d'un ton qui laissait entrevoir un résumé de méditations précédentes. « Nous avons besoin de toutes nos énergies. » Il glapit de sa petite voix pointue dont il usait pour émouvoir ses victimes: « La Révolution traverse une crise sentimentale dangereuse. Je ne saurais trop la comparer à une jeune femme de province qui choit insensiblement dans le bovarisme, comme on dit en France. Elle sent les premières langueurs de la maternité qui apporte aux femmes des idées mystiques et saugrenues. Cette révolution est facilement symbolisée par une fille. Concevons-là d'un beau visage. Et puis après ? Après ? Cette fille s'ennuie. Elle voudrait rencontrer l'objet de ses désirs. Notre révolution est amoureuse. »

Il se tut. Hamlet grillait son éternelle cigarette. Puppchen s'était approché du divan, très près d'Elsa qui tira ses jupes courtes sur ses chevilles le plus qu'il lui fut possible.

« Une révolution amoureuse ne doit point se mener à coups de bâton comme une bourrique. Il lui faut des égards. Ne méconnaissons point le peuple. Les puissances actuelles qui doivent fatalement dominer l'ancien monde sont des puissances d'argent, nées dans un siècle où l'argent donne du poids au jugement des hommes. On peut aisément se débarrasser des industriels et des financiers — nous les avons pendus, si j'ai bonne mémoire — mais il nous est difficile de nous débarrasser des traditions. Quand les hommes pensent selon le code de la richesse les descendants de ces hommes pensent selon le code de la richesse. Or la sentimentalité d'un constructeur de machines n'a rien de commun avec la sentimentalité populaire. Ce qui permit au veau d'or de devenir l'objet d'un culte, c'est principalement qu'il était un veau. Nous ne pourrons jamais édifier l'âge et le culte du Moteur d'or. C'est très révolutionnaire, mais ce n'est pas humain. »

« Nous sommes arrivés par les soins des artistes aux limites de l'absurde. C'est un résultat terriblement important puisqu'il est admis par nous, mais les autres, ceux qui n'ont peut-être même pas la certitude d'avoir changé de maîtres : la chair de la révolution ? » Il interrogea du regard et répondit :

« Le peuple meurt de tendresse, comme une femme qui n'a pas d'enfant et qui joue le jeu maternel avec une poupée, retrouvée dans une vieille malle. Ouvrons la vieille malle!

— « Jamais, dit Puppchen, il ajouta: « Parce que dans la vieille malle nous ne retrouverons que les restes de ce que nous avons détruit. Nous ne pouvons nous abandonner à cette dangereuse provocation des instincts populaires. Il faut créer une nouvelle poupée... une... comment dirai-je, une image légendaire d'une personnalité assez vague, une personnalité très littéraire.

— « Une personnalité fabriquée par la presse insinua Hamlet.

— « C'est évident, dit Falstaff. Il nous faut une fille parfaitement éduquée, sachant ce qu'elle nous doit, docile et perverse selon le goût du jour. Une Jeanne d'Arc pouvant exprimer l'âme populaire pour le bien et pour le mal, indifféremment. C'est comme le dit Hamlet, une simple question de journalisme.

— « Il faut trouver la fille, déclara Puppchen.

— « Gageons, dit Falstaff en riant, qu'en ce moment nous n'éprouvons aucune hésitation à la désigner mentalement.

Elsa les regarda tous trois, et les autres personnes baignées dans la fumée des cigarettes. Puis elle se mit à rire, elle aussi.

*
* *

En sortant de cette salle surchauffée, Elsa Grünberg sentit le froid la saisir aux oreilles et aux tempes malgré sa toque de fourrure.

— « Ah, fit-elle en portant la main à son front. Que pensez-vous de cette soirée, Hamlet ?

— « Moi, dit le jeune homme gras, je pense qu'il vous faudra quelques bonnes leçons avant d'entrer dans la peau de votre personnage. Vous êtes, Elsa, ma parole, trop personnelle. Songez bien que Jeanne d'Arc passa à peu près inaperçue auprès de ses contemporains. Toutes les figures de légende doivent être de cette nature. Quand on demandera plus tard à ceux qui vous auront connue : « Comment était cette cavalière ? » il faut qu'ils ne puissent ni se rappeler un détail de votre figure, ni un de vos gestes familiers, ni la couleur de vos yeux. Il ne restera de vous, ma chérie, qu'une belle suite d'histoires faciles à peindre. Votre vie ne sera qu'une suite d'images de création intellectuelle. Vous représenterez à cheval, en tête des troupes idolâtres, la plus belle œuvre de notre imagination collective notre imagination à nous Falstaff, Puppchen, Hamlet.

Elsa tenant toujours sa main à plat sur son front, s'arrêta de marcher. Elle pencha la tête, une goutte de sang s'arrondit lentement au bout de son petit nez rougi par l'air et le vent.

— « Je saigne, fit-elle.

Les gouttes tombaient lourdement sur le sol avec un petit bruit sourd de liquide épais. La bouche ouverte Elsa regardait son sang couler.

La tache lourde s'élargissait sur les pavés. Hamlet regardait la petite flaque pourprée et grimaçait.

— « Elsa, dit-il, relevez la tête.

La jeune fille ne répondit pas, mais de la main elle fit un geste d'impatience.

Presque défaillant Hamlet guettait les gouttes se détachant une à une, avec un bruit mou.

Il répétait : Elsa, voyons Elsa... relevez la tête... la tête...

Un homme qu'ils ne connaissaient ni lui, ni elle, s'arrêta près du groupe et contempla silencieusement Elsa, qui les jambes écartées, rentrant le ventre pour ne pas abîmer sa robe laissait couler son jeune sang sur un rythme d'horloge.

L'homme vêtu misérablement, sans chaussures, et le col du veston relevé contemplait le jeune homme et la jeune fille.

— « Il faut lui glisser une clef entre les deux épaules, une clef froide — déclara-t-il. Puis, il s'éloigna. Vu de dos, il ressemblait à un mal pendu décroché.

LE SANG

Ce n'est qu'un tout petit accident physiologique. On saigne du nez au moment où rien ne pouvait le faire prévoir. Ce n'est qu'un peu de sang rouge sur une pierre plate. Et l'entourage s'inquiète parce qu'il ne prévoit pas la fin de cette hémorragie et qu'une goutte jointe à une autre goutte affaiblit le cœur de ceux qui additionnent les gouttes.

Ne négligeons pas la faiblesse d'Hamlet, ce pourvoyeur de l'Exécuteur des Hautes Œuvres. Le sang versé peu à peu révèle la puissance de la personnalité. Des suppliciés innombrables, attachés à leur bois patibulaire, peuvent, à la rigueur, offrir l'aspect d'une forêt hurlante. Ne nous frappons pas car ce spectacle participe aux forces naturelles qui sont parfois effroyables mais passent facilement inaperçues.

L'humanité ne garde guère le souvenir des massacres, mais elle conserve dans ses archives secrètes le souvenir du sang versé peu à peu.

Notre sang ne nous appartient pas. Une barrière fragile, la peau aisément rompue d'un mirliton, endigue la vie et la maintient en notre propriété.

Le sang des hommes suit le cours des monnaies : sa valeur baisse selon l'heure ou prend de l'importance.

Il était nécessaire qu'Elsa Grünberg, la Cavalière,

saignât au seuil de sa nouvelle vie, par des moyens indépendants de la volonté de Falstaff, d'Hamlet et de Puppchen.

Quelques gouttes de sang jeune abandonnées sur une pierre, auprès d'une maison sans intimité, offriront aux lecteurs qui voudraient pénétrer le mystère de la suprême entrevue entre des milliers d'hommes anonymes et quelques bourreaux chinois, un moyen facile de comparaison.

Chacun de nous, visitant des palais nationaux où toute la fantaisie artistique d'un peuple s'est plû à distribuer les embellissements, recherchera toujours, le petit coin mystérieux où l'on retrouve sur la muraille ou sur le tapis du plancher, la classique tache de sang.

Les guides d'ailleurs, au premier désir du visiteur, le mettront sur la voie.

CHAPITRE V

L'armée reconstituée, pourvue d'une discipline ancienne et d'un nouvel uniforme s'étendait au-delà des frontières russes de même qu'une gigantesque pieuvre grise, étoilée de rouge, insinuant ses tentacules dans le couloir des vallées, cherchant les issues propres à l'écoulement de ses intarissables réserves de soldats.

Le monde entier, mûr pour la suprême transformation, se séparait en deux forces. L'une, sur la défensive et qui devait céder et l'autre rompant les digues, escaladant les vieux parapets des ponts fameux dans l'histoire : celle des soviets dirigée par Dorojdine le « Clown » et ses trois lieutenants : Falstaff, Hamlet et Puppchen.

Mais au-dessus de Dorojdine, vieillard souple et placide, au-dessus du trio fantaisiste et abstrait, une inquiétante silhouette de jeune fille blonde, au visage menu et aux fortes cuisses de cavalière, s'emparait des chansons, des articles de presse, et de la conversation des soldats gris en marche vers l'Ouest.

La figure d'Elsa Grünberg, celle que vingt millions d'hommes appelaient: La Cavalière, désormais parachevée par les soins littéraires d'Hamlet et de Falstaff, surgissait devant le vieux monde.

A Londres et à Paris on ne prenait pas au sérieux cette jeune fille que les généraux alliés ne connaissaient qu'à la manière d'un symbole un peu puéril, mais peut-être nécessaire pour flatter les goûts des soldats aimant à protéger ce qui les touche de près.

La Cavalière fut populaire à Londres et à Paris avant d'avoir conquis par son nom l'innombrable armée rouge dont elle gardait la fortune. Le gouvernement républicain et les vertus de la grande bourgeoisie industrielle, l'idée même que l'élite des vieux pays se faisait d'un homme remarquable empêchaient de refleurir la fleur charmante de la sentimentalité nationale. On peut affirmer que l'Armée Rouge avec son appareil fantastique et prestigieux de bourreaux embrigadés, ses destructions décoratives et l'excessive personnalité de ses chefs, se rapprochait instinctivement, mais avec une sève nouvelle, des anciennes traditions que ces Slaves avaient voulu détruire et dont ils étaient maintenant, avec leur puissance offensive réalisée, les représentants inconscients.

Certains imaginaient la Cavalière comme une gourgandine semblable aux filles à soldats qui suivaient dans l'Est de la France les bataillons d'infanterie en marche sur le plateau d'Ecrouves.

D'autres au contraire lui donnaient une origine aristocratique : On aimait à la concevoir de naissance impériale et toute petite fille baignée dans le sang de sa famille suppliciée.

Ces différentes images n'apparaissaient dans les

journaux que sous la forme laconique d'un télégramme. Des journalistes épris d'aventures donnèrent des détails pittoresques qui ne servirent qu'à rendre la figure d'Elsa Grünberg — on ne l'appelait que la Cavalière — encore plus lointaine et plus irréelle. Elle appartenait à cette série d'images simples où l'on retrouve le serpent de mer. Trop de femmes avaient suivi la dure carrière des armes en Russie, durant la guerre contre l'Allemagne, pour que l'attitude d'Elsa fût prise au sérieux.



Les soldats vêtus de l'uniforme gris attendaient immobiles l'arme au pied. Ils étaient coiffés de bonnets blancs pointus, à visière, ornés d'une grande étoile rouge, qui leur donnaient un air anormal et terrifiant. Leur coiffure ressemblait aux carrochas de l'Inquisition, moins hautes, cependant, et sans être absolument en pain de sucre. L'impression produite par ces casques étranges, en ne rappelant point les coiffures militaires de l'Europe, déconcertait et donnait à toute l'armée un caractère incompréhensible.

A perte de vue sur la neige piétinée, où la terre noire apparaissait de place en place comme des taches de lèpre, les bataillons s'accolaient aux bataillons : l'artillerie, les camions automobiles et les trains de combat couvraient la plaine jusqu'à la ligne d'horizon où le ciel gris et jaune reposait comme un rideau de fer.

En soulevant ce rideau, au son des trompettes assemblées, le vieux monde, peut-être, allait apparaître, avec ses beaux décors que tous ces soldats concevaient à la manière des grands tableaux rouges, verts et grimaçant dont les murs de Petrograd se couvraient quand, à chaque printemps les déclarations de guerre à la Pologne fleurissaient la ville, tel le soleil tiède, d'une chaleur presqu'humaine, les arbustes précoces des boulingrins.

L'Europe de l'Ouest,! Derrière ce rideau, les trois coups frappés par le régisseur russe, le vieux théâtre allait retentir et trembler des bruits du spectacle. Cette fois la pièce soigneusement réglée par le cours des années se jouerait sans spectateurs. Chacun devait s'applaudir selon son jeu. Au loin, à travers le monde, les hommes de toutes couleurs et les colons attentifs, attendaient les câblogrammes apportant le nom des vainqueurs à ceux qui, incapables de lutter, redevenaient humbles.

Une sonnerie de trompettes sauvages éclata comme une petite fusillade musicale entre le ciel et la neige. Les chevaux s'immobilisèrent et les armes des soldats s'élevèrent dans un grand geste mécanique.

Un groupe d'officiers passait à cheval devant le front des troupes assemblées. Deux figures galopaient devant les capotes grises et les bonnets blancs étoilés de rouge de l'Etat-Major : celle de Dorojdine le « Clown » et celle de la Cavalière.

Le Clown petit et trapu arrivait à la hauteur de la

garde chinoise. Sa figure molle et blanche à la bouche large et mobile imposait l'idée d'un poisson cruel. A côté de lui, botte à botte, la Cavalière vêtue d'une tcherkessa blanche et d'un petit bonnet de drap blanc étoilé de pourpre souriait aux hommes jaunes pétrifiés dans l'art de présenter les armes.

La revue passée, Dorojdine et la Cavalière galopèrent, suivis de leur escorte, jusqu'au centre de la plaine libre, au milieu des bataillons. Les musiques attardées achevèrent leurs marches. Et la voix de commandement perça le ciel. L'armée se déplaça comme un monstre lent et annelé vers le groupe de Dorojdine. Des commandements répétés arrêtèrent les hommes à quelques mètres du Clown qui la tête baissée se recueillait.

Enfin il leva la tête et cria de toutes ses forces :

— « Soldats des soviets, le jour est proche qui déchirera le rideau de brûme masquant l'horizon. Aujourd'hui, dans cette plaine, attentifs que vous êtes à bien manœuvrer, vous ne pouvez concevoir qu'un monde meilleur pour tous est sur le point de naître. Il n'y a pas de bonheur pour nous, et pour le monde libre tant que nous n'aurons pas levé le rideau protégeant le beau ciel des vieux pays. Fermez les yeux et représentez-vous pendant cinq secondes tout ce que la France et l'Angleterre peuvent garder de merveilles anciennes qui — je le crains — paraîtront nouvelles à vos yeux. Il faut tout détruire, tout ce qui est né de la main de l'homme, mais respectons

la nature des nations anciennes. Elle n'est pas hostile et la liberté ne pourra se concevoir sur toute la terre qu'avec l'assentiment du ciel français.

» Voici — et il se tourna vers la Cavalière — une fille du peuple qui incarne dans nos rangs l'âme russe. Elle est un peu de chacun de nous : C'est Petrouchka crevant la toile de la baraque de l'enchanteur et remontant vers le ciel ! »

Les hommes qui n'avaient pas compris, surtout les cavaliers, levèrent les armes et les acclamations couvrirent les paroles de Dorojdine. On n'entendait, par instant, que les éclats de sa voix aiguë :

« ...Dostoiewsky !.!. Tchekow !... Pouchkine !...

La clameur militaire s'apaisa. Dorojdine dressé sur ses étriers, levait les bras. Sa proclamation comme une belle galère flottait maintenant sur une mer apaisée.

— « Un peuple ne s'impose pas par ses vertus seules parce que le peuple, qu'elle que soit la valeur de ses qualités, possède les vices de ses vertus. La Cavalière est méchante et cynique. Pas bégueule, non plus. Elle a connu l'amertume d'une enfance sans protection. Ce n'est pas une ancienne icône animée pour les besoins de la Révolution. C'est une femme, d'un génie magnifique et sauvage. En méprisant les hommes qui ont pollué sa grâce enfantine, elle agit dans son droit. Ce sont les hommes d'autrefois qui l'ont souillée. C'est elle qui vous demande de prendre l'affaire à son compte, comme une vengeance per-

sonnelle. En tête de vos bataillons son image sera toujours présente. Elle vous regardera mourir. Vous pourrez l'imaginer comme il vous plaira. Pour chacun de vous, elle ne représentera que ce que vous pourrez concevoir. C'est une petite aristocrate, une putain, une sœur de charité, la sœur de chacun de nous, notre mère, notre cousine. C'est une orpheline aussi, une fiancée ou une épouse. Choisissez. »

« Dans quelques jours, soldats, vous entrerez en campagne; le canon tonne sur le Rhin. Regardez bien la Cavalière, et dites à tous ceux que vous rencontrerez que vous l'avez vue. Bonne chance! »

CHAPITRE VI

Sa tcherkessa dégraffée sur une chemise de soie rouge, la Cavalière chauffait ses pieds chaussés de bottes souples devant le feu qui flambait dans la cheminée. Derrière elle, les coudes appuyés sur une table recouverte de cartes d'Etat-Major, Hamlet baillait. Près de la porte, écroulé dans un fauteuil, où il semblait avoir été jeté avec une pelle, Falstaff sifflotait en regardant à travers les vitres le vol léger des flocons de neige.

Une trompette sonna près du baraquement. On entendit les pas sourds des soldats courants sur la neige. Le ciel pur de la campagne criblé d'avions ronflait comme une gigantesque usine.

Ces bruits rendaient Elsa mélancolique. La présence de ses deux écuyers l'écœurait.

A l'oreille, Hamlet lui susurrait des galanteries cyniques. Elle ne répondait pas, mais elle enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains en entendant les éclats de rire de Falstaff s'esclaffant aux propos de son camarade.

— « Ha ! ha ! le discours du Clown. Quelle distinction. Et cette vadrouille d'Elsa qui rougissait... Tu es, si j'ai bonne mémoire ô Palladium ! à la fois la putain, la sœur, la mère et la bonne d'enfant de tous

les militaires de l'armée. Ne va pas prendre ton rôle à la lettre.

— La guerre est belle, fit Falstaff en s'essuyant les yeux. Quelles sont les nouvelles ?

— Nous attaquons sur le Rhin avec Ströhmel « le Boucher », commandant en chef l'armée rouge allemande. Quelle curieuse époque ! En ce moment nous mêlons les morceaux du puzzle, et quand nous aurons remis tout en place, l'image sera ce qu'elle était auparavant. » Il bailla. « Cependant ces considérations m'importent peu. Nous brouillons les morceaux parce que c'est notre rôle de les brouiller. C'est notre rôle de pendre, de brûler les villes, de partager les terres et d'effaroucher les sottes demoiselles. Le Clown n'est pas plus convaincu que nous, mais il parle admirablement : Dostoieswsky, Tchekow, Petrouchka, la Cavalière. Elle est peut-être la seule, cette enfant, à savoir ce qu'elle veut et où elle va. Dis donc, Cavalière, sais-tu ce que tu veux ?

Elsa releva la tête et regarda Hamlet droit dans les yeux. « Oui, fit-elle en appuyant énergiquement sur le mot.

— « L'amour peut-être ? insinua Falstaff.

Hamlet devint livide. Il se leva cependant pour bien montrer qu'il souriait et s'approchant d'Elsa, il lui souleva le menton avec un doigt

— Ah laissez-moi, à la fin.

— « Depuis que notre enfant incarne la Révolution, ses manières ne sont plus celles de la petite

fille du *Cercle de la Fraternité.* Une parcelle de pouvoir dans le crâne d'un nouveau né et vous en faites un Ivan le Terrible. Quelle singulière et attachante personnalité que celle de l'enfant que je viens de créer. Ah Cavalière, Cavalière ta jolie tête blonde me semble une pièce détachée posée sur ton cou délicat. Ta poitrine est celle d'une vierge, mais ta croupe, bon dieu, ta croupe est celle d'une vraie cavalière, rebondie et musclée. Tous les officiers des régiments de Moscou meurent d'amour pour toi avec des mines plaisantes.

— « Nous recevrons probablement l'ordre de route pour demain soir, interrompit Falstaff. Dorojdine marche avec les Chinois. La Norwège et la Suisse paisibles ne résisteront pas. Le terrain est bien ensemencé par là. Une partie de l'Allemagne résistera avec les Français et les Anglais. Quel chaos. Je voudrais voir, en ce moment devant moi, la tête d'un homme paisible à la recherche d'un coin tranquille. Passe-moi les cartes. Veux-tu m'indiquer un endroit choisi pour y vivre en chantant la gloire du Seigneur.

— « Chez les nègres, dit Elsa.

— « Les opprimés n'attendent que le résultat de nos luttes pour massacrer leurs anciens maîtres et le résultat de la lutte ne peut être douteux parce que nous accompagnons réellement le progrès et que nous savons, philosophiquement, tirer parti de la science. L'ancien monde se servait de l'avion qui fait deux cent cinquante kilomètres à l'heure avec

la mentalité de nos pères au temps des diligences. Il voulut conserver des méthodes de travail que les hommes créèrent alors que la machine ne dépassait pas l'utilité d'un tire-bouchon. Les premiers nous avons compris que la vie des machines devait imposer aux hommes une tyrannie nouvelle et des libertés différentes des anciennes. Nous sommes des machines à fort rendement avec une petite fleur à la boutonnière. Tu es la fleur, Elsa. La petite fleur à quatre pétales dans le moyeu d'un grand volant en acier Krupp.

Elsa se leva. En souriant, elle arrangeait ses cheveux devant la glace.

— « Ma toque, où est ma toque

Hamlet fit mine de la chercher. Elsa en se baissant découvrit son bonnet d'uniforme sous la table. Elle se courba en deux pour le ramasser. Hamlet l'enveloppa de son regard.

— « Je vais aller voir Puppchen à son bureau, dit la Cavalière, pour qu'il prenne soin de ma jument. Je ne veux pas qu'elle soit embarquée par des brutes. A propos nous rejoignons les troupes à Coblentz ? » Elle frappa dans ses mains. « Ah Coblentz ! Coblentz ! ma ville, ma poupée, mon amour. »

— « Quelle gosse fit Falstaff.

Coiffée, Elsa les mains dans les poches de sa tcherkessa esquissa une révérence légère.

— « Je t'accompagne, dit Hamlet.

— « Je vous remercie, mon cher, je trouverai ma route sans vous.

Hamlet hésita puis rejetant son bonnet sur la table, il sortit son étui à cigarettes.

Elsa était déjà dehors. Le crépuscule de la nuit tombait sur les baraquements ; des fumées légères rampaient sur les toits. De grandes allées noires tracées dans la neige conduisaient à toutes les portes. La Cavalière, le menton enfoui dans un cache-nez de laine, trottait allègrement vers le bureau de Puppchen. Une lumière orangée dans l'atmosphère bleue l'indiquait au bout d'une grande allée déserte. En passant, au hasard des portes ouvertes et refermées, Elsa entendait les soldats chanter. Parfois un accordéon s'essouflait mélancoliquement avec des manières de petit orgue. Des chœurs admirablement composés suivaient la mesure de l'instrument dont la chanson traînait sur le camp sans arbres comme une force naturelle puissante et triste. La nature empruntait la voix des soldats pour exprimer le mystère plaintif d'un jour d'attente à l'agonie. La Cavalière écoutait avec ravissement les accents de son peuple. Elle s'arrêta quelques secondes afin d'échapper au bruit sourd mais inopportun de ses pas. Il lui sembla alors entrevoir dans l'ombre d'un baraquement désert la présence d'un homme qui la guettait.

Elle entra sans hésiter dans la neige jusqu'à mi-bottes et s'avança en curieuse vers le coin d'ombre. Un soldat coiffé d'un bonnet à étoile rouge, les épaules enfoncées dans le col de sa capote, se détacha de la baraque et s'avança vers elle.

— « J'ai voulu te parler, dit-il.

— « Qui es tu ?

La Cavalière examinait le soldat. C'était un grand jeune homme au visage candide. Ses yeux bleus à fleur de tête s'effaraient. Il balbutia.:

— « C'est pour ce que mes camarades m'ont dit... et ce que Dorojdine avait dit hier après la revue. Tu es notre mère à tous, c'est vrai, et l'on m'a affirmé que tu étais notre femme... Je t'ai attendue longtemps parce que je ne voulais pas te dire cela devant les autres...

Elsa, embarrassée, dévisageait le soldat avec colère et mépris. Elle ne trouvait pas les mots pour répondre et une grande colère montait en elle contre la sottise du Clown.

Elle dit, à tout hasard : « C'est dans un sens religieux que Dorojdine a parlé. » Elle regarda le soldat et prit de l'assurance. « Autrefois j'étais peinte sur du papier avec une robe de soie bleue et un diadème d'or. J'étais peinte à la main, entends-tu et l'on m'apportait des lumières en hommage. Un miracle s'est accompli avec la chute du Tsar, et maintenant je suis vivante, comme toi, mais provisoirement vivante. Quand l'Armée Rouge aura accompli sa tâche je redeviendrai une image peinte et les survivants de tous les peuples libérés m'apporteront des petites lumières en hommage. Et maintenant tu peux partir, imbécile. Attends, encore un mot, sois bien persuadé que si je voulais, je pourrais attirer sur toi le feu du

ciel. A moins que je ne préfère t'envoyer aux Chinois qui te dépèceront comme un bœuf.

La Cavalière tourna le dos au soldat et reprit sa marche. « Dorojdine n'a pas su parler à ces hommes.» Elle rageait intérieurement. « Je ne suis pas une poupée et je ne me laisserai pas mener par Falstaff et ses acolytes. Un jour, je serai la plus forte, et je referai ma vie comme je l'entendrai, quand la terre sera conquise.

Elle ouvrit la porte du bureau de Puppchen. Des jeunes dactylographes aux cheveux coupés courts sur la nuque tapotaient le clavier de leurs machines avec désinvolture. Il y avait là Maria Konstantinoska, la perle de l'armée, l'orgueil de la Révolution, qui avait fait pendre plus de mille bourgeois.

Maria Konstantinoska venait de Pétrograd. C'était une blonde avec de grands yeux noirs éclairant étrangement un visage chiffonné de tartare, aux pommettes saillantes, à la bouche molle. Elle avait été la maîtresse de Dorojdine et connaissait l'art de règner dans les bureaux. On pouvait l'offrir en exemple à toutes les dactylographes du monde: ces éminences grises, orgueilleuses et bavardes, aptes à créer devant les quémandeurs des barrages infranchissables. Il n'existe rien de plus insensible qu'une femme derrière un guichet, si ce n'est la dactylographe derrière sa machine insolente. Elle sait d'un rapide jeu de doigts couper la conversation ou remplir le bureau d'un bruit agaçant, malveillant, souvent

ironique. Maria Konstantinoska utilisait à merveille sa machine, elle en connaissait les moindres nuances et l'effet de ces nuances sur les nerfs de l'auditeur.

Quand la Cavalière entra dans le bureau de Puppchen absent le bruit des machines fut comparable à celui d'un bataillon tiraillant à volonté dans un ciel froid et léger.

— « Le Commissaire n'est pas là ? demanda Elsa d'une voix nette.

Penchée sur un travail qui l'absorbait moins que la présence de la visiteuse, Maria répondit simplement non, sans lever la tête.

Alors, Elsa tourna les talons et sortit en faisant claquer la porte.

Elsa occupait un petit pavillon au milieu des logements d'officiers à l'extrémité du camp devant un jardin rapidement aménagé.

Une pauvre végétation de sapins transplantés pliait et dépérissait sous le poids de la neige que les branches sans sève ne supportaient point. Quelques corbeaux goguenards piétinaient le sol ou s'immobilisaient en ayant l'air de dormir. Elsa, possédait une ordonnance, un Chinois qu'elle appelait Fou pour aller plus vite.

Quand la jeune fille se trouva dans sa chambre, au premier étage de cette isba améliorée, elle se frotta d'abord les mains avec jubilation, car le feu de l'âtre la comblait d'aise. Puis elle se rappela l'histoire du soldat, la présence de la grande rousse dans le bureau de Puppchen.

Le ton rose de son visage s'effaça petit à petit, comme sous l'ombre d'un nuage. Elle se prit la tête à deux mains et tenta d'échaffauder un plan qui la rendrait forte. Mais elle ne comprenait pas très bien la situation.

Elle ouvrit alors une revue française représentant des filles élégantes, de longues dames à la tête conventionnellement penchée sur le côté. Elle contempla avidement ces images, cherchant dans le texte des explications qu'elle traduisait péniblement : Robe de mariée, de Jeanne Lanvin, en satin... brodé et perlé. Les manches... — elle regarda les manches de sa blouse — à la juive sont pareillement brodées et perlées, ainsi que sur toute son étendue, la longue traine... qui... qui part des épaules.

Elle relut la phrase et prenant dans son portefeuille l'image découpée dans le magazine anglais, le portrait du jeune commodore de sang royal, elle le situa aisément dans un décor associé à cette phrase puissante qu'elle venait de lire dans le journal français.

Et elle écrivit sur le papier blanc protégeant le portrait, la phrase française qu'elle arrangea décorativement à la manière d'un poème

ROBE DE MARIÉE

En satin brodé et perlé
Les manches à la juive
Sont pareillement brodées et perlées

Ainsi que sur toute son étendue,
La longue traîne... qui part des épaules.

Elle se relut. Quant au nom de Jeanne Lanvin, elle l'inscrivit dans un carnet à la suite de plusieurs autres.

CHAPITRE VII

Des lignes de chemins de fer déversaient chaque jour sur le Rhin des milliers et des milliers de soldats russes et chinois. Les ingénieurs allemands se félicitaient de ce travail. Leur élite s'éparpillait dans les rangs de l'armée rouge. Ils organisaient le service de ravitaillement et soudaient les anneaux de cette chaîne interminable qui montait et deversait des hommes dans un mouvement d'horlogerie, incessant, comme les seaux d'une drague déversant sans arrêt leur contenu sur la rive.

La guerre de 1914-1918 apparaissait ainsi qu'une demi-finale, à peine éliminatoire. La partie à peu près gagnée, à la suite du recul des armées alliées, abandonnant la rive gauche du Rhin, allait se jouer encore une fois en France, le terrain classique des grands matchs internationaux.

Dorojdine commandant les forces Russo-Chinoises installa son quartier général sur les ruines de Coblence. La ville avait été anéantie par les efforts combinés des aviateurs. Seule la forteresse d'Ehrenbreistein érigeait ses murailles sans toit sur son rocher impérissable.

Elsa dont l'enfance s'était agitée aux pieds de ce rocher, dans la Charlottenstrasse contemplait avec curiosité les morceaux pittoresques du désastre. A la

proue de Coblence, au Confluent du Rhin et de la Moselle, le monument du Kaiser Wilhelm I[er] survivait au désastre. Des soldats jaunes, par groupes silencieux, l'examinaient sans commentaires. Sur la place du château, des chevaux s'ébrouaient attachés à la corde. Ils étaient protégés contre la pluie par de petits toits de tôle ondulée, cette misérable tôle ondulée qui, cette fois, menaçait réellement de recouvrir toute la terre.

Rien n'excite l'imagination humaine comme de contempler de sang-froid les ruines d'une ville où l'on a vécu son enfance. Des monuments nettement insignifiants présentent dans leur écroulement où demeurent les traces de l'incendie, un peu de mystère. Ils peuvent inspirer, pour la première fois, des regrets distingués. Un détail, toujours un petit détail, devient aimable et tendre comme cette classique image d'une stupide poupée de petite fille, achevant sa triste existence de carton-pâte sur une pile de moellons agrémentée du déballage d'une armoire à glace forcée et renversée.

Bien que la Cavalière ne regrettât point sa maison, où elle avait subie les dures exigences et les affronts de la misère, elle en chercha patiemment les éléments parmi les tas de cailloux déjà préparés pour l'empierrement des nouvelles routes.

Hamlet accompagnait Elsa comme son ombre, mais une ombre hostile, une ombre guettant l'instant propice de l'attentat.

— « Ah! fit Elsa — ses yeux errèrent à droite et à gauche, c'était ici.

— « Quoi, fit Hamlet.

— « La maison de la nourrice qui m'a élevée, répondit la Cavalière sans se troubler. » Elle pensa vite, puis reprit la parole, avec une légère exaltation. « Nous étions très riches. Ma nourrice s'appelait Lotte, elle était née à Annweiller, dans le Palatinat. J'allais passer mes vacances chez elle. Je buvais du lait de chèvre et j'errais seule, des heures entières à la lisière de la grande forêt peuplée d'apparences. Si mes parents avaient su cela! Vous comprenez, Hamlet, comme toutes les fillettes trop bien élevées, j'étais sotte et constamment en proie à mes curiosités secrètes. C'est à la campagne, chez Lotte que j'ai pu m'expliquer beaucoup de choses. Naturellement, en rentrant à Coblence je regardais mes parents avec des yeux avertis. Je les détestais pour leur vie secrète qui leur permettait d'agir contrairement aux idées que l'on m'imposait. C'était, n'est-ce-pas, une simple impression d'enfant. Par la suite j'ai remis les choses au point et ne m'en porte pas plus mal. Voyez ce qui reste de la maison de Lotte.

— « Trois chardons, une bardane et des boîtes vides de fruit au sirop, fit Hamlet.

Elsa soupira. Puis, sans transition, elle se mit à rire et frappa vigoureusement l'épaule de son compagnon de sa petite main fermée. Hamlet lui prit les poignets, mais il les lâcha aussitôt. Il s'essoufflait vite. Sa grande

masse, en lui donnant l'apparence d'un animal préhistorique gavé de lectures anticipées, ne lui permettait aucun jeu. Le badinage avec une adolescente souple est un sport.

Hamlet manquait d'entraînement, ainsi que Falstaff. Mais Falstaff se préoccupait peu de cette question. Il écrivait des articles dans les journaux glorifiant la Cavalière, la modelant à son humeur. La personnalité littéraire d'Elsa valait plus que le modèle lui-même.

Parfois Falstaff, regardait la Cavalière. « Je t'aime comme le chapitre II du roman que tu es et que j'écris.

— « Pourquoi le chapitre II ? interrogeait Elsa.

— « Parce que je n'en suis encore qu'au chapitre II. Tu n'es, ma pouliche, que le deuxième chapitre d'un bouquin dont je n'écrirai peut-être jamais la fin.

— « Hamlet le terminera. Il ne demande pas mieux. Elle s'approchait alors du jeune homme. Et étendant les bras devant lui, elle récitait d'une voix sombre : « Frère, il faut maigrir. »

La Cavalière savait estimer sa force; aussi ne craignait-elle point Hamlet, toutefois, cependant, elle éprouvait pour lui un tel dégout qu'elle ne pouvait s'empêcher de maîtriser cette inquiétude que l'on ressent devant une bête répugnante. A l'état normal, c'est-à-dire, les nerfs calmés, elle promenait son amoureux comme un iguanodon au bout d'une corde.

***

La visite aux ruines de la maison natale terminée, Hamlet et la Cavalière rejoignirent l'auto qui les attendait au bout de la Charlottenstrasse. Presque sans heurt elle démarra et le pont de bateaux — récemment rétabli — traversé, l'auto prit la route de Mayence afin de regagner Baccharach où la Cavalière habitait en compagnie de ses trois gardes du corps.

La route longeait le Rhin. De tout ce qui avait pu constituer une des belles promenades de l'Europe, il ne restait que des ruines. La vieille Europe s'effritait. L'exemple de la France ravagée dans ses belles villes du Nord habituait le monde aux destructions méthodiques. Les villes et les villages s'écroulaient comme de fragiles constructions d'enfants savamment édifiées sur une table et que le jeune ingénieur renverse à grand fracas sans chercher d'autres explications à son geste qu'une immense distraction.

Malgré ses cris de jeune veau en détresse, l'auto n'avançait que lentement, cahotée dans les ornières de la route, du côté du chemin de fer et des vignes ravagées, ou patinant avec prudence le long des parapets de bois, ça et là rompus, bordant le Rhin.

Hamlet à une vitre et Elsa à l'autre subissaient avec indifférence les incidents de la route : longue file de camions embouteillés, régiments chinois s'écoulant comme un fleuve sans passions, sans arrêt vers des fins individuelles.

De temps à autre, un affreux clairon allemand, aux sons rauques distribuait des ordres et contribuait à donner à ces foules d'hommes jaunes et souples coiffés de bonnets blancs à étoile rouge une allure à la fois invincible et désespérée.

Des officiers allemands que l'on reconnaissait à leurs casquettes à passepoil vert et à leurs moustaches coupées en forme de brosse à dents, surveillaient le défilé, debout à côté de leurs autos. On les trouvait posés comme des bornes le long du Rhin. Ils ne semblaient pas gais; peut-être étaient ils les seuls — dans ces hordes, trop neuves, produit des usines intellectuelles de Pétrograd et de Moscou — à concevoir la valeur tragique de l'agonie du vieux monde. Ceux-là qui servaient dans l'armée du Clown n'aspiraient qu'à devenir, selon leur grade, des maîtres plus puissants qu'autrefois. Mais ils achetaient cher les faveurs de la Grande Force; ce n'étaient qu'entre eux, dans les « popotes » choisies où dans la solitude de leur pensée qu'ils estimaient à sa valeur la rançon de leur choix.

Les soldats chinois, coiffés de leurs bonnets blancs, avançaient en longues enjambées ou piétinaient comme des moutons. Leurs yeux bridés, leurs pommettes saillantes, la couleur de leur peau et leurs figures uniformément glabres contribuaient à leur ôter toute individualité. Avec le nouvel uniforme, représentant les idées nouvelles, tous ces jaunes avaient supprimé leur traditionnelle queue de cheveux noirs et raides.

On sentait, malgré l'obscure cruauté dominant ces soldats, que leur idéal pouvait être de se réveiller un matin chacun d'eux orné d'une chevelure frisée. L'âme d'un Chinois peut errer vers des détails importants et vulgaires.

Ces hommes ne chantaient pas; le bruit monotone de leurs pieds lourdement chaussés, leur tenait lieu de musique. Au loin ce piétinement devait s'imposer comme un bruit mystérieux participant à la nature du sol.

Au passage d'un drapeau ou d'un chef de couleur mince et coquet, les officiers allemands portaient la main devant la visière de leurs casquettes, à l'ancienne mode du salut.

— « Je me demande, dit Elsa, quelle idée ces hommes se font de moi ?

— « C'est à Falstaff que cela incombe, répondit Hamlet avec humeur. J'ai d'ailleurs collaboré avec lui pour ce chapitre de ta renommée. Si je ne termine pas le bouquin — ce que je souhaite pour Falstaff — j'ai du moins quelques droits... sur toi... des droits paternels... Pour les Chinois, tu es de peau jaune, bien entendu, et tes pieds sont si petits que tu ne peux tenir debout sans un support en bois de teck précieusement travaillé. Quoique idole de la Révolution, ton sang est fameux dans toutes les veines de ta famille. Il y a bien d'autres particularités dans ta légende, mais ces détails purement théologiques n'intéressent que les Chinois. Tous les bourreaux de

l'armée du Clown portent ton image peinte en noir sur un scapulaire de soie jaune. Tu es la déesse du supplice des cents morceaux. Ta présence empêche le patient de mourir avant la fin de l'exécution. Inutile de te prévenir que ton nom sera béni dans quelques siècles.

Les fantassins chinois dépassés, l'auto put longer assez rapidement un train d'artillerie qui tenait bien sa droite. On traversa Braubrach, Boppard où des piles de bouteilles cassées descendaient en cascades jusqu'au Rhin. On traversa Saint-Goar, où le génie allemand établissait un pont de bateaux. Il ne restait qu'une fille dans la ville encore faut-il dire qu'elle était étranglée au bout d'une corde.

Au-dessus de la ville, le Rheinfels avait conservé la silhouette classique de ses ruines. A la sortie de Saint-Goar à gauche, de l'autre côté du Rhin, Elsa revit le grand rocher de la Loreley où parfois, le dimanche elle venait en excursion avec le père Grünberg, son frère et sa sœur aînée. Le tunnel de la voie ferrée percé à travers le roc, était obstrué par des décombres et les rails se redressaient comme des serpents coupés sur la queue.

Et bientôt, érigé au milieu du fleuve ainsi qu'un ancien monitor à sec, apparut le Pfals avec ses échauguettes accrochées à ses flancs.

— « Il est presque intact, fit Elsa... Et voici Baccharach! Nous allons descendre, ami. J'ai les jambes paralysées. Je ne sens plus mes pieds. Baccharach,

Baccharach, mon père était né dans cette jolie petite ville.

— « Et le mien aussi, soupira Hamlet, mon père ou mon grand père, ou peut-être le grand père de mon grand père. L'un d'eux a traversé le fleuve. Etait-ce le rabbin à la jolie femme? Celui-là s'est purifié au ghetto de Francfort et de là en Russie. La famille éliminée par les progroms, je reste seul avec mon âme noire et mon bonnet blanc... Attends je vais descendre le premier.

La principale rue de Baccharach, bordée de maisons anciennes enguirlandées de vignes regorgeait de soldats russes et allemands. Un train de blessés venant de Mayence stationnait à l'entrée du pays, devant le fleuve.

On entendait les hourras des hommes se mêlant au vent gémissant dans les fils télégraphiques.

La lumière de la victoire brillait sur toutes les faces.

L'auto de Dorojdine, toute rouge, stationnait sur la route. Le « Clown » debout dans la voiture, à côté de Puppchen, hurla en apercevant Elsa: « Vive la Cavalière! »

Les soldats acclamèrent la jeune fille. Autour de l'auto, les bonnets blancs étoilés de rouge grouillaient et vociféraient : « Cavalière! Cavalière! »

Elsa souriait, mais le vertige l'enlaça traitreusement. Hamlet la reçut dans ses bras.

Confusément, les oreilles comme remplies de ouate, elle entendait la voix du « Clown ».

— « Ecoutez le canon, soldats, écoutez.

Au loin des coups sourds martelaient le sol.

— « C'est le canon, soldats ! criait Dorojdine. Les trois coups sont frappés, le rideau couleur de pluie se lève. En ce moment vos camarades du premier rang aperçoivent le beau décor : une forêt d'orangers, un gazon parsemé de fleurs de Nice et des fauteuils dorés, des paravents dorés, des pendules dorées, des glaces encadrées d'or. La Cavalière est avec vous, soldats ! Criez : vive la Cavalière ! Elsa montre leur ton cœur.

Et, avant que la jeune fille eût esquissé un geste, le « Clown » dégrafa la pelisse de fourrure, déchira la blouse de soie rouge... Alors un tout petit sein dur jaillit en s'arrondissant, boutonné d'une tendre rose enfantine...

LE RIDEAU

Un à un les instruments de l'orchestre se turent : d'abord le violon attentif à donner la signification du prélude, puis les comparses... Il ne resta plus à jouer que la contrebasse dirigée, comme un gros hanneton demandant la charité, par un petit vieillard extrêmement habile. Toutes les stalles sont vides. Attardée dans une loge, une dame se poudre en hâte et disparaît. La contrebasse achève sa partie : quelques ronflements monotones, un bourdonnement confus, avec, au hasard de l'inspiration des fantaisies qui une à une rompent les cordes. Les cordes éclatent et l'instrument résonne longuement à chaque détonation, comme le canon résonne aux frontières et fait trembler les vieilles vitres.

Sur le rideau de fer sont peintes les réclames du siècle. Les habitudes d'une civilisation se gravent sur des bandes de papier de couleur collées en long, en large, en travers. Certaines affiches se chevauchent.

En dehors de la salle, les explosions des grandes pièces à longue portée, le fracas des bombes abandonnées par les avions rendent toute application impossible de la part du contrebassiste. Il abandonne son coléoptère et disparait par une porte secrète, derrière le rideau de fer.

Derrière le rideau, toutefois, des bruits familiers, indiquent que la vie n'est pas abolie. On pousse des

meubles Des piétinements légers permettent d'imaginer des danseuses. Des phrases sont échangées par des personnages qu'il est aisé de concevoir.

— « Où irons-nous ce soir ?

— « Il est impossible de trouver un appartement.

— « Toutes mes félicitations, mon cher.

Et la réponse

— « Mais vous-même, ne vous ai-je pas félicité ?

— « J'attends ma nomination d'un moment à l'autre.

— « Dans cinq ans j'aurai terminé mes études.

— « Que ferez-vous de cette petite.

etc., etc., etc...

L'absence des spectateurs donne à ces propos une saveur particulière. Il n'y a personne, la pièce se joue derrière le rideau; c'est la minute fugitive et personne n'entend ce que disent les acteurs. Un peu de musique animerait cette atmosphère où les phrases prennent une importance exagérée. Il n'est pas normal, vraiment, si l'on tient compte de ce théâtre vide, d'insister sur deux ou trois phrases qui ne sont même pas essentielles.

En admettant qu'il se trouve un spectateur dans cette salle déserte, devant cette scène surpeuplée et close, il est à présumer qu'il offrirait une fortune pour créer l'atmosphère nécessaire à ces quelques phrases, de quoi leur permettre de vivre comme d'honnêtes phrases de tous les jours, exprimant des pensées médiocres.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

L'homme qui se grattait le menton devant ses livres, rangés harmonieusement dans des casiers d'acajou, ne dépassait pas trente cinq ans et s'appelait Jean Bogaert.

C'est à bord de la *Madeleine-Jagut*, commandée par le père Boguet qu'il avait pris le dégoût de la mer et de toutes les aventures réglées par les soins administratifs de sa profession. Jean Bogaert, avec l'âge, étant parvenu à fixer son choix, n'admettait l'aventure qu'à travers la vie d'un autre homme. Penché sur les erreurs ou les hauts faits de l'aventurier qu'il estimait il choisissait les éléments essentiels d'une véritable histoire qui valût la peine d'être vécue, tout au moins intellectuellement. A la suite d'un voyage éreintant de Brindisi à Tripoli, de Tripoli à Constantinople et de Constantinople à Sébastopol, où des pendus anacréontiques oscillaient entre les feuilles, — il ne leur manquait qu'un ramage approprié — le jeune matelot s'était éloigné de la mer, n'ayant rien acquis de particulier touchant la fameuse connaissance des hommes. Ayant hérité d'une petite somme d'argent qui lui permettait de manger et de boire sans préoccupations, il s'était décidé, afin d'acquérir le luxe, à peindre sur de la toile, à graver sur du cuivre les

contingences dont il voulait peupler la mer et ses ports et qu'il n'avait point su trouver sur les routes réellement parcourues. Un travail consciencieux, une humeur s'imposant aux choses extérieures, firent de lui un peintre de quelque renom. Les critiques disaient de lui : « qu'il peignait littérairement. » En somme, Jean Bogaert exprimait sur sa toile des aventures imaginaires où la nature ne tenait qu'un rôle simplement décoratif. Cet homme, devenu peintre pour satisfaire son goût d'images que l'on ne trouve pas toujours dans le commerce, ne travaillait qu'autant qu'il lui était nécessaire afin d'acquérir le luxe. Et le luxe commençait pour lui, sitôt son déjeuner payé avec les quelques francs lui restant en poche. Jean Bogaert estimait le luxe comme une qualité de l'individu et non comme un emprunt au monde extérieur. En rentrant chez lui avec un livre acheté vingt cinq francs, bien enfoncé dans un fauteuil, face à ses images peintes, il se trouvait plus riche que le vieux Denipoix, son voisin, qui venait d'acheter une admirable limousine et qui, chaque jour, contemplait avec amertume son chancre rongeur nickelé. L'un et l'autre, évidemment, appréciaient le plaisir de l'acquisition mais Bogaert, seul, possédait le luxe : la satisfaction qui n'est pas à la portée de tout le monde. Denipoix, sorti de sa limousine, de son bureau et de ses familiers, assis dans son fauteuil, tout seul dans une pièce habilement meublée était un pauvre de basse catégorie.

Bogaert occupait à Montmartre un atelier, une chambre et une cuisine transformée, selon l'heure, en cabinet de toilette. A travers les baies vitrées de son appartement, il apercevait les branches d'un lilas, Paris, ses cheminées, la ligne bleue des collines, un des spectacles les plus attristants de la création. La vie grouillait en bas, entre ces cubes percés de fenêtres, dans les rues que l'on ne pouvait voir de l'atelier. Au loin, l'herbe et les arbres s'assemblaient pour ne point décevoir les Parisiens qui ne peuvent concevoir la vie harmonieuse sans voisins.

L'atelier de Bogaert était meublé selon les goûts d'un homme du Nord; toutes les portes fermaient bien, les cuivres brillaient, et les livres sur trois côtés étageaient leurs couvertures diverses jusqu'au plafond. Ce sont les livres qui donnent à la vie son cours normal. Ils s'imposent à nos actes, à nos gestes, à nos peines, à nos plaisirs. Il est impossible de concevoir la vie sans les livres, elle se résorberait et finirait par disparaître. Tout ce que les hommes inventent, aiment ou méprisent correspond à l'influence d'un ou plusieurs livres adaptés à l'humeur de chacun. Si les livres n'étaient nécessaire à l'existence de l'homme comme l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, il est à présumer que la profession d'écrivain, loin d'honorer son homme ou plus simplement de lui permettre de vivre, aurait, depuis longtemps, disparu du monde. Les imbéciles sincères, ceux qui sont doux au toucher, auraient même apporté quelque

férocité dans l'élimination de ces inutiles. Bogaert vivait toujours sous l'influence d'un livre. Il ne concevait la misère que pour l'avoir vue définitivement peinte dans des livres spéciaux. Il s'intéressait à l'amour parce que dans les livres, il est, parfois, question de l'amour. Quant à la volupté sous toutes ses formes, elle n'existe que littérairement : ce n'est qu'une anticipation, ou un souvenir.

Bogaert travaillait afin de perfectionner son isolement et pour ne pas oublier les créations intellectuelles nécessaires à son existence. Il peignait et gravait comme d'autres font leur pain et leur vin. Quelques personnes s'inquiétaient devant ses œuvres, assez rapidement d'ailleurs, car la présence d'un artiste, sa connaissance, quand elle suppose une certaine intimité avec celui qui en bénéficie, diminuent l'œuvre qui est immobile et que le mouvement dissocie. Quelques femmes peuvent supporter la connaissance intime d'un artiste, l'amour intervient alors et gâte le miracle en lui donnant une raison.

Jean Bogaert, grand et large d'épaules, toujours vêtu d'un chandail gris ressemblait, au milieu de ses livres, à un vague Saint François d'Assise sportif, parlant aux oiseaux. Sa librairie ressemblait à une volière peuplée d'hôtes colorés à la mode des tropiques; reliures vert laitue comme des perruches, noires ainsi que des corbeaux galonnés d'or, jaune ainsi que des canaris. Des petits bouquins trapus comme des martin-pêcheurs se miraient dans l'acajou d'un guéridon

Louis-Phillipard, posé dans un coin, en présence d'une frégate à sabords blancs et noirs, une maquette de frégate couverte d'une poussière d'appartement fine et distinguée comme celle des bibliothèques.

***

Ce matin là Bogaert attendait Simonne Degonin son amie, tout en tirant à la presse à bras des épreuves qu'il contemplait longuement en mordillant ses lèvres rasées. Bogaert n'aimait pas Simonne Degonin; il l'accueillait avec courtoisie lui sachant gré des plaisirs qu'elle savait renouveler, car c'était dans la nature de cette femme de renouveler à sa fantaisie la plus terne de toutes les joies humaines.

En dehors de certains jeux, que l'on ne peut décrire même avec talent que sous l'anonymat, la présence de Simonne agaçait prodigieusement le peintre. Simonne Degonin exerçait le métier redoutable de dactylographe. Elle connaissait toutes les histoires de son patron et d'autres qui n'appartenaient pas à son patron et dont cet homme avait eu le tort de disposer comme des siennes. Bogaert qui éprouvait une grande horreur de la vie privée des autres hommes ne pouvait pas imposer silence à sa maîtresse. En ce moment, tout en tenant machinalement son épreuve humide entre ses doigts, il cherchait laborieusement un moyen efficace afin d'éviter la conversation dont la certitude le faisait danser sur place, ou arpenter son atelier à grands pas.

Rompre avec Simonne lui paraissait puéril, et vivre avec elle toute la journée et toute la nuit, dangereux. Le timbre de l'entrée le fit tressaillir. De mauvaise humeur il alla ouvrir.

— Bonjour.

— « Te voilà... mets ton parapluie dans l'entrée. Quelle belle journée ! » Et, par habitude, ne sachant quoi dire il ajouta : « Je suis éreinté. »

— « Tu travailles trop, fit Simonne.

Elle entra dans la lumière. Son chapeau déposé à côté de la frégate, elle apparut comme une petite personne douce, simple et entêtée. Elle n'était pas très jolie. Brune avec des yeux bleus, un peu mince, très soignée, elle présentait la silhouette classique de la dactylographe aisée.

Bogaert la contemplait. Il dit : « La machine à écrire est la dernière œuvre du diable.

— « Tu me feras toujours rigoler, dit Simonne avec tes boniments à la Gérard de Nerval.

— « Où as-tu appris cela, demanda Bogaert désarmé.

— « Ah voilà, ricana Simonne qui se trouvait incapable de donner une explication... Puis elle ajouta, bonne fille : « C'est le hasard. Avec le mot boniment tu peux mettre n'importe quoi, ça fait toujours bien !

— « Evidemment, répondit Bogaert, tu aurais pu tout aussi bien dire : avec tes boniments à la Cicéron.

— « Non, fit Simonne, du ton qu'elle prenait pour discuter un chapeau, non, ce n'est pas la même chose.

Bogaert sentit que la journée s'écoulerait bêtement et lentement, comme une petite rivière devant l'ombre d'un pêcheur à la ligne.

Il se laissa tomber sur un divan. Simonne s'assit à côté de lui les mains appuyées sur ses genoux.

— Nous allons déjeuner chez Rallin, dit Bogaert. Il se passa la main sur le front : « Ah je suis embêté! embêté! allons, mets ton chapeau. »

Bogaert siffla son fox : Jimmy. On entendit le grelot du collier que Simonne faisait sauter devant le fox. Celui-ci s'étira d'abord les pattes de devant, puis le train de derrière; cet exercice accompli, il éternua. Simonne accroupie boucla le collier de Jimmy.

La rue Cortot étalait ses petits pavés ronds comme des dos de tortues. Des enfants jouaient à l'angle de la rue des Saules aux pieds d'un simulacre de fortifications. Ils s'injuraient avec des mots empruntés au jargon des souteneurs. Des petites filles,des femmes de ménage et d'affreux pouffiassons à cheveux courts alternaient pour donner une animation au paysage. Au bout de la rue des Saules, la rue Caulaincourt,fière de son autobus,se rattachait sans transition à l'architecture de la ville.

Le café Rallin, qui possédait une salle réservée dite des perroquets, parce que la décoration des murs empruntait l'image répétée de ces nobles enfants des tropiques, apparaissait avec sa terrasse déjà garnie par les dévots de l'apéritif. Ces hommes et

ces quelques femmes représentaient les survivants de l'Ancien Régime. Ils avaient l'air d'émigrés autour de quelques bouteilles renfermant des imitations d'absinthe. On pouvait être surpris de les voir remuer. Ils n'abusaient pas de leur situation. Ils n'avaient pas d'histoires à raconter. D'ailleurs ils ne se mêlaient pas à la clientèle que la guerre avait rendu sobre — le temps de soigner un estomac ruiné par les bienfaits de l'Intendance.

Bogaert et sa femme pénétrèrent dans la grande salle du restaurant et gagnèrent le salon des perroquets. Une table vacante les attendait. Des mains se tendirent. Il y avait là : Nicolas Klinius, l'écrivain et François Tilly, le peintre, dit Tilly le Bavarois.

Nicolas Klinius, normand d'origine, était roux. Sa figure petite et chiffonnée comme un coquelicot au sortir de sa cangue verte révélait son origine.

L'entrée de Bogaert et de Simonne ne troubla point l'atmosphère de province que la salle des perroquets conservait en dépit du comptoir voisin où des gens bien mis et des ouvriers cossus buvaient silencieusement devant le zinc.

Ce jour là, particulièrement, la lecture des journaux uniformisait les personnages des deux salles voisines, tout au moins par l'expression de leur visage. Une torpeur moite comme la main d'un malade suintait des murs et du parquet. Les uns et les autres dépeçaient leur plat de viande avec résignation, devant les garçons goguenards. Ce n'était pas la torpeur

d'une fin de jour chargé de soleil; l'attitude de la clientèle ne pouvait s'expliquer que par la présence d'un événement soudain développé dans un style méchant et comme satisfait par la presse quotidienne dont le ton, pour être supérieur, ne doit jamais franchir les limites de cette phrase : « Je vous l'avais bien dit ». Et ceci comporte une part de ricanement, une sorte de joie diabolique, dont la lecture des journaux régale les amateurs de tourments incongrus, de menues vexations et d'insomnies peuplées de songes contradictoires.

Cette médiocrité grise dissimulait légèrement le vrai visage de la nation: quelques détails charmants, une expression mélancolique des yeux et la vulgarité du reste. Il devenait de plus en plus difficile d'établir une différence entre un homme intelligent et un imbécile. Un enduit très léger, peut-être, effaçait la personnalité de chacun. L'usage d'une carte d'identité bien établie et très détaillée devenait un besoin. Bien des hommes ne concevaient la connaissance de soi-même qu'à l'aide de leur carte d'électeur ou de telles autres pièces aussi distinguées.

— Ai-je des cheveux roux, demanda brutalement Nicolas Klinius à Bogaert qui dépliait sa serviette en tendant le cou vers le menu... Ai-je des cheveux roux, des yeux gris et mille plis défectueux sur le visage... ? Je te demande cela parce que je ne sais pas... En principe je le sais, mais quand je suis tout seul, dans ma chambre, après avoir tourné en rond un certain temps, je ne le sais plus...

— Vous êtes moche, fit Simonne, mais avec lassitude.

— J'étais peut-être ce que vous affirmez, déclara Nicolas Kinius sans s'émouvoir, autrefois, avant la saison des pluies... cette pluie qui ne tombe jamais, ou qui est tombée... La pluie s'est immobilisée comme elle tombait, une fois, et depuis cette seconde elle est présente et figée, mais l'absence de mouvement fait que nous ne la remarquons pas.

— « Nous verrons la guerre, déclara Bogaert, quelle guerre ? je n'en sais rien, mais la dernière ne fut pas assez exterminatrice. Dans un match comme ce dernier, il faut frapper jusqu'à la mort d'un des adversaires... au finish. » Et, pensant à autre chose, il ajouta avec véhémence : « Mais allez donc travailler dans cette turbulence. Par quel bout prendre le travail, pour quel profit, dans quel but, vers quels débouchés ? Je ne sais pas, je demande simplement une petite lumière pour rallumer la chandelle de la lanterne éteinte. Prenons du veau. »

Il appela le garçon. Celui-ci se présenta avec assez de recherche pour affirmer le profond dégout qu'il éprouvait pour le travail, le sien tout au moins.

Sa nonchalance attrista tout le monde. Simonne en fut choquée. Moins sensible aux phénomènes intellectuels que ses compagnons, elle n'admettait pas qu'une telle différence pût exister entre ce qui était et avait été.

Autrefois, — elle se rappelait nettement les diffé-

rences charmantes qui embellissait la vie — avec un peu d'argent et une toute petite personnalité un homme se différenciait d'un autre homme et l'échelle des nuances, en allant de bas en haut ou de haut en bas, variait les rapports sociaux à l'infini.

— « L'Angleterre est fichue, dit François Tilly... ce pays fera toujours des affaires, mais il ne contrôlera plus la puissance commerciale du monde : le grand vaincu de la guerre, c'est l'Empire Britannique.

— « Mais qui t'a demandé ton avis ? fit Bogaert.

— « C'est fini, déclara le peintre.

— « Passez-moi un journal, Louis, demanda-t-il au garçon.

Simonne, hostile, attaquait Nicolas Klinius, qui las et mou résistait faiblement. A toutes les questions de la jeune femme, il répondait : « Peut-être bien... ah dame oui... voyez vous... c'est évident. » Puis il recommençait la série des acquiécements.

Bogaert replia le journal et resta en contemplation devant une orange figurant assez bien une planète maculée de sang.

— « Oh c'est une sanguine, fit Simonne joyeuse, change avec la mienne.

— « On ne peut rien entreprendre, en effet, commença Nicolas Klinius. Une affaire dont l'échéance dépasse huit jours me parait bien hasardeuse...

— « Alors ta maison d'édition est en panne, annonça François Tilly.

— « Dans le marasme, mon vieux. Mon affaire

est comme un entant mort-né d'une attaque d'apoplexie. Fin rapide, foudroyante même. Plus exactement: ni commencement, ni fin. » Il se tourna vers Bogaert. « Que penses-tu de Mahomet, d'un marabout, d'un émir, d'une mosquée et d'une hourie.

— « Je m'en fous... collectivement, répondit Bogaert.

— « Je m'en doutais un peu, dit Nicolas Klinius avec un sourire triomphal. Mon idée était remarquable mon vieux, en qualité d'idée d'éditeur. Je voulais établir une extraordinaire collection de grands classiques étrangers en les accommodant au gout du public. Non seulement en les diminuant, ce qui n'est pas une innovation, mais en transformant l'atmosphère de leurs œuvres. C'est ainsi que je préparais une édition complète des *Mille et une Nuits* adapté aux gouts traditionnels des peuples du Nord. En principe, pour nous, hommes du Nord, Mahomet est un veau etc... la transposition ne réside pas toutefois dans cette comparaison. Mon procédé est moins vulgaire. J'imprimais les *Mille et une Nuits* en troquant les noms arabes contre des noms familiers aux gens du pays à qui je destinais mon édition. Par exemple, une mosquée devient une cathédrale, un pacha un bourgmestre, une odalisque... une odalisque...

— « Une poule, fit Simonne.

— « Une poule, si l'on veut... enfin c'est à chercher.

— « Oui c'est à chercher répéta François Tilly. Mais ne te presse pas mon vieux... » Il soupira : « Tout

cela n'est pas gai. » Il se leva pour sortir. » J'ai la flemme » affirma-t-il.

Nicolas Klinius s'était levé, lui aussi, mais pour aller s'asseoir à côté d'une demoiselle qui venait d'entrer. Subitement tiré de sa torpeur et de ses projets d'édition, il s'agitait, ébauchait des gestes de séduction. La fille riait en regardant des fantômes.

— « Tu connais la poule qui est avec Klinius, demanda Simonne.

— « Non... si... C'est une dactylographe, je crois.

Il se tourna vers l'aimable silhouette de sa maîtresse et la digestion, en lui mettant le sang aux oreilles, lui permit d'imaginer des jeux amoureux, de quoi faire passer le temps une heure, deux heures peut-être.

L'aimable promiscuité du salon des perroquets lui paraissant peu favorable à la réalisation de ses pensées, il se leva, repoussa la table et regagna son atelier, avec Simonne qui trottinait et s'arrêtait devant tous les marchands de vieux meubles.

En route, il acheta un journal étalant en gros caractères une manchette sensationnelle.

— « La Russie mobilise, dit-il.

— « Et alors ? fit Simonne.

CHAPITRE IX

Après le départ de Simonne, Bogaert se trouva seul devant un travail qui ne l'absorbait point. Il prit une feuille de papier blanc, la colla soigneusement sur une planche. Il alluma une cigarette et les yeux perdus dans une rêverie sans forme, chercha une inspiration.

Machinalement sa main traçait sur le papier des arabesques obscènes, sans prétention. Il couvrit avec un crayon gras ces dessins précis à cause de la fille de la concierge qui lui monterait son courrier vers sept heures.

Il se sentait influencé par le parfum léger que sa maîtresse avait laissé derrière elle. Pour cette raison, il ouvrit un carreau de sa baie vitrée afin de changer l'air. Le visage au frais, il laissait le vent d'Est lui souffler au visage. Deux branches de lilas se balançaient devant ses yeux et l'encensaient. Devant lui, au premier étage, dans la chambre de la blanchisseuse, par la fenêtre grande ouverte, il remarqua une fillette qui, vautrée sur le lit, la face congestionnée, dormait lourdement d'un sommeil de jeune bête. Il imaginait de sa place, l'odeur chaude de sa chair endormie.

— « Encore un pouffiasson en herbe, songea-t-il...

Ce spectacle l'incita à revenir à sa table de travail.

Cette chambre, ce lit avec son énorme édredon aplati, rejeté dans un coin comme un accessoire de cirque, la fillette endormie avec ses deux longues jambes nues pendant le long du lit, par une association d'idées qu'il ne s'expliquait pas, le ramenaient à Sébastopol, un jour de sa jeunesse, après la guerre.

Une petite lueur éclaira ses pensées confuses et Bogaert sentit que sa curiosité s'éveillait. Cet état d'esprit ne lui était guère familier; une grande indifférence, sans affectation, le maintenait dans un état normal n'excluant pas l'inquiétude.

Sans se lever de son fauteuil, le peintre atteignit une pile de journaux illustrés sur sa table de travail. Il les ouvrit sur ses genoux serrés et les feuilleta page par page.

Ses recherches, guidées par un souvenir vague subitement ranimé par une réaction qui en avait essuyé la poussière, allaient vers un but précis.

— « C'est çà, fit-il.

Il éleva le journal devant ses yeux. Ce n'était qu'un portrait de femme : un portrait de jeune fille, au visage flou, à la bouche rieuse et large comme celle d'un clown, coiffée d'un bonnet blanc en forme d'entonnoir étoilé de rouge. La fille était bottée. Autour d'elle, la neige et sur la neige des hommes coiffés également d'entonnoirs blancs, étoilés de rouge. Ils riaient.

Bogaert se laissa aller à de rapides superpositions d'images. Elles se déclanchèrent dans sa mémoire,

coup sur coup, comme des crépitations électro-inquiétantes dans un appareil téléphonique : Sébastopol et la Kermesse des boulevards extérieurs dédiés aux pendus, dans une atmosphère d'emploi de bureau ; la *Madeleine-Jagut* balancée, chassant sur ses ancres, comme un chien à la chaine, Bogaert, lui-même et ses gestes de pilotin. Ces souvenirs précieux entouraient maintenant la figure un peu effacée d'une tendre fillette, à moitié morte de faim, poussant sur une pente, une petite voiture qui reculait à chaque effort. L'image de l'enfant pouvait à la rigueur se comparer à celle de la Cavalière dont la photographie occupait dans le journal déployé un quart de page sans commentaires.

L'imagination tendue vers cette évocation du pays froid où la neige est sans cesse renouvelée, Bogaert se demandait de quelle qualité était le rire des hommes et de la femme.

En examinant avec anxiété les besoins de ce groupe et les contingences terriblement inconnues qui devaient les influencer chaque jour, Bogaert considérait ces gencives dénudées comme un signe évocateur du désordre et de la mort.

CHAPITRE X

Le peintre Bogaert redevint matelot pour quelques jours. Une frénésie matinale et quotidienne le soumettait aux moroses disciplines des sports d'appartement. Tirant derrière lui un petit tapis pelé il s'allongeait devant sa glace et, couché sur le dos, il s'efforcait de maigrir, malgré la résistance de la graisse protestant contre ce traitement.

Avec la gymnastique suédoise il abandonna ses souvenirs de jeunesse, quand il distribuait son énergie entre les machines et la passerelle de commandement de la *Madeleine-Jagut*. Il n'avait jamais revu Boguet, le capitaine, et Juilly et Bordioule qui inscrivait sur un cahier d'écolier l'adresse de tous les bordels du monde. Une indication de prix donnait à ce travail un semblant d'utilité. Avec la disparition de Juilly, ce chef-d'œuvre n'était pas appelé à disparaître : des mains pieuses en avaient grossoyé des copies. Cet œuvre fugitive apportait sa note au milieu des fleurs littéraires recouvrant le tombeau d'un passé regrettable.

Ce dimanche médiocre et vaniteux Bogaert n'attendait aucun évènement d'importance. Soigneusement clos dans son atelier, il entendait cependant le rire des dimanches des enfants trop nombreux. Le di-

manche, malgré le bourrelet de toile grise courant le long des chambranles de la porte, se glissait traitreusement par les moindres fissures comme un gaz délétère aux effets décourageants.

Malade de fureur impuissante, Bogaert, étalé sur son divan de velours noir blanchi par places comme un pantalon de terrassier, mordait ses ongles en recueillant, sans en omettre un seul, les moindres bruits de la rue.

Il imaginait des armées en bataille, pleines d'activité meurtrière et réduites d'un seul coup à la défaite languissante, sous les vagues répétées d'un éther semblable à celui qu'aurait propagé un immense dimanche en fusion tel un soleil idiot. Il apercevait, en regardant le plafond taché d'humidité, l'attitude des vaincus, affalés sur l'herbe, ou par bandes, trainant la savate en soufflant nonchalamment du clairon sur des fortifications purement décoratives. Il concevait clairement toute cette armée subitement endimanchée en promenade. Une forte odeur de saucisson lui enleva l'appétit.

La sonnette fêlée de la porte d'entrée s'agita éperdument. Bogaert ne fit qu'un bond pour aller ouvrir. Il aperçut dans la demi-obscurité la chevelure flamboyante comme un cuivre rouge de Nicolas Klinius.

— « Ah, tiens, je suis content de te voir. Entre donc. Pose ton chapeau dans l'entrée.

— « Simonne n'est pas avec toi ? demanda Nicolas Klinius en pénétrant avec précaution dans l'atelier.

— « Non, elle est je ne sais où. Cette poule commence d'ailleurs à m'importuner singulièrement. Hier encore, mon vieux, chez Rallin, tu n'étais pas là, elle s'est montrée agressive, violente. Elle prend le genre adjudant. Si les voyages n'étaient devenus impossibles, avec cette paix désordonnée, je reprendrais la mer.

Nicolas Klinius ne se hâta point de donner un avis, surtout en ce qui concernait la conduite de Simonne et la décision de Bogaert.

Il roula une cigarette avec maladresse et la porta soigneusement à ses lèvres.

— « Je suis venu, dit-il en essayant d'allumer ses buches, pour te demander si tu veux venir avec moi chez William Lille, tu sais William Lille, William Lille, enfin. Tu n'auras qu'à passer un smocking, si tu n'en possèdes point je te prêterai mon habit. Un habit c'est comme une capote de griveton, ça ce prête.

— « J'ai un smocking, fit Bogaert. Je connais un peu Lille. Il m'a acheté une toile.

— « Je dois te dire que William Lille m'a chargé spécialement de t'amener. Tu verras, c'est un milieu assez amusant, et très agréable parce que l'on ne se sent pas du tout chez soi. J'adore cela. Il est évident qu'il est inutile d'aller dans des maisons où l'on se sent chez soi, autant ne point franchir le seuil de sa propre porte.

— « J'irai, mon vieux, j'appréhende de sortir,

mais j'irai. En ce moment j'ai l'impression que je dois me dépècher de voir. Je regarde tout, sans me préoccuper de la qualité du spectacle. Plus tard si — comme disent les soldats — rien ne se place de travers, je remettrai de l'ordre dans mes collections. A propos, avant d'aller chez William Lille, je serais heureux de connaître son rôle exact dans la société, oh, juste de quoi éviter les gaffes.

— « Diable, fit Nicolas Klinius, William Lille est riche. Je ne vois pas très bien ce qu'il peut faire en dehors de cela. Un homme riche, c'est un homme qui s'occupe de tout. William Lille gouverne, chante, danse, écrit, lit, condamne, trafique, critique, espionne, trahit, paillarde et ment pour donner de l'unité à sa vie. Il n'est pas plus méchant qu'un autre. Mais voilà il ressemble à un âne tenu en laisse par son maître. Tous deux sont attachés à chaque extrémité de la corde, à l'œil on ne sait lequel des deux conduit l'autre.

Ayant dit, Nicolas Klinius abandonna Bogaert à son dimanche et descendit dans la rue. Il traversa la butte Montmartre, sans se presser. Tous les petits cafés, trop pleins, alignaient leurs tables jusqu'au milieu de la chaussée. Des accordéons ébauchaient des airs de danse. Une grande gaîté nettement hostile à Nicolas Klinius, emplissait les rues, tapissait les maisons dont les fenêtres ouvertes laissaient passer des éclats de voix : une gaîté féroce sur laquelle Nicolas Klinius jugeait qu'il valait mieux ne pas se retourner.

Des phrases de jargon moderne échangées de porte à porte, de fenêtre à fenêtre, encanaillaient ce dimanche d'attente.

Nicolas Klinius crut se trouver en présence d'un mystère. Il songea : « Si l'électricité devient une force intelligente et naturellement rebelle... nous sommes fichus. Il se dit encore : « Je ne connais plus Montmartre et les éléments qui font de Montmartre un quartier suggestif. Pour cette raison tout me parait hostile.

Une phrase de jargon qu'une fillette balbutia gracieusement lui permit de juger son propre cas avec lucidité : « Je ne mettrai plus de jargon dans mes livres... Cette langue vieillit trop vite et n'est praticable que pour ceux qui l'emploient quotidiennement sans prétention littéraire. Ses formes éphémères se décomposent le soir de leur naissance; tel le parfum délicat d'une fleur au matin s'achève immédiatement à la voirie dans l'odeur de la pourriture.

Il traversa une bande de jeunes voyous dont l'un jouait de l'accordéon. Une fille de quatorze ans avec des cheveux raides, une grande bouche et des bras maigres les suivaient. Ils disparurent dans la rue Saint-Vincent qui ressemble un peu à cette rue de Provins où, parmi les roses et les feuillages, s'élève haute et sans fenêtre, la maison du bourreau.

Nicolas Klinius entendit rire la jeune fille et les gémissements poussifs du petit accordéon monotone. Il gagna la rue Caulincourt et Paris, le Paris envahi,

occupé, par les troupes bien vêtues des conquérants hebdomadaires.



Le taxi s'arrêta devant une belle maison ornée de sculptures comme une gare allemande. Des autos de maitres stationnaient le long du trottoir et les chauffeurs réunis en groupe passaient le temps en échangeant des secrets. Nicolas Klinius et Bogaert descendirent, réglèrent le chauffeur après un échange lent et compliqué de billets sales.

Ils sonnèrent à la porte déjà fermée qui s'ouvrit en les inondant de lumière. Bogaert qui savait faire marcher tous les ascenseurs poussa Nicolas Klinius dans la boite. Ils montèrent vers le cinquième étage où William Lille occupait un atelier immense et des appartements qui tenaient tout l'étage. Une servante trop jolie les introduisit. Les portes de l'atelier ouvertes toutes grandes sur le vestibule permirent à Bogaert et à son ami qui se débarrassaient de leurs chapeaux et de leurs cannes de jeter un coup d'œil d'exploration. Peu de monde. Ils étaient parmi les premiers venus. Bogaert qui n'aimait pas les présentations égrenées en fut ravi. William Lille se dirigea vers eux. Il boîtait et portait une longue moustache à la gauloise. Maigre et infiniment distingué dans sa mise il donnait l'impression d'un beau lévrier russe, d'une bête de luxe un peu malpropre mais inconsciente. Il pouvait être âgé d'une quarantaine d'années.

Nicolas Klinius présenta Bogaert et, tout de suite, les deux amis se dirigèrent vers un groupe de leur choix. François Tilly, affalé sur un divan, essuyait ses lunettes ; des lampes voilées donnaient à l'atelier une lumière d'aquarium. Au milieu de la pièce, posée sur une solide table en ébène, une immense coupe de cristal renfermait des poissons merveilleux qui tournaient en remuant la machoire et en laissant trainer derrière eux des bouts de peau noire flottant dans l'eau comme des flammes de velours.

Des petits sièges de tout calibre fleurissaient sur le tapis si doux que chacun en le foulant se sentait honteux de la semelle de ses escarpins.

Dans l'angle le plus obscur de la pièce se tenait une fillette en jupes roses, légèrement décolletée et maniant avec aisance un éventail de plumes, dont elle suçait le manche d'ivoire. C'était Claude-Andrée, la maitresse de William Lille. Claude-Andrée n'était âgée que de treize ans mais elle les paraissait bien. Ses cheveux blonds coupés à la Ninon, étaient décorés d'un grand nœud de soie écossaise, quand elle croisait ses longues jambes nues l'une sur l'autre, on se demandait avec inquiétude si l'enfant portait des culottes.

William Lille présenta Nicolas Klinius et Bogaert à Claude Andrée. Il souriait, Claude-Andrée souriait. Bogaert regardait la maitresse de maison avec des yeux désorbités.

— « Madame, balbutia-t-il, ou Mademoiselle plutôt...

Il profita d'une nouvelle présentation pour s'éloigner.

— « Comment allez-vous, chère Madame, fit une voix pointue. Bogaert se retourna et aperçut une dame vêtue de rose, mais avec des jupes moins longues que celles du monstre impubère posé sur son fauteuil comme une libellule frétillante fixée sur un bouchon.

— « C'est Baby Ping, murmura Nicolas Klinius, la fameuse Baby Ping, la danseuse instantanée. Fixe là, dans le dos entre les deux épaules et elle va danser... non idiot... ne la fixe pas.

Baby Ping était âgée de soixante dix-sept ans. Ses yeux roulaient dans de grosses poches de chair grise peintes en blanc. Quand elle fermait les paupières tout son visage se plissait; elle donnait l'impression de fermer une blague en cuir en tirant sur des ficelles bien dissimulées. Il ne lui restait de jeunesse que dans un gout très vif pour les attitudes gracieuses et la façon de prononcer le J, qu'elle prononçait comme un Z, bien entendu.

C'est d'elle qu'un anglais débarquant à Boulogne, et qui ne ressemblait à Sterne que vaguement disait, après l'avoir contemplée : « La France n'a pas de jeunes filles. Toutes vos jeunes filles donnent l'impression d'avoir vécues.

Dans cette société mêlée, deux femmes possédaient leur automobile : Claude-Andrée et Baby Ping. Les autres utilisaient les autos de leurs amis.

La soirée chez William Lille fut insignifiante mais

charmante en ce sens que tout le monde paraissait en proie à un malaise mal défini. En dehors de quelques voyous, des associations politiques avaient délégué quelques-uns de leurs représentants n'ayant plus de scandales à craindre. Les journaux chaque jour révélaient des détails désagréables dont la fameuse guerre de 1914 devenait l'inspiratrice. Les uns et les autres n'étaient ni meilleurs ni pires que les hommes d'autrefois. La guerre pouvait être comparée à cette minute trouble qui accompagne une panne d'électricité dans un salon, par exemple, encombré de richesses. Chacun met la main sur les perles de sa voisine, ou dans le gousset de son voisin. Sans la panne de lumière de tels actes ne pourraient se concevoir.

Tout ce que l'on pouvait reprocher à l'époque, somme toute, c'était de manquer de prudence dans la malhonnêteté: Ainsi le cri traditionnel et trivial de « V'là les flics ! » n'eût produit, dans cette assemblée, qu'une émotion comparable à celle qu'éprouve une personne à qui l'on fait « hou » dans le dos, en manière de plaisanterie.

Bogaert séparé de Nicolas Klinius par les exigences de la conversation suait comme un gehenné devant les questions qu'un petit homme indiscret et suppliant lui posait sans doute pour se rassurer.

— « Enfin, êtes vous pour la République ?

— « Non, disait Bogaert avec entêtement.

— « Pour le roi ?

— « Non.

— « Pour le communisme ?

— « Non.

— « L'anarchie ?

— « Non.

— « Pour ? ah que le diable m'emporte... il faut être pour quelque chose ou pour quelqu'un !

— « Je suis, en ce moment, en ce moment seulement, je vous prie de faire attention à cette nuance, je suis pour les choux bien pommés, le pot-au-feu suspendu à la gribouille, la tarte chaude et le vin clairet...

— « Vous êtes opportuniste alors, s'écria le petit homme.

— « Vous ne l'avez pas fait exprès, répondit Bogaert.

— « Mais enfin pourquoi n'êtes vous pas avec nous, continua l'autre... pour l'ordre... pour... enfin...

— « Parce que vous ne m'offrez pas assez d'argent, dit Bogaert. Pourquoi voulez-vous que je sacrifie mon temps pour un état de choses qui ne me profite que sous forme d'impôts. Tenez, donnez-moi un traitement mensuel de dix mille francs, je vote pour vous et j'abandonne la moitié de mon salaire à l'administration publique.

— « Allons, allons, plaisanta William Lille vous, un peintre,.. célèbre... avec vos succès... Bogaert !

Petit à petit cependant les conversations particulières s'apaisèrent et s'éteignirent une à une. Le silence

règna dans l'assemblée, un silence solennel, glacial; les invités se regardaient tous comme des moutons frigorifiés. Et plus le silence se prolongeait, plus il était difficile de trouver la phrase magique qui rallumerait les feux morts.

William Lille ouvrit la bouche comme pour parler, mais il n'eût guère le temps, sa maitresse, la petite Claude-Andrée, se tortillant sur sa chaise, déclara tout à trac, en regardant un bonhomme du coin de l'œil « : Je vais vous dire quelque chose.

On leva la tête par politesse.

— « Devinez quoi ?

Chacun se donnait l'air de chercher en regardant sournoisement l'heure à sa montre.

— « Devinez, devinez, glapissait l'affreuse môme.

— « Allons, intervint William Lille, tu nous embêtes, Claude-Andrée.

— « Je vais vous le dire... c'est Monsieur... (elle nomma quelqu'un dans l'assemblée) c'est lui qui me l'a dit... on a donné l'ordre de mobiliser... Et elle ajouta pour semer la panique, avec une rare perversité : Et les réformés repassent une visite dans quinze jours.

CHAPITRE XI

Très impressionné par la stupide plaisanterie de la jeune prostituée, Bogaert passa une nuit débilitante. Les mains derrière la nuque il s'excitait en d'ingénieuses spéculations, tachant d'envisager froidement l'avenir et sa conduite à tenir devant les exigences d'un lendemain chargé de dangers.

L'idée que les conseils de réforme pouvaient de nouveau dominer le monde l'obligeait à sauter d'angoisse dans son lit. Il se retournait tout d'une pièce, bousculait les draps à coups de pied et cherchait sur l'oreiller une nouvelle place fraîche.

— « Voyons, disait-il presque à voix haute, en admettant que l'on mobilise demain...

Il ne trouvait pas de solution immédiate. Son imagination dérivait vers des spectacles que l'ancienne guerre avait rendu populaires. Les pendus de Sébastopol mêlaient leur destinée civile à celle des soldats dësséchés dans les fils de fer barbelés.

Bogaert répéta, s'efforçant de discipliner son humeur.

— « Je ne pars pas le premier jour. Raisonnons froidement je... »

Des détails inutiles bousculaient ses tentatives de

défense. Il dut s'endormir en répétant : « voyons, voyons...

Le lendemain il s'éveilla tard. Le soleil caressait ses cuivres d'une traînée d'or. L'aventure lui parut d'une qualité moins sinistre que la veille.

Il sauta de son divan transformé en lit et courut se rincer la bouche.

— « J'ai bu des saloperies, fit-il, je ne peux plus boire. Je ne remettrai jamais les pieds chez cet imbécile... Tout de même, songea-t-il en se rappelant Claude-Andrée et sa grand'mère Baby Ping, ce n'est pas toute notre époque. La qualité des invités offrait seule de l'importance. Il ne faut pas généraliser et la vie sera belle quand la génération des fillettes et des femmes qui ont « fait » la guerre aura disparue. Pour les autres, celles qui furent victimes de cette catastrophe, les malheureuses! elles ne comptent pas. Personne ne dépose à leurs pieds des couronnes de lauriers gagnées à la tribune. C'est la vie... Ainsi, si l'on mobilisait aujourd'hui, comme cette misérable génisse l'a annoncé — elle avait un tuyau — ma foi je serais livré tout vif aux magasins d'habillement et j'irais, nom de Dieu, j'irais, c'est-à-dire que je bondirais aux premiers avertissements.

Il se recoucha. Mal réveillé, Bogaert s'efforçait de dormir consciencieusement. Il ne put y parvenir. Les bruits de la rue pénétraient mystérieusement. En tendant l'oreille, toute sa volonté concentrée, il tâchait de surprendre la conversation de la concierge

qui parlait à quelqu'un dans l'escalier. Dans la cour près des lilas on chuchotait doucement. Bogaert espérait toujours que la petite fille de la blanchisseuse passerait sous ses fenêtres en chantant : *Ma Lisette, ma Lison.*

Plongé dans cette torpeur abrutissante, il ne se sentait pas le courage de remuer un doigt. « Je vais compter jusqu'à dix, fit-il, et à dix, je me lèverai et j'irai voir.

Il compta jusqu'à dix, et ne se leva point. Le sommeil le saisit encore une fois. Quand il se réveilla, il était midi. Bogaert complètement découragé tenta un grand effort, s'assit sur son lit, se frotta les yeux et chercha ses pantoufles.

— « Allons-y ! dit-il en baillant. Il se dirigea vers la porte et prit le journal.

— « On mobilise... une classe... deux classes... la mienne... C'est curieux comme c'est venu brutalement. En 1914... c'est à dire qu'en 1914 ce n'était pas la même chose. En somme, personne n'est surpris par cette calamité. Mobilisation, grêve, augmentation d'impôts, etc.... C'est l'époque... les événements n'ont d'importance que selon le cadre et l'atmosphère de l'heure où ils arrivent. Je ne pourrai jamais peindre, et je suis content de m'attacher à cette constatation parce que c'est une certitude.

Il tenait toujours le journal bien ouvert à bout de bras et cherchait des renseignements, des explications dont il connaissait toutes les nuances.

L'article commentant la décision du gouvernement débutait ainsi : « Comme il fallait s'y attendre....

— « Naturellement, soupira Bogaert, en rejetant le journal.

Il fut vite habillé et dehors.

— « On mobilise, dit-il à sa concierge, en passant devant la loge.

— « Bien oui, Monsieur Jean, qu'est-ce-que ça veut dire ?

Dans la rue, peu de monde. Il fallut arriver au boulevard de Clichy où habitait Nicolas Klinius pour surprendre une certaine animation insolite.

Des gens regardaient les affiches d'un air goguenard. Cette mobilisation donnait l'impression d'une blague excellente, une plaisanterie de choix, d'un goût très appréciable.

Bogaert s'approcha d'un homme assez jeune qui avait dû faire la guerre. — « Alors, on remet ça, fit-il.

— « Oui et non, fit l'autre. On va toujours voir. Que voulez-vous, on mobilise donc on part.

— « Vous êtes dans l'infanterie ?

— « Oui et non, mais ça n'a pas d'importance. Tout ça c'est de la blague.

Alors Bogaert lut l'affiche avec attention; il apprit ainsi qu'il devait rejoindre son dépôt à Lorient le huitième jour de la mobilisation.

Il fut surpris de voir que la lecture d'un document aussi précis ne lui laissait aucune impression. Un retour vers une sagesse qu'il sentait d'ailleurs périmée

lui fit entrevoir la possibilité d'utiliser William Lille afin de se caser confortablement dans cette nouvelle perturbation mondiale. Mais il sentait, comme le bonhomme, que tout cela n'avait pas d'importance et qu'un événement formidable et obscur allait transformer logiquement le monde, tout naturellement comme la montagne accouchant d'une souris. En traversant la rue, il se heurta encore à un groupe contemplant l'affiche extraordinaire. Les gens se regardaient du coin de l'œil d'un petit air malicieux. Sans commentaires remarquables, ils poursuivaient leur chemin dans le sens indiqué par les habitudes quotidiennes.

Bogaert, doué d'une vitesse qui s'accèlèrait mécaniquement, les facultés absorbées par la personnalité puissante de William Lille, passait entre les autos, les évitant d'une élégante esquive ainsi qu'un boxeur parant un coup.

Toute la vie sociale aboutissait à William Lille. Lui seul — tout au moins pour Jean Bogaert — pouvait procurer la place confortable d'où la nouvelle conflagration apparaîtrait comme un spectacle digne d'être contemplé et à l'occasion digne d'être applaudi par des spectateurs retribués et sensibles.

En abordant l'ascenseur le plan de Bogaert était adopté.

— « Je demanderai une place de dessinateur aux armées, pensa-t-il, une place de dessinateur-reporter avec des appointements de général de division.

William Lille accueillit le peintre avec affabilité. Il s'affairait cependant, mais sous l'empire d'une préoccupation de bon goût. Il ressemblait à un régisseur de théâtre, la veille d'une « générale ». Entre deux mots à Bogaert, il répondait aux coups de téléphone et souriait avec aisance.

— « Mais oui, oui, mon cher, c'est entendu... comment ?... C'est incroyable... Tout ira bien. »

Il raccrochait le récepteur. Une nouvelle sonnerie l'interrompait. Il donnait des explications. Les mots de patrie, honneur et gloire ne participaient point à ces discours. La dernière guerre, en démodant ces termes surannés leur substituait néanmoins des équivalents extraits du jargon des businessmen.

William Lille affirmait à un auditeur inconnu : « C'est une affaire... nos intérêts exigent un sacrifice collectif. Entre nous les armées rouges bluffent et les soviets cherchent une augmentation de capital pour ne pas liquider. »

— « Et le peuple ? intervint Bogaert.

— « Le peuple ? demanda William Lille avec stupéfaction... mais vous n'avez pas lu les affiches de mobilisation ?

— « Oui, répondit Bogaert avec hésitation.

— « Alors, dit William Lille, il marche... Nom de Dieu, comprenez-vous mon cher, tout est là, nous avons mobilisé les premiers. Il fallait mobiliser les premiers.

CHAPITRE XII

Les hommes, dédiés par la force des événements à des jeux héroïques encore plus excessifs que ceux de 1914, hésitaient toujours devant l'ordre indiquant à la nation la conduite à tenir en de telles circonstances. Personne n'ignorait le protocole d'usage. L'attrait bizarre et très humain de l'inconnu n'embellissait pas la situation. Chez les uns les Russes n'offraient pas de sérieuses garanties pour une guerre d'extermination définitive; chez d'autres ils apportaient l'occasion de renverser l'ordre ancien au profit d'une autre couleur. Ceux-là estimaient qu'il n'était point nécessaire d'abimer le mobilier public. Un fauteuil est toujours un fauteuil quelle que soit la qualité de l'occupant et les fauteuils, pour l'ordinaire, survivent à des générations et des générations. Tous les peuples de l'ancien monde raisonnaient selon ce principe avec les défauts et les vertus de leur race. Il ne fallait, pour s'entendre, qu'une nouvelle guerre, encore plus imprécise que les autres, une guerre basée sur de vieilles habitudes, des reflexes mêmes qui poussent l'humanité, sur un coup de sifflet, vers des trains en gare où toutes les classes, pour une fois, fraternisent.

En présence d'événements aussi merveilleux, préparés au sein de l'indifférence de tous par les

peuples slaves, il ne pouvait être question que de mobiliser... Plusieurs sortes de mobilisation s'offraient à la satisfaction du goût public : Une mobilisation contre le capital, une mobilisation contre l'ennemi, une mobilisation pacifique, celle des forces de l'inertie. L'état, par définition, mieux préparé à cette besogne, décréta la mobilisation contre l'ennemi.

Les hommes partirent vers le front bourrés d'idées générales très mal mises au point. La résistance allemande, c'est-à-dire la résistance des provinces rhénanes avait dû céder devant les vagues incessantes et bien rythmées de soldats portant le bonnet en forme d'entonnoir de marchands de vin qui pouvait à la rigueur passer pour un rajeunissement du casque des anciens cavaliers mongols.

Le monde subissait une de ces crises, dangereuses pour les contemporains, où les peuples fusionnent à coups de couteau.

Et puis la guerre de 1914, trop récente dans la mémoire des mobilisés, réduisait à néant cette petite parcelle d'enthousiasme et d'inconscience dont un gramme vaut plus cher pour l'histoire d'un pays que tous les grammes de radium conservés dans des temples sentant l'encaustique et le ciment frais.

Les soldats professionnels sacrifièrent leur vie en compagnie de quelques jeunes gens. Ces hommes casqués n'appartenaient plus à leur époque ; ils devaient mourir pour cette discipline qu'ils chérissaient et qu'ils ennoblissaient de leur sacrifice. Avec

la mort collective des soldats une des apparences les plus séduisantes de la nation cessa d'apparaître. Le meurtre des soldats fut comme une destruction folle d'objets d'art infiniment précieux. Ces hommes, morts dans une attitude émouvante, l'atmosphère se transforma. Il restait toutefois, accroché ça et là aux détails des paysages appréciables, quelque chose d'indéfinissable et d'amer, une amertume rapidement dissipée comme un peu de fumée au vent. Les soldats ayant vécu en dehors du monde, en marge des autres hommes, les hommes des casernes et des petits cafés peuplés de filles profondément bêtes et dévoués, acquittèrent, peut-être pour la dernière fois, ce que la tradition exigeait de leur isolement mélancolique. On pouvait déjà imaginer les profonds regrets qu'ils inspireraient plus tard dans les imaginations d'élite éprises de pureté.

Mais les mots destinés à glorifier leurs gestes perdaient déjà toute signification pour la foule. La langue des rares poètes chantant timidement la louange des soldats était une langue morte.

Un désastre, toutefois assez paisible, suivit le massacre des réguliers.



Bogaert sur la recommandation de William Lille réussit à partir au front en qualité de correspondant de guerre d'un grand journal d'information.

En vertu d'un précédent, que l'on pouvait considérer comme une loi, les correspondants de guerre revêtirent l'uniforme des officiers de l'armée britannique qui opérait, de concert avec les Français et les Espagnols, sur la ligne de résistance. Le Prince de Galles commandait les troupes.

Bogaert coiffé de la casquette, portant la vareuse kaki et la culotte de cheval « champagne » goutait dans cet uniforme le plaisir spécieux d'être rajeuni... aux yeux des autres.

Il rejoignit les troupes à Colmar où se trouvait le grand quartier général, en retraite, en ce sens que l'on embarquait déjà les machines à écrire et les documents quand il fit son entrée dans la petite ville. Dix heures d'auto lui ôtait la jouissance de ses facultés et l'usage de ses jambes. Il considéra ce recul intempestif comme une vexation de la Providence. Il répéta pour l'édification de son chauffeur une phrase que la guerre précédente avait fait naître et dont la paix avait tiré profit : Faut pas s'en faire.

Ces quelques mots agirent sur son organisme à la manière d'une piqûre de morphine. La dose absorbée, il se sentit plus à l'aise et remonta dans sa voiture, reprenant la direction de Belfort où, il l'espérait, une auberge pourvue de quelques aliments et d'un lit lui permettrait de reprendre sa personnalité.

Après un voyage fragmenté par des pannes de moteur, il pénétra dans la ville et fut assez heureux pour trouver ce qu'il désirait au milieu d'un certain désordre dont personne ne s'inquiétait.

Bogaert remarqua que tous les hommes, et surtout les plus puissants, utilisaient leurs yeux, naturellement appariés, pour regarder vers l'ennemi avec l'un, tandis que l'autre se tournait vers l'arrière.

Au loin le canon grondait. Il connaissait ce bruit qui rend les hommes plus pâles. Avec le jour, dans cette ville au milieu de ces hommes préoccupés par des idées secrètes, la situation devint atroce. Bogaert eut l'impression que la terre préparait sournoisement, sous ses pieds, une fissure vertigineuse où tout le monde allait disparaître sans combattre et sans comprendre ; une fissure incommensurable, une catastrophe disproportionnée pour l'entendement des humains.

Ceux-ci lui apparaissaient diminués, sans importance; quelques uns courant au bord de la fissure, comme des fourmis sur les ruines de leur République saccagée par un pied énorme.

Assis devant une petite table en pitchpin dans une chambre d'hôtel, à côté de sa cantine bouclée en prévision d'un prompt départ, Bogaert cherchait les termes de son premier article...

Le sens des événements échappait à ses yeux adroits. Les hommes et les choses n'offraient aucune résistance à ses regards aigus; il éprouvait la sensation de les percer de part en part et de voir à travers eux. Une heure à peine s'était écoulée qu'il avait observé un capitaine d'état major, cherchant le secret de cet homme. Mais celui-ci n'avait pas résisté à l'examen

et Bogaert avait aperçu, derrière l'officier, la pendule qu'il masquait et qui représentait une bergère assise sur une gerbe de blé.

Découragé, il enjolivait sur le papier blanc, le premier mot qui déclancherait le jeu des phrases...

On frappa à sa porte.

— « Entrez.

Un garçon de l'hôtel lui tendit une lettre dont l'enveloppe surchargée d'inscriptions indiquait que ce pli l'avait cherché dans tous ses déplacements.

Bogaert se hâta d'en prendre connaissance. Il lut :

Paris, le... etc.

Mon cher,

Impossible de vous téléphoner. Une lettre vous rejoindra plus facilement, je l'espère. Rentrez vite à Paris... Des événements importants se préparent. J'ai besoin de vous... Il se pourrait que vous fussiez nommé grand commissaire des Beaux-Arts avant la fin de la semaine prochaine. Mais venez. C'est une affaire de vie ou de mort. Choisissez... Je vous donnerai toutes les explications nécessaires. Inutile d'envoyer de la copie à votre journal.

William Lille.

Bogaert regarda la lettre, la relut. Ses jambes se dérobèrent sous lui, il dut s'asseoir sur le lit. Le vieux monde oscillait devant ses yeux, lentement. Il sentit venir la syncope, alors il se traîna vers la fenêtre qu'il ouvrit brutalement... et il respira tant qu'il put.

LE THÉATRE

Le rideau levé, une puissance indépendante de la volonté humaine ordonna le jeu des acteurs. La pièce, dont nul critique ne devait prévoir le succès, pouvait être considérée par tous comme un drame gai. La méchanceté, qu'il est facile d'attribuer aux hommes, aidait à maintenir dans leur rôle les petits acteurs sans passé engagés pour les besoins de la situation.

Les acteurs parlent, ébauchent des gestes; leurs costumes représentent tous les costumes de la vie sociale, depuis les nippes déplorables de l'extrême misère jusqu'aux vêtements caractéristiques de l'extrême opulence.

Contemplée par les spectateurs, cette pièce, dont personne ne retient le titre, donne l'impression vulgaire d'une partie de manille avec des cartes aux emblêmes modernisés.

Le roi porte le ventre sans dissimulation. Ses doigts sont courts. Autour de ses ongles, persiste un liséré noir de graisse de machines que les manucures désespèrent de faire disparaître.

La reine est bien habillée, jeune, mais un peu grasse. Un air canaille, à peine perceptible, prédispose, vis-à-vis d'elle, aux familiarités limitées dont les à-peu près grivois ne sont pas exclus.

Le valet porte le veston pincé à la taille, ce qui finira par dater. Il tient à rester jeune homme ; il se dandine au bord de la scène et regarde également le drame avec intérêt, comme un soigneur devant les cordes du ring.

Des applaudissements couvrent le jeu et les propos des manilleurs. Il faut une grande habitude des mœurs théâtrales pour définir les règles du jeu.

Or le roi, la reine, le valet sont coupés par l'as de cœur parce que le rouge est la couleur de l'atout. La carte gagnante montrée au public peut à la rigueur donner l'impression d'une goutte de sang sur une feuille de papier blanc.

Mais la beauté, la perfection du décor dans le théâtre moderne, sont tels que les artistes des deux sexes n'ont pas besoin de parler devant le public. Chacun, cependant emporte avec soin, dans sa mémoire, une atmosphère de drame, qu'il s'agit de nourrir, d'élever et de rendre importante.

CHAPITRE XIII

Des processions de pommiers fleuris descendaient les collines jusqu'aux prés verts tachés de champignons blancs épanouissant leur chair tendre. Entre les saules, au milieu des pâturages, la rivière serpentait et, vue de la colline, elle ressemblait à une couleuvre éclatante dans sa peau nouvelle. Les toits rouges, bruns ou violets guettaient entre les branches des pommiers. Des femmes et des hommes, éparpillés dans les champs, se redressaient et, la main sur les yeux, regardaient passer les soldats jaunes charriant, comme un fleuve limoneux, des canons peints en jaune, des camions jaunes, et de petites voiturettes grinçantes où des mitrailleuses étaient amarrées.

Parfois, un immense et horrible cri collectif, venant de cette foule, donnait aux rustiques de la Brie l'assurance de la diversité des races. Les soldats jaunes manifestaient leur enthousiasme discipliné par de lugubres plaintes d'une intensité progressive qui se terminaient en hurlements; on pensait en les écoutant à la sirène puissante d'une auto dévastatrice. Des tanks bonasses et tachés comme des pythons se dandinaient sur les routes et dans les prés, engloutissant les arbres frêles et timides qu'ils rencontraient sur leur passage.

Depuis huit grands jours et autant de nuits, les réservoirs de l'Est ayant crevé, l'armée russe se déversait sur la France.

Tous les soldats étaient morts ou prisonniers et les troupes de Dorojdine ne rencontraient plus sur leur route que des intérêts qu'ils pouvaient satisfaire. Les Russes partageaient les terres et les Allemands organisaient derrière eux ces partages délicats. Il fallait ergoter avec les paysans qui, ayant compris que pour eux rien ne devait changer dans le monde, discutaient avec une âpreté décourageante.

Cependant les soldats passés, la terre se découpait en parts à peu près égales au milieu des criailleries, des menaces et des gémissements. Les interprètes prenaient du service pour huit jours et la tête en fusion, les oreilles bourdonnantes, on les évacuait au loin, très loin dans le pays où il n'y avait pas de terre à partager.

L'île de France était envahie. La merveilleuse douceur de ses bois romantiques où trainait encore l'écharpe de Sylvie s'effarait aux sons lugubres de petits bugles trapus. Des chœurs exagérément fraternels faussaient la délicate pudeur d'une campagne aux grâces un peu maniérées de jeune fille gâtée. D'innombrables feuillées déshonoraient le sol sans aucun souci d'architecture.

Perché sur son cheval, car Dorojdine suivait ses troupes dans l'attitude d'un vainqueur, le conquérant délégué par la puissance anonyme des Soviets con-

sidérait cette débâcle sans en pénétrer le mystère.

Il était venu vers le vieux monde en brave slave, bourré d'idées et cultivé, rapidement cultivé, avec originalité et cynisme. Devant toutes les merveilles anciennes qu'il apercevait, il s'extasiait de bonne foi.

— « Vois, disait-il à la Cavalière, mais regarde donc, ma chère, cette jolie petite statuette. Est-ce remarquable, de forme, de couleur, doux au toucher.

Il maniait la statuette dans ses doigts agiles. Petit à petit la tête descendait à la place des pieds, les pieds se retournaient sur l'axe du corps et les bras abandonnaient leur position normale.

— Est-ce joli, disait-il, est-ce harmonieusement combiné!

Quand il remettait la statuette en place elle ne ressemblait plus à rien. Dorojdine s'intéressait alors à d'autres merveilles. Il plaisait aux paysans et les faisait rire en claquant avec jovialité la croupe de la Cavalière qui parfois montait en dame à ses côtés.

Falstaff et Hamlet, coiffés du bonnet blanc pointu étoilé de rouge, suivaient également à cheval sur des puissants chevaux du Mecklembourg, des chevaux énormes, aux paturons couronnés de poils rudes, des chevaux harnachés de blanc.

Les deux hommes massifs, solitaires et puissants semaient la terreur devant eux. Ces deux êtres glâbres, tentaculaires sans discrétion, apparaîssaient aux peuples conquis comme les deux phénomènes naturels des temps nouveaux. Leur chair dressée tant bien que

mal sur leur haute selle cosaque semblait de la même nature que celle des grands poulpes dont les yeux révèlent une intelligence féroce.

Ils parlaient peu l'un et l'autre, mais quand Falstaff et Hamlet employait la langue française qu'ils parlaient sans accent, la stupeur de ceux qui les écoutaient s'élevait grâce à ce détail jusqu'à la paralysie.

Depuis la grande bataille — celle des derniers soldats — qui avait été livrée à l'armée du vent, de l'eau crevant ses digues, du feu qui ravage les forêts et de la terre qui s'entrouvre sous des pressions secrètes, Elsa paradait à cheval autour de son auto, s'épanouissait à l'aise. Elle devenait au contact du sol envahi gentiment femme. Et son bonnet blanc lui donnait l'air d'une demoiselle de bal musette, égarée à Robinson, le tout interprété par Gavarni. Toutefois, en la regardant de près, ce caractère superficiel s'effaçait. Il ne restait plus qu'une inquiétante petite Cosaque fabriquée en Germanie.

Derrière les trains de combat, les camions d'approvisionnement, les hôpitaux et les bureaux roulants du service du partage des terres et de la socialisation des usines, suivait le convoi automobile des femmes. Elles accompagnaient les armées par milliers, en curieuses d'abord, parce qu'elles étaient puissantes, et grâce à leurs fonctions officielles de secrétaires dactylographes, d'infirmières et de danseuses.

Maria Konstantinoska, camouflée en grande dame depuis son passage à Bruxelles, règnait sur les plus

importantes personnalités de cet enfer féminin. A vrai dire ces quelques milliers de jeunes femmes constituaient le cerveau de l'armée en marche. Dorojdine, Falstaff, Hamlet y puisaient des idées ; Puppchen se prélassait dans cette bande dont il était en quelque sorte l'intendant.

Les femmes constituaient le cœur dur de l'armée victorieuse. Le soir leur foule jacassante troublait le silence des bivouacs. Elles ne respectaient rien par principe et leur perversité se perdait dans les jeux compliqués de la politique et du pouvoir.

Elles communiaient toutes dans la même haine pour la Cavalière.

***

Dorojdine sortit de chez Maria Konstantinoska. Elle habitait une petite villa aux environs de Meaux sur la route de Trilport. La tête bourrée d'insinuations venimeuses concernant la Cavalière le « Clown » de fort mauvaise humeur donna l'ordre à son chauffeur de rentrer au Grand Quartier Général.

Puppchen déjà installé dans la voiture attendait Dorojdine.

— « Hé bien, nous entrons demain ? interrogea le petit vieux.

— « C'est vrai, répondit le « Clown ». Et sa mauvaise humeur se dissipa tout naturellement. Il se frappa les genoux avec satisfaction. « J'ai pris le thé chez Maria » fit-il.

— « Elle vous a parlé de la Cavalière.

— « Oui et non fit Dorojdine... Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle ne l'aime pas.

— « Maria Konstantinoska est une fière femme, fit Puppchen, ce n'est pas, comme dit Hamlet, une femme de légende, oh non. Mais elle est terriblement plus vivante qu'une femme de légende. » Il réfléchit, puis sans transition : « Entre nous ce n'est pas une situation bien enviable.

— « Quelle situation interrogea le « Clown. »

— « Je ne parle pas de Maria Konstantinoska, je veux dire que la situation d'une héroïne de légende populaire n'est pas très enviable... pour une femme intelligente et amoureuse de sa vie...

— « Evidemment fit Dorojdine, les héroïnes de ce genre finissent pour la plupart assez brutalement. Mais tout cela n'a pas d'importance.

— « Non, oh non fit Puppchen.

— « La Cavalière, dit encore Dorojdine, est très populaire dans l'armée.

— « C'est l'œuvre de Falstaff et d'Hamlet.

— « C'est entendu, mais lorsque nos idées auront été mises en exploitation sur ce terrain que ferons nous d'Elsa ?

— « C'est sans importance répondit Puppchen... La Cavalière nous tiendra lieu de passé. Notre histoire commence avec elle... Mais vous êtes de mon avis..

— « Tout cela est sans importance déclara le « Clown. »

***

Au petit matin, Elsa sauta sur son cheval qu'une ordonnance chinoise tenait par la bride. Elle galopa éperdument dans l'herbe givrée suivie d'Hamlet et de Falstaff.

La veille, dans la nuit, elle avait traversé les bois de Meudon, était descendue dans une auberge dont les patrons effarés la contemplaient avec stupeur. Aujourd'hui, dès le lever du soleil, elle avait résolu de déchiffrer Paris de la fameuse terrasse de Saint Cloud.

Les chevaux, dont on avait lâché la bride, s'ébrouaient en montant les raidillons dont les cailloux roulaient sous leurs sabots.

« Quelle belle journée, disait Elsa. Allons Hamlet, du courage. »

Les chevaux soufflaient. Elsa en se retournant sur sa selle apercevait derrière elle, au-dessous d'elle, entre les arbres les lances des cavaliers de son escorte.

Une fraîche odeur de frondaisons printanières rajeunissait ses désirs anciens. Devant elle, entre les branches, dans une sorte de cloaque bleu, des cheminées innombrables peuplaient l'horizon.

— « Je vais fermer les yeux fit Elsa, et quand je les ouvrirai ce sera Paris.

Son cheval buta, elle le releva les paupières closes. Botte à botte Hamlet pressait sa monture.

— « Ouvre les yeux, cria-t-il.

Et la Cavalière surgissant de l'entrée du bois aperçut au loin la silhouette ajourée de la tour Eiffel.

— « C'est Paris fit-elle à voix basse.

Et elle regardait éperdument, imaginant les magasins gonflés de choses précieuses. Tant d'élégance allait naitre de ce brouillard bleu.

Elle se retourna et aperçut Hamlet méditatif.

Autour d'elle, le bois se peuplait de ces étranges soldats à bonnets blancs pointus. Ils sortaient de terre, prudemment, avec des souplesses de fauve et montaient dans les arbres pour mieux voir. Entre chaque branche des têtes blanches étoilées de rouge épiaient l'horizon. Les arbres pliaient sous leur poids; accrochés par les mains et par les jambes, les hommes de Dorojdine regardaient Paris avec des yeux ronds de convoitise. Aussi loin que son regard put porter, aussi haut que le plus haut des arbres, Elsa vit des têtes coiffées du bonnet blanc à l'étoile rouge.

Les arbres un à un se chargeaient de ces fruits étrangers. Mais, heureusement, pas un Français n'était là pour chanceler devant ce spectacle.

CHAPITRE XIV

Les soldats de Dorojdine occupèrent Paris la semaine suivante par petites bandes bien conduites.

Ils furent accueillis, sinon bien, du moins comme une force dont on pouvait capter l'énergie au profit du monde nouveau.

La mobilisation des troupes françaises prévint de quelques jours la domination des soviets locaux. Avec la mort des derniers soldats de l'active et des professionnels, la Révolution s'installa sans heurts au pouvoir. La résistance des Républicains et des partis de droite n'eut même pas à se manifester. Le fruit trop mûr tomba de l'arbre, naturellement, parce que l'heure de sa chute était arrivée. La substitution des pouvoirs s'exécuta de même que la figure d'un joyeux quadrille. Les classes moyennes terrorisées dans leurs petits appartements incommodes attendaient pour respirer aux fenêtres qu'un semblant d'ordre fût rétabli au profit de n'importe qui ou de n'importe quoi.

Jean Bogaert, au reçu de la lettre de William Lille, s'était empressé d'utiliser son auto militaire pour rejoindre Paris. Il stoppa dans la matinée devant le domicile de son protecteur et ami.

Rien n'était changé. La physionomie de Paris con-

templée à travers les vitres salies d'une voiture maculée de boue ne lui révéla rien d'anormal. Il se hâta de gravir les cinq étages — l'ascenseur ne fonctionnait pas — et sonna à la porte de William Lille.

Ce dernier, en complet veston et le chapeau sur la tête, vint lui ouvrir.

— « Ah vous voilà... Vous avez bien fait... J'allais sortir... vous m'accompagnerez, mais je dois vous mettre au courant de la situation.

— « Les journaux. . commença Bogaert.

— « Je sais: les journaux n'arrivent pas, les journaux n'ont pas paru depuis huit jours, depuis que vous êtes parti, ma foi. Vous devez, pour cette raison, ignorer que des Soviets ont été organisés dans tout le pays. Nous avons adopté le système de Lénine provisoirement, nous réservant à l'usage d'en modifier les détails... Il faut compter avec notre caractère national, mon cher...

— Naturellement, national... dit Bogaert.

— Ne faites pas d'esprit. Sur ma demande vous êtes nommé Commissaire du peuple aux Beaux Arts.

— Et mes appointements ?

— Elevés, mon vieux. En attendant que leur chiffre soit exactement fixé je vous ouvre un crédit où vous pourrez puiser. Je vous demande la modération, car nous sommes embêtés avec l'argent.

— Dois je changer de costume ?

— Hé non, celui que vous portez vous sied à ravir il vous rajeunit et nous tenons à remettre le pouvoir

entre des mains d'hommes jeunes. Nous allons traiter avec les Slaves qui sont à peu près vainqueurs; c'est un courant d'opinion qui nous submerge. Cette guerre est une guerre de principes sociaux et tous ceux qui éprouvent de la sympathie pour ces principes ne demandent qu'à s'entendre. Nous n'avons nullementl'intention de résister car la résistance serait d'ailleurs impossible. Vous devez sentir que nous nous trouvons en présence de ces fantaisies historiques devant lesquelles les hommes les plus distingués sont priés de ne point donner d'avis. La situation est ainsi par ce qu'elle est ainsi; nous n'y pouvons rien l'un et l'autre. Il faut laisser la nature agir; dans quelques années l'eau troublée redeviendra calme et la vase restera comme toujours au fond.

— « Quel est le programme à exécuter dans mes nouvelles fonctions interrogea Bogaert ?

—« Organiser les fêtes populaires et donner aux exécutions capitales une apparence vraiment révolutionnaire. Nous mettrons des rubans tricolores enroulés en mirlitons aux montants de la guillotine. Vous recevrez en temps voulu des instructions précises. A vous de parer avec grâce l'aridité des documents officiels et d'imaginer des spectacles dans le goût du présent et de l'avenir. Allez donc vous reposer cher ami, et venez me rejoindre cet après-midi à deux heures au Palais des Commissaires au Luxembourg, dans les locaux jadis occupés par les sénateurs moins inamovibles qu'ils ne le pensaient.

Jean serra la main du Commissaire de l'Organisation Intérieure. Celui-ci l'accompagna jusqu'au palier devant la première marche de l'escalier sans tapis.

— « Et, cria-t-il encore une fois, penché sur la rampe, n'ayez pas peur d'abuser des divertissements champêtres; nous avons un stock de dix mille robes blanches et de dix mille jeunes filles qui ne demandent qu'à symboliser les fleuves, les montagnes, le vin nouveau, les radis et la salade, tout ce que vous voudrez dans ce sens là.

***

Le Commissaire des Beaux Arts monta de nouveau dans sa voiture et se fit conduire à son ancien domicile rue Cortot.

Par pudeur il abandonna la voiture au coin de la rue Caulaincourt et de la rue des Saules.

— « Tiens, dit-il au soldat, voici de l'argent. Tu iras garer ta bagnole où tu voudras et tu déjeuneras au restaurant. Viens m'attendre à deux heures devant le Sénat, au Palais du Luxembourg. Je te donnerai des instructions... Tu es au courant de la situation? Oui... tu resteras à mon service car je viens d'être nommé commissaire des soviets.

— « Et moi, dit le soldat en rigolant, qu'est-ce que je suis la dedans.

Bogaert sourit mais évita de répondre. Cinq minutes plus tard, il ouvrait sa porte. La demande

peu respectueuse de son chauffeur menaçait d'empoisonner sa journée.

En jetant un coup d'œil circulaire et inquisiteur dans son atelier Bogaert éprouva nettement la sensation que tout ce décor où il avait vécu tombait en désuétude.

Il n'éprouva aucune curiosité pour ses livres. Avec son entrée dans la pièce sentant la poussière et le vieux soleil, il lui sembla qu'un élément exotique transformait le cadre quotidien de sa médiocrité ancienne. Il alla au vitrage et regarda dans la cour. Des lilas couverts de feuilles et un acacia mettaient un rideau vert et opaque entre lui et la chambre de la blanchisseuse. Au-delà, les toits, aux multiples aspects sournois, gardaient de formidables secrets. En ce moment même où Bogaert méditait devant Paris, des milliers de familles façonnaient la Révolution au mieux de leurs intérêts. Le désespoir devait fermenter là-bas du côté de Passy : Les filles bourgeoises ne se marieraient pas. L'alimentation demeurait indifférente. Toutefois la majorité des hommes devait subir cette volupté farouche que l'on ressent devant les cataclysmes dont on réchappe et les situations inextricables mais collectives.

C'était comme si personne n'avait pu payer son terme faute d'argent avec des complications de grèves d'huissiers et des exploits individuels de mitrailleuses maniées par de jeunes voyous exaltés.

La curiosité populaire rendait vivante l'entreprise

des soviets. On vivait par petites secousses et l'on décomposait par nuances le grand frisson de la peur, par nuances délicates. Prise en tranches minces la peur peut devenir une volupté.

Bogaert analysait craintivement son élévation impromptue aux plus hautes dignités humaines. En se penchant sur la misère des autres à peu près intacte, malgré l'arrivée de Dorojdine et de ses énergumènes taylorisés, Bogaert défaillait comme au-dessus d'un abîme. La station verticale lui paraissant dangereuse, il s'allongea à plat ventre sur son divan et regarda son parquet comme on regarde un précipice.

Il s'endormit dans la contemplation d'une rainure où l'on distinguait des brins de tabac et des miettes de pain.

⁂

Bogaert rasé de frais et reposé par trois heures de sommeil referma sa porte définitivement. Il ne remettrait plus les pieds dans cet atelier qu'au cas où sa situation politique l'entraînerait vers des sacrifices préjudiciables à la durée normale de sa vie.

Devant la porte de la loge sa concierge l'attendait.

— « Alors fit elle, nous avons les bolchevicks chez nous. Comment ça va-t-il tourner, Monsieur Jean ? Vous n'avez rien entendu dire par rapport aux concierges ? On fait courir de mauvais bruits : les uns disent, si c'est leur idée n'est-ce-pas ? que les proprié-

taires sont supprimés par la loi... alors qu'est-ce-qui paiera les concierges et qui fera les réparations. Les cabinets sont bouchés depuis la Révolution, qu'est-ce-que vous voulez que je vous dise...

Bogaert hocha la tête d'un air complice et compatissant. Il regarda sa montre. Elle marquait midi et demie ; il pouvait prendre une heure pour se restaurer avant de rejoindre William Lille au Sénat.

Il descendit vers le restaurant Rallin, dans l'espoir de retrouver Nicolas Klinius et François Tilly dit le Bavarois. En passant Place Constantin Pecqueur, devant la statue de Jules Depaquit, il déposa dans une boîte une lettre pour Simonne.

Il lui donnait rendez-vous pour le soir même chez elle.

Chez Rallin, la salle des perroquets était vide de clients. C'est le patron lui-même qui d'un air morne s'avanca vers son client.

— « Je suis heureux de vous voir en bonne santé, Monsieur Bogaert, dit-il. Puis après un long silence : « Que pensez-vous de la situation ?

— « Et vous ? interrogea Bogaert à son tour.

— « Pour moi, ça n'a pas d'importance... je sers à boire et à manger.

— « Vous êtes seul pour servir ?

— « Mes garçons sont partis à Saint Cloud voir les Chinois. Le soviet du XVIIIme arrondissement les a délégués, je ne sais pourquoi.

— « Et Nicolas Klinius ? demanda Bogaert.

— « Comment vous ne savez pas ? Non ? Ce pauvre Monsieur a été tué lundi dernier

— « Tué ?

— « Mais oui, le jour même de la constitution du Soviet de son quartier. Il habitait je crois du côté des Batignolles, dans une petite rue bien calme, une maison toute simple. Alors, à ce qu'il paraît, c'est Madame Simonne qui nous a raconté l'histoire, il a été tué par ses voisins et notez bien, Monsieur qu'il ne parlait à personne. Ses voisins le connaîssaient à peine. C'est lui qu'ils ont choisi de préférence à un commandant de gendarmerie en retraite qui habitait la même maison. Il a été tué à coups de révolver dans son entrée. C'est tout ce que je sais.

— « Est-ce que l'on compte beaucoup de victimes, demanda Bogaert dont l'appétit semblait calmé.

— « Encore assez, Monsieur Bogaert.

Bogaert mangea mal. Il ne pouvait s'empêcher de reconstituer la fin tragique de Nicolas Klinius, tué un jour d'excentricités populaires pour n'avoir pas sympathisé avec des voisins inconnus. Le danger se révélait comme ces petites lumières dans la nuit dont on ne peut savoir si elles sont proches ou lointaines. Autour de Bogaert, des lumières scintillaient et chacune d'elles éclairait un crime. « Je n'irai plus à mon atelier se promit Bogaert, car je n'ai jamais parlé à la blanchisseuse ». Il vit exactement la place occupée par son corps devant le compteur à gaz de la cuisine, pour avoir ouvert sa porte sur la flamme rapide et aigüe des révolvers.

LES VOISINS

Ne rencontrez jamais la petite fille du second sans lui dire amicalement : « Bonjour ma mignonne... » Mais n'insistez pas, car cette pensée serait mal interprêtée.

Entrez dans la loge de la concierge au moins une fois par jour et livrez en pâture à cette femme un détail soigneusement choisi de votre vie intime.

N'ignorez pas le nom de vos voisins et leur profession car ceux-ci vous ignorent d'autant moins que vous ne les connaissez pas.

Il n'est pas nécessaire d'affecter la bonne humeur. Mais pour l'amour de Dieu, ne négligez pas d'adresser gentiment la parole aux enfants de vos voisins.

Intéressez vous (par l'entremise de la concierge) aux malades. Et si une femme doit mettre au monde un bébé, relevez vous la nuit pour demander de ses nouvelles (toujours à la concierge). A la naissance du bébé prenez un air jovial et profondément satisfait.

Mais si vous vivez entre vos quatre murs en sautant de fureur chaque fois que vous entendez les voisins rire ou chanter;

Si vous mordez vos poings de rage impuissante en entendant le bruit des berceaux que l'on balance;

Si vous fermez trop brusquement votre fenêtre quand la rouquine de l'étage au-dessus secoue ses tapis;

Si vous n'abandonnez pas un secret ou deux de famille (à choisir) à votre concierge;

Si vous prenez une femme de ménage qui n'est pas du quartier et si vous ne faites pas de bruit et si vous demeurez de longs jours sans sortir, alors priez votre dieu de protéger l'ordre établi par les ancètres.

Autour de vous, d'appartements en appartements, de paliers en paliers des larves attendent la minute propice aux dénonciations et aux meurtres. Les Révolutions, examinées au point de vue purement individuel, dépouillées de leurs orateurs et de leurs drapeaux jamais définitifs, ne sont que le triomphe du commérage.

Rien au monde ne peut vous défendre contre des voisins que vous ne connaissez pas. Vous pouvez passer des nuits blanches à chercher d'inutiles moyens de destruction. Vous ne trouverez pas, il n'y a rien.

La méchanceté, pour être efficace, doit être équilibrée par son propre poids de bêtise.

CHAPITRE XV

William Lille organisa, afin de distraire les Rouges pullulant dans la banlieue ainsi que des fourmis sans travail, une série de fêtes aussi stupides que celles rêvées par Restif de la Bretonne pour l'an 2000. Avec ce détail excepté que les vieillards, qui dans l'imagination de l'auteur de *Monsieur Nicolas* devaient jouer un rôle actif, décoratif, sentencieux et bénisseur, furent complètement exclus des cérémonies réglées par Jean Bogaert.

Les vieux républicains, les vieux royalistes, les vieux bonapartistes et les vieux de toutes les religions se retirèrent dignement on ne sait où — ils n'avaient plus de maisons de campagnes — mais disparurent des cortèges officiels. Les costumes militaires, l'ancienne tenue bleu horizon, à peine modifiée par des insignes nouveaux, triomphait pour tous les âges. Les simples soldats avaient enfin conquis le droit de porter un col « Aiglon» à leur capote retaillée, des cravates de chasse en piqué blanc, le béret basque moulant le crâne, des leggins en cuir jaune, des bottines à boutons, un équipement d'officier et d'immondes caoutchoucs kakis ou des imperméables serrés à la taille par une ceinture de même étoffe.

Des adolescents mal venus et chafouins traînant

des filles de faubourgs derrière leurs espadrilles, sonnaient faux dans des clairons ou des trompettes ornées de pompons tricolores. Les jeunes gens semblaient se détacher du tambour de leurs pères. L'ère des soviets apporta le coup de grâce à cet instrument inoffensif. Quelques tambours résonnaient encore dans les parades officielles sous le jeu des baguettes maniées par des petits vieillards à fortes moustaches humides d'ivrognes dociles.

Bogaert vêtu en officier anglais dirigeait soi-même les travaux de tous les rapins de Montmartre ou de Montparnasse préposés par décret à l'embellissement de la ville.

C'est dans une de ses tournées d'inspection, le long des Champs Elysées, qu'il rencontra, pour la première fois, la Cavalière, telle qu'il l'avait contemplée sur l'*Illustration* avec son petit bonnet blanc pointu étoilé de rouge et son rire répété sur la photographie par douze bouches d'officier.

Bogaert discutait familièrement avec un jeune peintre que l'on estimait sans talent quand la grande auto rouge de Dorojdine passa près du groupe. La voiture gênée par des mâts d'oriflammes renversés sur la chaussée roula lentement et Bogaert eut tout le temps nécessaire pour se graver dans la mémoire cette jolie figure de juive allemande devenue slave par humeur et cavalière par nécessité.

Cette rencontre impressionna Bogaert. Longtemps après le passage de l'auto de Dorojdine, il demeura

immobile le long du trottoir n'écoutant guère les propos du jeune décorateur qui, d'une voix grasseyante, affectait de l'appeler « patron ».

—« Ah vous m'em... à la fin, fit Bogaert agacé. Voilà une heure que vous me cornez des « patron » dans les oreilles. Je ne suis pas votre patron, nom de Dieu, si j'étais votre patron il y a plusieurs lunes que je vous aurais foutu à la porte.

Il regretta tout de suite son mouvement de mauvaise humeur. Il craignait instinctivement les faibles et considérait par association d'idées qu'à son âge il serait indécent d'osciller comme un pendule à la potence d'un réverbère.

Or en cette période de gestation, les dénonciations, à peine anonymes, permettaient à chacun de s'acheminer vers cette fin.

Jean Bogaert s'enfonça dans une allée contournant le Grand Palais, transformé en temple de la peinture, car la peinture profitait de l'arrivée des Slaves qui achetaient tout et n'emportaient rien.

On échangeait des liasses de papier avec frénésie : l'argent slave passait dans les mains des Français et l'argent français dans celles des Slaves.

Ceux-ci, par ordre, ne pénétraient dans la ville que par petits paquets. Ils visitaient les musées et regardaient dans tous les coins, en ayant l'air d'étudier la meilleure place afin d'y mettre le feu. Leur innombrable armée inactive avait abattu les bois de Meudon. Ils débitaient les chênes centenaires en une infinité

de petits objets fragiles représentant des paons faisant la roue, des ours grimpant à la corde lisse et des millions de petits moulins en bois léger tournant leurs ailes dans tous les sens quand on soufflait dessus.

La grande armée rouge occupait la plus grande partie de la France centrale. Une stupéfaction maladive transformait tous ces soldats dont les idéaux imposés au vieux monde paraissaient, maintenant que chacun était à même de les contrôler, plus fuyants qu'on ne l'avait supposé.

Les soldats slaves et jaunes erraient lamentablement dans les avenues rectilignes des vastes camps qu'ils occupaient. Toute la Touraine disparaissait sous leur nombre. Néanmoins ce qui pouvait surgir, çà et là, de paysage intact, triomphait de la foule et s'imposait avec une grâce toute féminine.

Un sentiment respectueux et confus intimidait les servants montés des batteries tartares dont les petits chevaux mutins tiraient des canons affolés, bondissant à travers les routes et les champs, aussi légers que des balles de liège.

Ces Tartares, en dehors des parades militaires et des déplacements régimentaires, se prosternaient quand ils pénétraient dans les jolis bois tourangeaux, ainsi qu'ils avaient coutume d'agir en entrant dans les temples de leur culte.

En résumé : les paysans leurs faisaient bêcher la terre; les femmes et les filles tirer de l'eau; les enfants

ne les envoyaient pas encore à l'école à leur place parce que leurs parents ne le permettaient pas.



C'est dans le parc de Versailles que Bogaert fut présenté par William Lille à la Cavalière. La jeune fille acccompagnée de Dorojdine, d'Hamlet, de Puppchen et de Falstaff, s'inclina avec un aimable sourire d'étrangère décidée à tout.

Bogaert fut enthousiasmé. D'un rapide coup d'œil il estima le pouvoir littéraire de cette gracieuse figure sociale dont on pouvait facilement comparer la grâce un peu maniérée à une jolie fleur de serre fleurissant sur des ruines.

Elsa Grünberg avait abandonné son costume militaire dès son arrivée à Paris. Elle ne mettait son uniforme qu'autant qu'il était nécessaire qu'elle se montrât dans toute la splendeur d'un symbole populaire d'ailleurs en bonne santé.

Dorojdine marchait à côté de William Lille. Il ébauchait pour le dictateur français un programme de réjouissances solennelles où, devant le peuple et les milices assemblées sur la place de la Concorde, il apparaîtrait à cheval, exécuterait deux ou trois tours de piste et s'élancerait à terre en un double saut périlleux. Le Slave parlait sérieusement et considérait sa méthode comme excellente afin de maintenir sa popularité.

Il demanda brusquement à William Lille : « Et vous que savez vous faire ?

Interloqué, le Haut Commissaire du peuple se prit le bout du nez entre trois doigts.

— « Dans quel sens me posez vous cette question ?

—« Je vous demande, fit le Clown, de m'indiquer une de vos spécialités. Je m'explique : une de ces petites spécialités qui font la réputation d'un homme en soirée, à la fin d'un dîner d'amis, dans l'intimité et qui, presque toujours, permettent à celui qui les utilise d'impressionner dans le bon sens ceux qui l'entourent. Savez-vous danser ? sonner du cor de chasse... faire des imitations ? Ah si vous saviez faire des imitations... c'est le grand succès: vous imiteriez mes gestes devant le peuple, puis ceux de Falstaff, de Puppchen et des autres... Faites des imitations réussies et vous détiendrez un pouvoir tel que celui de Tamerlan ne sera qu'un feu de Bengale par rapport au soleil.

William Lille, après avoir réfléchi, dit en hésitant un peu :

— « Ecoutez Dorojdine, en société, parmi mes amis, on me considérait comme un très fort mangeur. Quand je cherchais une situation, il y a déjà longtemps, on m'invitait par orgueil pour montrer aux autres convives mon appétit. J'aimais le sucre, j'aurais pu manger une vache en sucre...

— « Excellent, parfait... vous entendez Falstaff, le camarade William Lille se fait fort de manger une vache en sucre...

— « En combien de temps demanda Falstaff d'une voix grave.

— « La durée d'un repas, naturellement », répondit Dorojdine en haussant les épaules. Puis, poursuivant son idée, d'un seul élan, il décrivit avec de grands gestes ses projets instantanément développés.

— « Ecoutez! écoutez, approche toi Cavalière et vous camarade... laissez la petite. Hamlet, triple bandit, écoute aussi... Nous donnerons à la fin de ce mois, pour commémorer la fraternisation des peuples, une grande fête où seront conviés le peuple de France et les hommes de l'Armée rouge... Il y aura des danses, de la musique et l'on récitera des poèmes de Pouchkine. Nous ferons défiler la garde chinoise et les miliciens de la garde. Le peuple pourra circuler devant des stands bien décorés — à vous Falstaff, Hamlet et le camarade Bogaert — où les principaux membres des soviets internationaux donneront familièrement à la foule des compagnons inconnus, les spectacles qu'ils réservaient pour leurs intimes. La Cavalière se fera voir toute nue.

— « Heu! heu! fit Hamlet, attendons un peu.

— « Soit. Je ferai le double saut périlleux sur un tapis. Hamlet décorera mon stand avec des peintures rouges et vertes. Le camarade William Lille mangera une vache à son repas — gros succès — toi Hamlet, et Dorojdine ricana, tu imiteras l'entrée d'un candidat à la réforme dans la salle du conseil. Falstaff, ne boit pas, mais il gueule tellement fort qu'il peut impres-

sionner un baromètre placé dans une boite en verre. Ce détail intéressera les amateurs de science amusante. Dès aujourd'hui, camarades, je vous demande d'agir énergiquement afin de mettre de l'ordre dans ces idées... allons...

Une auto fermée frêna doucement et s'arrêta à deux ou trois pas de Dorojdine et du groupe de ses auditeurs.

— « Quoi, quoi ? fit le Clown en se retournant tout d'une pièce.

Un soldat porta la main à son bonnet pointu et dit : « Excellence camarade, c'est le général anglais prisonnier.

Sans descendre de son siège il ouvrit avec grand effort la porte de la voiture. Un officier rouge en sortit à reculons, suivi d'un gros monsieur d'une cinquantaine d'années portant l'uniforme kaki et la casquette à visière bordée d'or. Un peu frippé par la station assise, il remuait ses doigts et frappait ses talons contre le sol. Sa courte barbe taillée en pointe grisonnait ; son gros ventre s'épanouissait à l'aise sous sa large ceinture de cuir fauve.

— « C'est le Prince de Galles, fit William Lille.

Elsa curieuse s'était approchée et regardait le gros homme. Elle entrouvrait la bouche dans une attitude de stupeur enfantine.

— « Camarade, déclara Dorojdine en s'adressant au prince, je comprends votre attitude. Elle tient, à mon avis, à la mauvaise éducation que vous ont donné

vos parents. À votre place, je ne comprendrais pas plus que vous ne devez le comprendre ce qui se passe dans le monde. Je peux tout de même vous confier, afin de vous donner un aperçu de notre ligne de conduite, que dans quinze jours nous serons à Londres en amis. Demandez à Falstaff. » Il se tourna vers le Commisaire du peuple: « Où en est l'organisation des soviets dans les quatre royaumes ?

— « Ça marche.

— « Vous voyez, continua Dorojdine, ça marche. A votre place je ne chercherais pas à comprendre. En somme tout cela n'a pas grande importance... la vie continue... Voyez cette belle fille — il montra la Cavalière — autrefois elle était amoureuse de vous. Elle avait dix ou douze ans à cette époque. Par la suite, elle nourrissait sa vie secrète, celle qui n'appartient qu'à elle et que personne ne peut connaître, de votre image. Dis-le, Cavalière, est-ce vrai ? dis-le...

Elsa Grünberg pirouetta, tourna le dos à Dorojdine et au Prince de Galles. Elle s'arrêta, ses yeux devant les yeux de Bogaert. Elle baissa alors les paupières et haussa les épaules. Mais Bogaert avait envie de lui prendre les mains.

— « Tout cela n'a pas d'importance répétait Dorojdine, la vie nous conduit où elle veut. Regardez ce parc, ici, si j'ai bonne mémoire, se promenait Marie Antoinette la reine à la tête coupée. Soyez certain que si elle revenait à cette heure dans son parc « la tête lui faisa... défaut, elle sourirait avec le derrière »

je cite les vers d'Heinrich Heine. Elle trouverait peu de changements : Un ciel immuable, son palais proprement entretenu et quelques figures nouvelles en promenade dans les allées : vous, moi et nos camarades. Je ne donne pas plus de huit jours à cette élégante reine pour se réadapter et s'amuser franchement, à la condition toutefois qu'on lui rende sa tête.

Le Prince de Galles, très déprimé par les incidents regrettables qui entourent pour l'ordinaire une capture sur un champ de bataille, ne répondit pas. Il se frotta les mains et signifia son intention de remonter en voiture.

Dorojdine esquissa un geste et la tête un peu rentrée dans les épaules se retourna vers son groupe.

— « Un coup de gomme, fit-il, un faux trait de crayon effacé en marge du dessin.

Puppchen, Falstaff et Hamlet, l'entourèrent. Les quatre hommes s'éloignèrent un peu, parlant à mi-voix avec des gestes de singes.

Bogaert était resté avec la Cavalière.

— « Ils vont le tuer, fit Elsa. Mais ça n'a pas d'importance parce qu'un homme qui n'est pas beau n'a pas besoin de régner... Si l'on me demande un avis sur cette question je serai cependant très tourmentée. Mon amour pour le Prince n'est qu'une plaisanterie de gamine; j'aimais ce jeune homme blond à l'époque où je vivais à Sébastopol, j'avais vu son portrait dans les journaux... camarade, mais entre nous, Monsieur. » Elle ajouta : « c'est plus chic. »

Bogaert regardait la jeune fille avec des yeux de professionnel habitué à saisir sur les visages des impressions parfois fausses. Ce joli visage au nez de tartare, cette bouche tendre et agitée comme une fleur au vent lui rappelait un curieux visage de petite fille que la Cavalière, en évoquant Sébastopol, venait d'extraire d'un passé dont tous les fils le rattachant au présent avaient été rompus.

Il dit : « Vous habitiez Sébastopol ? Vous étiez sans doute une toute jeune fille ?

— « Oui, répondit Elsa. J'étais une toute jeune fille... Nous habitions une belle maison. Mon père occupait les fonctions de Commissaire aux embellissements. Sa situation lui donnait une influence énorme. Je faisais, moi, tout ce que je voulais. Vous ne pouvez imaginer la splendeur de nos domestiques chinois. Ma servante était si jolie que mon père l'a fait tuer afin de pouvoir mouler son corps avant qu'il ne se déformât. Ce moulage, reproduit à des milliers d'exemplaires, existe dans toutes les écoles, pour servir à l'enseignement de la beauté. Chez nous les enfants du peuple ne moquent pas les jolies femmes; une femme nue leur produit l'effet... comment dirai-je... aidez moi... d'un cantique. Je veux parler, excusez moi, des enfants de chez nous qui ont vu le moulage de la Chinoise, pour les autres, ce sont des petites bêtes dangereuses. J'ai connu, poursuivit Elsa, la richesse de l'ancien régime et celle du nouveau, qui laisse une grande place aux goûts intellectuels.

— « N'avez vous pas souffert de la faim, fit Bogaert, au début de la Révolution ?

— « Non.

— « Parce que, continua Bogaert, je me rappelle Sébastopol... une petite rue sur les quais, à l'encoignure de cette rue, proche d'un petit raidillon qui aboutissait à une maisonnette, s'ouvrait un bar à matelots dont la patronne portait un corsage rouge... Un jour je vis une fillette qui vous ressemblait.

Elsa regarda Bogaert d'une certaine façon.

— « ... Mais ce n'était pas vous, j'en suis sûr. Oh non, ce n'était pas vous...Elle vous ressemblait, mais elle, c'était une petite pauvresse, avec un joli corps mal nourri, comme je le devinai. Elle vous ressemblait comme je ressemblais, étant adolescent, au Prince de Galles adolescent.

Alors Elsa dit : « Monsieur Bogaert, je sais que vous êtes un artiste remarquable. Il faudra me faire visiter votre atelier et me donner des conseils au point de vue parisien. Par exemple, je voudrais savoir, si tout à l'heure Dorojdine me demande mon avis en ce qui concerne l'exécution du Prince, ce que je dois répondre au point de vue parisien. Dites moi ce que répondrait, en pareille circonstance, une femme blonde comme moi, ayant mon âge, mais habillée par Poiret. Avec mon bonnet blanc étoilé de rouge, je sais penser... mais avec cette robe, je ne sais plus.

CHAPITRE XVI

Quand la Cavalière se trouva seule dans l'appartement qu'elle occupait au C... Hôtel, avant de se mettre au lit, elle regarda dans la penderie, attenant à sa chambre à coucher, les costumes, robes et manteaux qu'elle avait acquis dès son arrivée à Paris contre un simulacre de paiement.

Maintenant qu'elle se sentait en possession de toutes ces merveilles, un désenchantement amer la transformait. Ces richesses fragiles convoitées avec fureur, depuis qu'elle pouvait en user selon ses caprices, lui semblaient infiniment moins provocantes. Les couleurs mêmes des robes si légères et accrochées comme des peaux de serpents frileux perdaient tout éclat.

Elle les soupesait une à une, faisait gonfler les blouses,dessinait d'un revers de main des plis élégants. Les manteaux s'allongeaient comme des peaux sans corps.

Elsa, découragée, assise sur son lit, courbée en deux, les poings meurtrissant ses joues, dérivait sur son fleuve, le fleuve de ses souvenirs où tout flottait pêle-mêle, en déroute : des souvenirs d'enfance burlesques et indécents comme des noyés gonflés d'eau. Dans sa mémoire, subtil et pénétrant, le parfum des

choses mortes qu'elle avait mal connues, s'infiltrait doucement. Et c'était l'odeur des charognes de Sébastopol qu'Elsa emportait avec elle, à l'heure même où les parfums les plus délicats de la rue de la Paix, somptueusement emprisonnés dans les flacons qui les garantissaient, encombraient de leur opulence multicolore les étagères du cabinet de toilette.

De même le souvenir du jeune matelot qu'elle venait de reconnaître, au hasard d'une promenade dans le parc du château de Versailles, ne lui donnait aucune satisfaction.

Elle dit, presque à haute voix : « C'est donc tout ? »

Personne n'était là pour lui répondre. Dans l'appartement contigu elle entendait Maria Konstantinoska rire avec un homme.

Hamlet vêtu d'un pyjama éblouissant — Elsa le savait — avait d'abord gratté à sa porte. Sans goût pour son amoureux dépravé, Elsa n'avait pas ouvert.

Depuis longtemps Hamlet usait d'elle comme d'un collégien vicieux. La jeune fille était, par l'initiation du gros dandy, devenu à peu près femme. Elle en savait trop mais pas assez également.

— « Je ne suis pas née viable, précisa-t-elle.

Une aventure avec Bogaert n'était pas pour lui déplaire. Après avoir visité les grands magasins, les modistes célèbres, les musées, elle visiterait un Français, un homme d'une autre essence que cet Hamlet qui n'était pas son amant, mais sa larve familière.

Le rire de Maria Konstantinoska heurtait la méditation de la Cavalière.

Malgré son mépris pour la maîtresse de Dorojdine et à cause de cela elle tendit l'oreille aux bruits équivoques.

Mais Bogaert interceptait, en s'interposant devant ses yeux, les images lubriques de la chambre voisine.

Elsa n'aimait pas Bogaert pour l'avoir rencontré autrefois à Sébastopol. Elle n'aimait personne et ne comprenait l'amour qu'en cachette, avec des chuchotements, des demi-abandons et des peurs subites qui dérangeaient tout le travail de ses amants.

Devant Bogaert, elle avait éprouvé une seconde de vertige. Elle pressentait sa fin sans croire à son pressentiment et cherchait une eau profonde afin de plonger de toutes ses forces, et le plus loin possible en profondeur. Elle estima le don de son corps au Français comme une nécessité que son destin lui imposait. Avec lui, elle connaîtrait la clef du mystère, cette clef lui ouvrirait la porte de son passé qu'elle méprisait et dont sincèrement elle ne se souvenait plus. Et la porte ouverte, elle descendrait tout naturellement dans la fange qui l'avait créée et où elle trouverait la mort.

Mourir comme une gigolette — elle connaissait le mot — lui parut si tendre qu'elle se laissa pleurer. Les larmes coulaient le long de ses joues et elle en goûtait la saveur salée du bout de la langue dans la commissure des lèvres.

⁂

Elsa vêtue de son uniforme — seule parmi toutes les femmes suivant l'Armée Rouge, elle avait le droit de porter le costume des soldats — monta dans l'auto qui devait la conduire au Palais du Peuple. Dorojdine, William Lille et tous les principaux organisateurs des soviets européens se rendaient en cortège, place de la Concorde afin d'assister aux fêtes populaires, organisées par Falstaff, Hamlet et Bogaert.

Le Boulevard Saint-Germain, occupé par les miliciens de Paris, arrondissait ses arbres peuplés de jeunes voyous qui s'appelaient en sifflant dans leurs doigts.

La Cavalière exultait. Elle venait de rencontrer Maria Konstantinoska « en civil ». Une sonnerie de trompettes, à ce moment, avait salué son passage. Elle devina au mouvement des lèvres que la bouche dédaigneuse de la dactylographe arrondissait une injure. Mais elle triomphait. Elle salua les soldats la main au bonnet avec un jeune sourire. Les hommes l'acclamèrent.

On sonna le boute-selle. La Cavalière sauta sur son cheval tenu à la bride par son ordonnance chinoise. Elle prit la tête du cortège derrière les chanteurs, les étendards et les trompettes. Derrière elle, sur une même ligne, montés sur leurs chevaux puissants, suivaient Falstaff et Hamlet, en grand uniforme de guerre. Dans la foule, aussi loin que la vue de la

Cavalière pouvait porter, le long des quais et sur les terrasses du Jardin des Tuileries, des bonnets blancs étoilés de rouge se mêlaient aux innombrables figures roses du peuple endimanché.

La revue des troupes terminée, les spectateurs civils crevèrent les barages de militaires et se répandirent, canalisés, par les avenues de la Foire Sociale dressée sur la place de la Concorde.

Des baraques foraines diversement peintes et décorées par les soins réunies de Bogaert et d'Hamlet offraient aux passants leurs attractions civiques.

De grandes banderoles peintes d'attributs, où les guitares combinées avec les règles plates dominaient, offraient au public, en Français, en Anglais, en Allemand, en Russe, en Polonais, et en Chinois la liste détaillée des surprises qu'elles renfermaient. L'entrée en était gratuite. Devant la plupart de ces baraques des estrades légères supportaient des musiciens et des bonimenteurs.

Des sirènes ailées, des licornes chevauchées par des nègres vêtus de rouge, des princesses aux cuisses nues dans des housses de gaze verte pour lustres au repos et des femmes chauves écartelées par les exigences des paysages morcelés par la petite propriété illustraient les murs de toile gondolée par le souffle des spectateurs et les trajectoires acrobatiques des artistes.

Dans une baraque décorée de citrons énormes

reposant sur des assiettes vertes, William Lille mangeait une vache en sucre.

Et les gens se bousculaient pour voir.

— « Il en crèvera, disait l'un.

— « Tu parles d'un gars, tout de même.

D'autres racontaient des exploits comparables accomplis sous leurs yeux, dans leur famille ou chez des amis.

William Lille mangeait sa vache et ses yeux étaient ceux d'un condamné à mort.

Dans le stand de Dorojdine, peint à la manière russe de 1921, le Clown se désarticulait sur un tapis orange, comme un serpent coupé. Dans un angle de la scène un tout petit nègre jouait de la flûte, goutte à goutte, ainsi que l'eau du ciel à la fin d'un orage.

On appréciait. Un homme vêtu d'un chandail vert dit très haut : « C'est quelqu'un!

Falstaff, garanti par dix professeurs de Faculté en robe de couleurs qui sur l'estrade bonimentaient la foule, gueulait, selon le programme, en présence d'un baromètre affolé.

A travers l'éclat des fanfares dont les airs se confondaient dans un bruit unique et surnaturel, les hurlements de Falstaff apportaient une note indéfinissable, résumant assez bien une inquiétude mal dissimulée. Au bout de l'allée centrale où des centaines d'attractions se disputaient la faveur des passants, un petit temple dans le goût pompéien semblait soulevé du sol par la pression continue des militaires et des adolescents débridés.

Sur l'estrade, devant le léger escalier accédant aux portes du temple, un Chinois frappait sur un gong dont les vibrations s'élargissaient au loin comme des anneaux de lumière torride.

Les hommes se poussaient dans l'escalier jusqu'à l'entrée du temple ou un autre Chinois portant le bonnet pointu et armé en tenue de campagne faisait pénétrer, un à un, les amateurs.

L'amateur subitement isolé de la foule, un peu inquiet pénétrait alors dans une salle assez longue et tout d'abord apercevait, au fond de ce couloir éclairé doucement par des lampes voilées, sept soldats chinois assis nonchalamment autour d'une mitrailleuse pointée à hauteur d'homme et dont la bande était mise. A droite de ce groupe, au fond d'une petite estrade tendue de soie bleue, la Cavalière, nue et précieusement coiffée, changeait de poses selon son humeur.

L'homme devant ce spectacle saluait, s'excusait parfois et se hâtait de disparaître, en prenant à sa gauche un escalier de dégagement. Les amateurs entraient et sortaient si rapidement qu'ils se retrouvaient dehors les uns sur les autres. Ils reprenaient alors leur assurance. Des esthéticiens aux oreilles congestionnées disaient : «Pas mal, mais elle a les seins trop petits pour le développement de ses hanches.»

Certains paraissaient mélancoliques et d'autres ne retenaient même pas l'image de la fille nue dans leur mémoire.

Des femmes ricaneuses et décidées s'attroupaient autour du temple. Les Chinois les écartaient car l'on craignait les impulsions de leur tempérament plus attaché que celui des hommes aux anciens préjugés. La musique sauvage martelait les crânes; les bonimenteurs jetaient leurs glapissements sur la ville. Avec le bruit des conversations particulières la Foire Sociale donnait l'impression d'une bataille suprême à la tombée de la nuit.

Depuis l'ouverture de cette kermesse représentant assez bien — à son avis — la Folie dominant le monde, Bogaert luttait de son mieux contre le souvenir de la Cavalière. Sans en souffrir précisément il n'aimait pas à se figurer la Cavalière nue dans son petit boudoir pompéïen et public. Grand régisseur de ce sabbat, il se devait à ses lieutenants qui l'importunaient de questions agaçantes.

— « Camarade, disait l'un, Dorojdine demande des oranges..

— « Des oranges? gémissait Bogaert, pourquoi faire... allez lui demander ce qu'il veut en faire... Il n'y a plus d'oranges en cette saison.

— « Camarade, Falstaff désire son auto...

A ce moment des hurlements de jubilation et des acclamations puissantes couvrirent la clameur des cuivres qui subitement se turent.

— Va voir, Tilly, cours.

Tilly revint peu après. Il annonça que William Lille venait de terminer sa vache en sucre. On le

conduisait à sa voiture, le ventre gonflé à bloc, une lueur de satisfaction dans les yeux.

Bogaert ne tenant plus en place s'échappa de son groupe et courut vers le temple de la Cavalière. La foule l'assiégeait toujours. Bogaert ralentit son allure, s'arrêta même afin de permettre à son cœur d'apaiser ses battements.

Il rôdait autour de la foule, cherchant une fissure pour pénétrer. Il gagna un rang, deux rangs. Sept rangs de tête le séparaient encore de l'escalier. Il luttait, entre les épaules résistantes, comme une foreuse à percer le granit : « Laissez-moi passer... laissez-moi passer. » Il chantait cette phrase sur un air monotone.

Un homme roux qu'il se proposait d'émietter se retourna vers lui.

— Ne poussez pas comme ça, espèce d'idiot.

— Monsieur...

La colère et les règles en usage dans l'art de s'injurier ramenaient les hommes aux titres tombés en désuétude qu'ils se donnaient entre eux avant l'arrivée des Rouges.

— Monsieur je vous em... entendez-le comme vous voulez et si vous continuez à me pousser je vais vous taper dans la gueule, Monsieur.

— Monsieur, je suis le Commissaire des embellissements et j'ai le droit de passer.

— Commissaire des embellissements, glapit l'autre, qu'est-ce que vous attendez alors pour vous faire

réchampir le portrait... Vous passerez à votre tour. Ça fait deux heures que je fais le poireau.

— Monsieur, je vais appeler le Chinois de service.

— Hé appelle ta mère si tu veux et va pleurer chez elle.

Des voix scandaient : « Sortez-le,— Sortez-le — Sortez-le.

Bogaert se dégagea; un quidam s'insinua à sa place. Quand il fut hors de la foule, le Commissaire des embellissements prit une petite ruelle, entre deux baraques, afin de gagner l'escalier de sortie du temple de la Cavalière.

Il venait d'y parvenir et discutait déjà avec le Chinois de garde quand une jeune femme l'interpella : « Tu ne m'attendais pas! »

Bogaert ne put réprimer un frisson, il se retourna, vit Simonne et haussa les épaules.

— « Alors c'est toi qui est l'organisateur de cette pouffiasserie siffla-t-elle, c'est pour ça que tu m'as expédiée à la campagne chez ma mère. Tu voulais rester seul avec ta Russe. Mais pauvre imbécile, tout le monde lui a vu le...

— « Ah assez, assez fit Bogaert d'un ton las.

Mais Simonne le tenait dans les cordes et ne le lâchait pas. Un petit cercle s'était formé, hilare et sympathique d'ailleurs, et Bogaert, à son tour, connut l'ingrate fortune d'être présenté au public dans un numéro qui ne l'honorait point.

Avec une éloquence, dont il ne la croyait pas capa-

ble, Simonne le dépeignit physiquement et moralement dans une langue à moitié ordurière, mêlant ses origines à sa situation actuelle. Elle ne se lassait pas : ses paroles s'assemblaient, pétillaient et fusaient, de temps à autre, comme le bouquet d'un feu d'artifice point mouillé.

Bogaert écroulé, les mains dans les poches, emplissait ses oreilles de vérités et d'ordures.

Il gémissait : « Emmenez-la... emmenez-la donc, avec une pelle ou des pincettes, ce que vous voudrez.

François Tilly et quelques officiers de l'Armée Rouge vinrent le tirer de cette disgrâce. Ils emmenèrent Simonne avec une fermeté pleine de courtoisie.

La foule se dispersa et Bogaert resta seul devant le temple de la Cavalière.

Les injures de Simonne bourdonnaient encore dans sa tête; une à une, il les égrenaient et elles lui paraissaient douces car elles contenaient quelques parcelles d'un passé plus brutalement aboli que le passé des hommes d'autrefois.

CHAPITRE XVII

La fête terminée, une sombre tristesse s'appesantit sur Paris et par extension sur tout le territoire français où des réjouissances semblables avaient été organisées par les Soviets régionaux.

Les Français, qui sont les hommes les moins imaginatifs de la terre, tout en appréciant les qualités des grands chefs, hésitaient et cherchaient une signification précise à cette fête barbare dont ils ne s'expliquaient pas la saveur.

Si d'un côté, ils tenaient pour favorable d'être dirigés par un homme capable de dévorer une vache en sucre, ils ne comprenaient pas que cette quantité de sucre prît, pour être absorbée, la forme d'une vache. Par contre, ils s'expliquaient très bien la présence des mitrailleurs chinois et de leur pièce dans le boudoir Virgilien de la Cavalière. Des désordres, difficiles à réprimer, éclataient un peu partout, tôt allumés, tôt éteints. Des foules, vêtues avec négligence, se dirigeaient précédées de clairons dans l'espoir de mettre à mal les jolies bourgeoises. Ces énergumènes envahissaient les maisons de rapport et, sous prétexte de vérifier le compteur à gaz, se livraient sur la personne des maîtresses de maison

à différents attentats nettement impudiques où toutes les variétés du sadisme populaire aboutissaient.

Entre les anciennes lois, maintenant abolies, et les nouvelles élaborations un peu hâtives, les instincts de la foule maintenaient la tradition.

Dorojdine et William Lille, qui commandaient l'un les troupes rouges et l'autre la milice française, estimaient qu'il valait mieux laisser faire, se réservant d'intervenir avec leurs hommes dévoués quand le moment serait venu.

— « Il faut permettre à l'abcès de crever, disait Dorojdine, sinon le mal, pour couver plus longtemps, deviendra plus malin et nous aurons des ennuis, cher ami, des ennuis dont nous ne pouvons prévoir la puissance. »

Les lubriques agresseurs des filles modestes se lassèrent au bout d'une quinzaine de jours. Ces attentats qui auraient pu devenir le point de départ d'une tuerie générale se terminaient en divertissements. On considéra ces excès comme l'expression d'une jovialité un peu rude. Par les soins de la police de Dorojdine des filles de mauvaises mœurs furent substituées aux bourgeoises assaillies, et la canaille, dégoûtée en s'apercevant du troc, ayant en quelque sorte perdu l'idéal qui l'animait, rentra petit à petit dans les limites naturelles de ses rues familières, de ses boulevards et de ses petits bars dédiés à l'ennui.

La Cavalière, dont le corps élégant avait servi à

l'éducation esthétique des mâles, considérait avec raison tout ce remue-ménage comme une conséquence de son utilité. Elle habitait Versailles au milieu de son peuple de soldats. D'assez mauvaise humeur et déçue devant la tournure que prenaient les événements elle passait sa mélancolie agressive sur le dos de ses trois écuyers, particulièrement sur celui de Puppchen, gémissant, la face torturée par des névralgies et la joue droite tendue, de même qu'un ventre, à cause d'une fluxion. Elle tambourinait sur les vitres de son petit salon quand Puppchen entra.

— « Enfin, je suis prisonnière cria-t-elle dans le visage asymétrique du chétif vieillard. Je suis enfermée ici. Pourquoi ne me laisse-t-on pas sortir ? Je veux aller chez les couturiers — elle citait des noms connus — comme cette salaude de Maria Konstantinoska... »

Elle hurlait au paroxysme de la fureur : « Mais réponds idiot de sale petit juif!

Elle hésita, puis reprit : « Je suis juive aussi, d'ailleurs, mais ça ne fait rien. »

— « Je vais vous envoyer Hamlet, répondit Puppchen. Puis il introduisit un doigt dans sa bouche et sortit en tâtant sa dent malade avec précaution. Quand Hamlet vint, à son tour, présenter ses hommages à la Cavalière, la fureur de celle-ci avait perdu un peu de son énergie. Elle observa même avec bonne humeur la manière et les petites façons adoptées par ce grand corps pour se déplacer dans la pièce : un triste

salon de villa louée meublée. Elle imaginait Hamlet totalement nu, errant au bord d'un marais, écrasant des roseaux et troublant les canards sauvages. Elle pensait que la peau de cet homme ne devait pas s'ajuster exactement à son corps; elle se le représentait avec une peau un peu trop large, pleine de plis inutiles favorisant le jeu des épaules et des jambes, comme elle en avait vu aux éléphants et aux hippopotames.

Les mains du gigantesque dandy se dirigèrent comme deux bêtes blanches vers les jupes d'Elsa.

— « Allons, fit celle-ci, soyez raisonnable. Là... asseyez vous : tenez vous tranquille... Pouvez vous m'expliquer pourquoi vous, Dorojdine et Falstaff, me retenez prisonnière dans cette villa morte ?

— « Cavalière, dit Hamlet avec lassitude, tu ne nous sauras aucun gré quand nous t'aurons ouvert la porte.

Elsa se recula un peu surprise.

— « N'imagine rien, ma beauté. Nous voulons simplement te prévenir que derrière la porte ouverte il n'y a rien.

— « Peut-être pour vous, mais pour moi ?

— « Pour toi justement, pour toi, pour toi, répéta Hamlet. Les belles images anciennes que tu pouvais espérer toucher du doigt s'évanouissent à mesure que nous pénétrons dans ce passé. Est-ce Versailles et ce que tu as imaginé de Versailles ? Ne mens pas... non ? Je te le disais. Versailles ne peut être ce que nous pensions; la présence d'un seul, parmi les nôtres

coiffés du bonnet blanc, efface ce qui pouvait faire de cette ville quelque chose, comme... Versailles. Le Versailles que tu imaginais, chérie, et que j'ai imaginé parfois derrière un livre. Maintenant que nous sommes en France, nous ne pouvons rien concevoir de la véritable France. »

Elsa, toujours debout, réfléchit, et sans lever les yeux sur Hamlet :

— « Aussi, murmura-t-elle, vous vous conduisez comme des brutes... vous, Falstaff et surtout Dorojdine. Quel but poursuiviez-vous en organisant la Foire Sociale ?

— « Ma Cavalière chérie, dit Hamlet, Dorojdine a cherché dans sa cervelle quelques principes de gaité nouvelle pour le peuple dont nous voulions détruire les vieilles habitudes. En ce moment, la France est comme un malade sur une table d'opération. Nous allons lui ouvrir le ventre, enrouler ses vicères sur une bobine, contempler les soubresauts de son cœur isolé sur une assiette. Nous remettrons d'ailleurs les choses en place plus tard, mais pas dans le même ordre. Or, je disais donc, que la France est sur une table d'opération. Bien ! Il faut créer autour d'elle l'atmosphère chaude des salles d'opérations. Si l'on pouvait encore trouver dans notre entourage un homme à jeun d'idées sociales, il faudrait que cet homme éprouvât une syncope en pénétrant dans cette atmosphère chaude. Et puis, nous devons endormir le patient ou la patiente. La Foire Sociale

est une première application du masque anesthésique. Nous en connaissons d'autres.

D'un geste las, il tassa le mouchoir de soie bleue dépassant la manche de son veston. Puis il regarda longuement ses bagues dont l'une représentait un serpent avec une tête de chouette.

— « Mais moi, fit la Cavalière plaintivement, moi, moi que suis-je dans cette aventure ? Dois-je toujours porter l'uniforme des troupes rouges ? Les soldats se transforment, Hamlet, ce ne sont plus les soldats d'autrefois, de Moscou et de Coblentz quand leurs compagnies s'infiltraient entre les bourgs rajeunis comme des ruisseaux d'eau jaune et bruissante.

Hamlet ne répondit pas.

— Ainsi, dit Elsa, prenant le ton confidentiel de l'amitié, les robes que j'ai achetées ne me vont pas. J'ai comparé avec les gravures représentant ces robes; je les ai vues sur les mannequins; elles étaient ravissantes. Et quand je les ai mises ce je ne sais quoi, qui les rendait incomparable, disparut. J'ai rectifié des plis, j'ai étudié des attitudes devant la glace, j'ai penché la tête comme les filles sur les images. Je ne trouverai jamais le sens de cette perfection. Ah, elle pleurnicha, nous sommes une race damnée.

— Oh, l'imbécile, dit Hamlet.

— Non, fit Elsa. Je ne suis pas une imbécile. » Elle essuya ses yeux rouges. « Hamlet poursuivit-elle, tu es mal habillé, tes costumes sont déjà des costumes anciens, ils datent. Mais tu ne t'en aperçois pas.

Nous avons transformé les villes et l'aspect sentimental des champs et des bois, et nous n'avons pas encore trouvé le costume en harmonie avec le décor que nous avons créé. Nous nous partageons les beaux costumes du vieux monde. Mais nous n'avons rien apporté avec nous pour nous promener dans la rue ; nous errons lamentablement dans les vêtements des autres. J'ai honte de sortir ainsi — elle désigna sa robe — Je me fais l'impression d'une servante qui, en cachette, a revêtu les vêtements de sa dame.

— Tout cela n'a pas d'importance, Elsa... Sais-tu que tu étais désirable, l'autre jour, dans ton stand... Le costume que tu portais n'empruntait rien aux autres... Je te jure que tu es la seule femme que j'aie contemplée nue dont la personnalité ne fût pas abolie. Si toutes les femmes s'accoutumaient à ne point se vêtir, on finirait par ne plus reconnaître la sienne entre dix autres.

Il se leva péniblement et marcha dans la direction de la jeune fille qui se réfugia derrière une table surchargée de livres et de revues.

— « Hamlet, restez assis... vous allez encore vous essouffler... alors vous retomberez sur votre fauteuil et vous serez malade, malade sans élégance.

Docile, Hamlet regagna sa place. Il murmura une sale injure à l'adresse d'Elsa.

La jeune fille désirait reprendre la conversation. Le besoin de parler la tourmentait. Elle dit encore, sans trop se préoccuper de son amoureux vautré :

« Bogaert pourrait me mettre au courant. J'ai l'impression que cet homme sait mieux que nous où nous allons. Il est, vous en souvenez vous, Hamlet, comme moi à Moscou, quand Falstaff disait que je savais ce que je voulais c'est-à-dire Paris, et, je le vois bien maintenant, devenir une femme comme ces françaises que j'admirais. Mais on ne peut pas, m'avez vous expliqué, devenir ce qui n'est plus... En ce moment, je ne connais pas le but de mes actes quotidiens. Bogaert, lui, doit poursuivre un but. Il est spéculatif comme tous les Français. Il ne doit aimer que les aventures pouvant se transformer en affaires, mais comme tous ceux de sa race, il n'est pas commerçant : alors il fait de mauvaises affaires. La mélancolie de cet homme tient à ce fait qu'il poursuit un but dont il n'espère rien d'avantageux. Je vous serais reconnaissante de prévenir Bogaert que je désirerais le recevoir et sortir avec lui, dans Paris, n'importe où, habillée comme une fille quelconque, comme une du peuple. Toutes les filles du peuple sont mystérieuses en ce moment... La Révolution est ainsi que l'explosion d'un volcan abyssal : le fond de la mer avec sa faune remonte à la surface. A cette heure, autour de nous, des milliers de poissons sans yeux remontent à la surface et cherchent désespérément leurs satisfactions quotidiennes.



Hamlet rageur avait abandonné la Cavalière à ses

opinions sur le monde. Elsa avait entendu son pas lourd dans l'escalier; elle comptait les marches descendues pour occuper son esprit déconcerté par la rupture de cette conversation imprécise où elle se plaisait.

Elsa demeurait seule, déséquilibrée par le départ de son adversaire, comme une femme amoureuse délaissée au milieu d'un spasme. Elle avait beaucoup de questions à poser à n'importe qui. Hamlet pouvait écouter indéfiniment ses bavardages. Devant Elsa, l'esprit critique du Léviathan, un peu efféminé, s'abolissait entièrement pour se transformer en un système auditif d'une sensibilité perfectionnée. Il aimait à sa façon la Cavalière: un amour strictement clos sur le territoire limité des inspirations et des désirs lubriques.

Elsa n'était pas voluptueuse, Hamlet non plus; mais si Elsa n'éprouvait pour son prince invertébré aucune curiosité, Hamlet guettait les attitudes de la Cavalière afin d'en tirer des images canailles et précises.

Un peu confuse, devant sa songerie interrompue, sans courtoisie, la jeune fille revêtit son uniforme pour aller voir « ses hommes » campés dans le parc de Versailles. Encore une fois elle reput ses yeux de cette classique machinerie de guerre, tanks alignés, voiturettes de mitrailleurs, canons et cuisines roulantes, alignés en files interminables comme dans les stands d'une exposition.

Des soldats la saluaient au passage. Elsa répondait en portant la main à son bonnet pointu. Elle affectait l'allure d'un vieux général éprouvant pour ses hommes l'amour d'un collectionneur de papillons pour ses sujets.

— Salut, Excellence, fit un soldat tout jeune.

Elsa se retourna, et les mains derrière le dos : « Pourquoi m'appelles-tu Excellence ? Tu sais bien que c'est défendu.

Le soldat la main au bonnet se tortillait gauchement.

— « Baise moi la main, dit Elsa. Et elle ajouta : « Les instructions de Dorojdine sont formelles. Je ne suis pas une Excellence, mais la Cavalière de l'Armée Rouge et votre camarade de combat. J'étais à l'attaque de la « wirtschaft », à Kreuznach, il y a six mois, y étais-tu ?

— « Oui camarade.

— « Excellence, entends-tu, c'est un mot que les hommes libres ne doivent point employer pour parler à leurs égaux. Un chef est ton égal, entends-tu ? Il en sait toutefois plus que toi, et à ce titre, tu dois le respecter... Pourquoi m'appelles-tu : Excellence...

Alors le soldat ébaucha un geste vague, et montra les arbres disciplinés, le coquet village de Trianon où personne ne cantonnait.

— « C'est à cause de toutes ces choses, dit le soldat.

— « Tu n'es pas bête, fit Elsa... Tu étais étudiant ?

— « Oui, camarade.

— « Adieu, donne moi la main.

Le jeune homme serra la main de la Cavalière. Celle-ci poursuivit sa marche comme une ombre à travers les massifs. Elle songeait : « Il faudra faire occuper le Petit-Trianon par nos hommes. Notre vie doit se mêler à tous les vieux éléments... Excellence ! Que doivent penser ces jeunes gens devant ce petit hameau littéraire. Si Bogaert était ici, il me dirait le mot que je cherche. » Elle pénétra sur la place du petit hameau de carton décoré. La mort règnait en souveraine dans ce joli coin du monde : Une mort vêtue de soies rongées par le temps et le soleil. Et la vieille coquette, rôdant derrière les massifs du jardin royal, murmurait au soldat la classique invitation des filles. Elle apportait dans son langage et ses gestes les germes séduisants d'une maladie lente et contagieuse.

CHAPITRE XVIII

La Cavalière embrassait les gens bêtement et Bogaert, son amant depuis huit jours, goûtait par politesse aux fruits qu'elle lui offrait.

Il n'avait fallu que deux ou trois nuits débilitantes et monotones pour imposer une situation définitive. Bogaert estimait à peu de chose près les bénéfices sentimentaux et physiques qu'il tirerait de sa liaison avec l'étrangère, et Elsa connaissait Bogaert d'abord comme l'étonnante merveille qui l'avait conquise et puis comme un truchement toujours possible entre elle et ce « je ne sais quoi » vulgarisant toujours un peu les parures qu'elle portait.

Bogaert avait passé deux nuits dans la petite villa de Versailles sur la route de Viroflay, avec une ordonnance chinoise posée dans l'entrée comme un porte-parapluie de mauvais gout. Vautré à côté de sa maîtresse sur le lit, il fumait des cigarettes en contemplant cette fille surprenante, qui, toujours, interposait, entre elle et la réalité, des images, des fantômes où l'on devait rechercher les traces les plus évocatrices de sa personnalité.

Elsa, nue dans un kimono de soie mauve, allait et venait dans la chambre. Sa nudité entrevue au hasard de la marche et les ondeurs fermes de sa

croupe attiraient les yeux de Bogaert, en ce moment fumeur allongé sur le dos et peu épris de la Cavalière.

Elsa chantait d'une voix assez fausse; et comme Bogaert ne comprenait pas un mot de la chanson russe qu'elle chantait, Elsa n'était point vulgaire.

Bogaert qui avait encore aux lèvres la saveur des chairs de sa maîtresse suivait des yeux la fumée de sa cigarette. Il était vêtu d'un pyjama bouton d'or, et couché béatement, avec ce gai soleil traversant les volets de deux raies lumineuses, il appréciait dans tous ces détails la médiocrité du tableau.

Il contempla Elsa sans indulgence. Puis il songea à sa haute situation dans le gouvernement des soviets et à l'heure présente où, dans une tenue sans prestige, il faisait figure de ruffian.

— « Ah! pensa-t-il, les hommes forts sont bien ceux qui savent éviter de telles situations. Que n'ai-je laissé ma Cavalière où elle était avec sa parure sacrée de chef de bande. Je ne connaitrais pas maintenant tous ces pauvres mystères si faciles à imaginer et je serais toujours en présence de cette petite flamme qu'Elsa fut et doit être encore pour tous ceux qui n'ont pas couché avec elle.

— « A quoi penses-tu fit Elsa.

— « Ca y est, soupira Bogaert, et il se retourna tout d'une pièce. Il ne put s'empêcher de répondre, malgré une sincère horreur pour ce reflexe : « A rien. »

— Je voudrais, dit Elsa, que tu me fasses visiter

ton atelier; je serais heureuse de voir tes dessins et aussi tes meubles... comment tu vivais avant notre... elle se reprit, avant mon arrivée.

—Je ne demande pas mieux, se hâta de répondre Bogaert saisissant avec satisfaction cette proposition.

— Ecoute, dit la fille, je vais... plaquer... on dit bien plaquer ? Falstaff et Hamlet et j'irai avec toi à Montmartre. Tu m'habilleras toi-même, comme si tu faisais un dessin.

Bogaert réfléchit. « Je ne pense pas que tu puisses t'affranchir ainsi. Tu dépends de Dorojdine et nous ne pouvons recommencer immédiatement une révolution pour toi. Mais tu es libre, également et personne n'a le droit de contrôler tes actes.

— Je vais m'habiller dit la Cavalière.

***

Le soir, Bogaert chercha et finit par trouver Tilly le Bavarois. Depuis la mort de Nicolas Klinius, François Tilly était devenu le meilleur ami de Bogaert, ce dernier, au demeurant, d'humeur assez taciturne.

Il le trouva à la terrasse d'un petit café de la rue Lepic. Un grand garçon vêtu d'un complet bleu, la figure basannée et la moustache brune très courte jouait du banjo le corps plié en deux, l'oreille couchée sur son instrument; des filles en cheveux, portant une gabardine kaki buvaient l'apéritif en plaisantant avec des matelots de l'Armée Rouge. Ils avaient remplacé

les Américains. Comme eux ils étaient grands et blonds avec un jeune air canaille et des cheveux coupés à la chien sur le front. Les mains dans les poches de leurs larges pantalons d'un noir verdâtre, ils souriaient en regardant les filles ou se déplaçaient devant le comptoir comme de véritables habitués.

— Comment, fit Tilly en tendant la main à Bogaert, voici son Excellence vadrouillant incognito. Tu as laissé tomber la pompe des banquets officiels de cette remarquable Foire Sociale, ou j'ai vu bon Dieu, la plus jolie poule du monde.

— C'est d'elle que je viens te parler.

— De la Cavalière ?

— Oui. Depuis huit jours, Elsa est ma maîtresse. Ça c'est fait tout simplement. L'enfant manque d'expérience et puis, je ne peux pas dire qu'elle me dégoute, non... ce n'est rien... mais rien. Nous sommes un peuple trop vieux pour ces femmes-là. Je ne veux pas dire par là qu'Elsa soit innocente : C'est une petite poule très compliquée, et pas du tout bonne. Elle manque d'équilibre. J'ai une nouvelle maîtresse qui oscille au moindre heurt comme un pendule fournissant sa course entre mon ancienne femme de ménage, qui aime tant les enfants, et Gille de Rais, qui les aimait aussi mais à sa manière. Elle saute avec autant de ravissement sur l'idée de passer sa vie avec moi, comme une brave petite bourgeoise, que sur une proposition d'aller visiter tous les bouics de la capitale afin d'y expérimenter quelques voluptés,

à mon avis surfaites par des écrivains modestes jusqu'à l'anonymat.

— Il est difficile, opina François Tilly, si l'on considère la qualité de ta maîtresse, d'agir avec elle comme avec la petite modiste des romans dédiés à la mufflerie des hommes. Tu n'aurais pas dû t'embarquer sur cette galère.

— Bien entendu, je n'aurais pas dû faire ceci, je n'aurais pas dû faire cela.... enfin c'est fait.

— Et Simonne? insinua Tilly avec une suave perfidie.

— « Ah celle-là. C'est autre chose. Je n'en dors pas la nuit. C'est l'engueulade traditionnelle, le jeu prévu des scènes vulgaires. Elle n'ignore rien de la conduite d'une femme en semblables circonstances et ses injures coulent de sa bouche comme une fable de La Fontaine apprise en son enfance. J'ai déjà eu un premier contact avec elle le jour de la Foire Sociale derrière la baraque de la Cavalière. Je sens encore dans ma tête, les éclats de sa voix dominant les cuivres. Elle m'a engueulé avec des phrases à succès de café-concert... Ma situation ne me permettait qu'une attitude digne et nettement ridicule et des phrases mesurées. En présence de cette furie j'étais comme un sauvage armé de flèches en bois devant une mitrailleuse approvisionnée pour toute sa vie.

— « A ta place, déclara François Tilly, en tirant sa pipe. Je laisserais tomber William Lille et ta

situation de Commissaire aux embellissements et je reprendrais paisiblement des habitudes ici, dans cet atelier, sous la protection de ta concierge qui t'adore. Cette femme te sauvera si elle le veut d'un contact par trop brutal avec des individus qui n'auront pas compris. C'est très dangereux de parler à des gens qui ne comprennent pas. Les paroles s'entassent, s'entassent, l'auditeur sourit, se donne franchement l'air d'acquiescer et, un beau jour quand on croit le discours digéré par le quidam, il se fâche et vous tue. Cet homme n'a pas compris ou a compris de travers. Le roman de ce malheureux Klinius comporte une mort violente dont il fit les frais. Méfie-toi de la Cavalière et de Dorojdine.

— « Tu es calme, fit Bogaert.

— « Calme oui et non, je suis calme parce que mon horizon ne dépasse pas les boutiques réunies de mon boulanger, de mon boucher, de mon fruitier et de mon marchand de couleurs qui habite, hélas! un peu loin de ma rue, ce qui rend son commerce dangereux, tout au moins pour moi.

Bogaert ouvrit ses cartons et sortit un dessin qu'il avait exécuté de mémoire : une tête de jeune fille rehaussée d'aquarelle.

— « C'est la Cavalière dit Tilly.

— « Oui c'est elle. Je l'ai connu à Sébastopol quand elle était dans la mouise. Je l'ai vue cinq minutes. A cette époque j'étais matelot, je venais de terminer la guerre, la vieille guerre d'autrefois, la bonne vieille

guerre sans imprévus avec ses dangers de précision. Cette gosse, je l'ai retrouvée plus tard sur des photos publiées par des journaux illustrés et maintenant j'ai couché avec elle. Quelle disgrâce!

— « Ce n'est pas cette poule qui est dangereuse, répondit Tilly. Elle n'est dangereuse, comme toutes les femmes, qu'en raison du décor naturel et intellectuel qui l'entoure. Elle réfléchit, inconsciemment, les rayons d'un soleil vénéneux et homicide. Ce n'est qu'un miroir qui te renverra, hélas, ces rayons dans l'œil, ou en pleine poitrine, mais, inévitablement, dans le point le plus vulnérable. » Il ajouta : « Nous sommes gais. »

Puis il se laissa aller sur le divan, se roula sur le côté et alluma sa pipe.

— « Fais attention à tes cendres, dit Bogaert.

Lui-même planté au milieu de la pièce, les mains inutiles et les jambes écartées, subissait l'assaut peu réjouissant de ses pensées alarmantes.

Un pas décidé fit battre son cœur à coups rapides. Il étendit la main pour imposer le silence à François Tilly qui déjà s'agitait.

On frappa à la porte.

Les deux hommes retenaient leur souffle. François Tilly, immobilisé dans une position inconfortable, n'osait s'allonger.

— Ouvre, Jean, fit la voix de Simonne.

Elle frappa la porte avec ses poings.

— « Ouvre, ouvre, criait-elle.

Bogaert l'entendit fouiller dans son sac, essayer une clef qui ne tourna pas dans le pène. Le bruit caractéristique de quelqu'un écrivant au crayon contre un panneau annonça le dénouement. Un petit morceau de papier blanc glissa sous la porte. Un doigt détendu l'envoya au milieu de la pièce comme un ultimatum brutal et sans merci.

Les pas de Simonne heurtèrent les marches de l'escalier. Bogaert entendit la voix de la conscierge accompagnant la visiteuse jusqu'à la rue. Alors il s'approcha à pas feutrés jusqu'à la porte et colla son oreille ardente contre le bois frais.

— « Elle est partie, fit-il.

Puis il se baissa ramassa le papier et lut :

SALE VACHE! SALE VACHE! SALE VACHE!

en gros caractères.

— « La ponctuation est respectée, soupira Bogaert.

— « Cette femme a du tempérament, approuva François Tilly, et de l'ordre, et de la suite dans les idées.

Bogaert ne parlait pas, mais il rongeait ses ongles avec un soin de manucure, ce qui indiquait chez lui une inquiétude exaspérée.

MONTMARTRE

Les rues descendent comme des torrents desséchés. Des fillettes les traversent à cloche-pied en sautant de pierre en pierre et quand elles sont sur l'autre rive, elles changent de pied et reviennent à leur point de départ.

Sur cette butte de terre, taraudée comme une fourmilière, un peuple de narquois, retour de guerre, de francs-mitous ayant perdu la tradition des maquillages et de fanandels recherchant l'abri des guinguettes romaines, trottine à menus pas, en long, en large, dans tous les sens.

Là, point de courant régulier comme dans les grandes rues de Paris : l'un montant, l'autre descendant; mais des petites courses indépendantes vers des destins d'occasion.

La Cavalière est entrainée dans cette cour des miracles où les sentiments seuls sont infirmes. Comme tant d'autres sont venus des contrées, plus ou moins lointaines, afin de se mêler au trafic des petits défauts inutilisables ailleurs, la Cavalière ne pouvait passer par Paris, sans essayer de se contempler dans le plus dangereux et le moins franc de tous les miroirs.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, des milliers et des milliers de pélerins des deux sexes, les désirs exaltés, probablement par les mauvaises lectures, se mettent en route afin d'atteindre, en même temps que

la connaissance de Montmartre, l'assurance d'être chatiés sous des formes diverses.

C'est, pour la Cavalière, le moment fugitif de déplorer, entre deux regrets accordés à Coblence et à Sébastopol, des souvenirs d'enfance à peu près montmartrois.

CHAPITRE XIX

Sur l'ordre de Dorojdine, Puppchen et Falstaff, emportant la confiance du Clown, partirent pour Pétrograd afin d'organiser des fêtes semblables à celles que l'on avait subies dans les pays conquis.

Le Clown, vêtu en civil, ce qui le rendait dangereux, craignait une mystérieuse fermentation de l'indépendance des peuples trop rapidement conquis par les Rouges. Le partage des terres entre paysans de même village, malgré les efforts des commissaires du peuple, les fêtes alternant avec des exécutions capitales, les dénonciations calomnieuses et les tueries communales, s'annonçait, de jour en jour, comme une tâche de plus en plus décourageante. Dorojdine, aventuré au milieu d'une passerelle flexible au balancement vertigneux, tournait avec angoisse ses yeux vers la Russie. Il ne doutait pas de la solidité de la passerelle, mais il éprouvait des craintes pour les points d'appui, de chaque côté des bords de l'abîme.

— « Tu organiseras des fêtes, disait-il à Falstaff, des fêtes partout, jusque dans le moindre hameau de France, d'Allemagne et de Russie. Si tu ne rencontres qu'une seule maison dans la steppe, tu y donneras une fête. Entends-tu, dans six mois, je veux voir la terre tourner autour de moi comme un

immense manège de chevaux de bois. Distribue l'or à profusion et décore le monde avec tout ce que tu pourras trouver d'étoffes de couleurs éclatantes, de tableaux, de fresques, de dorures, de boules de verre, de lanternes vénitiennes, de cocardes et d'oriflammes. Il faut, si nous voulons demeurer vainqueurs, dissimuler les forêts elles-mêmes sous des toiles largement illustrées d'animaux décoratifs peints par nos artistes les plus résolus. Tu mobiliseras tous les pianos mécaniques et, par tes soins, les petits garçons et les fillettes apprendront des chœurs qu'ils chanteront, tous ensemble à la même heure, dans le monde entier à un signal de la télégraphie sans fil. »

Falstaff parti, Dorojdine, plus tranquille gouta un peu de repos, en compagnie de Maria Konstantinoska qui briguait patiemment les fonctions de Grand Commissaire de la Police du Peuple.

Cette femme aimait à s'imaginer, non pas chevauchant en tête des troupes, mais protégée dans un superbe cabinet de travail entouré d'une triple barrière de dactylographes choisies avec soin. Pour Maria Konstantinoska être nommée directrice toute puissante des policiers, des espions, et des bourreaux jaunes signifiait, tout d'abord, régner en maîtresse absolue sur des commérages magnifiques, des ragots homicides, des calomnies utilisables. Ensuite le vertige du sang, qui en d'autres temps l'aurait conduite vers les salles d'opérations, l'obligeait à rôder comme une louve autour des cantonnements réservés

aux cent trente Chinois des Hautes-Œuvres. Maria Konstantinoska pensait également à la destinée d'Elsa qu'elle se chargeait de modifier dès qu'elle serait en possession de ses fonctions.

Elle espérait, ayant réglé quelques comptes arriérés d'ordre purement passionnel, épouser Dorojdine, selon la mode du jour, et cette cérémonie accomplie se consacrer à la conquête de son homme.

En trois ans de vie commune, le Clown pressé, enveloppé de fils serrés et rendu docile par le procédé de la goutte d'eau quotidienne tombant sur le crâne à la même place, ne serait plus qu'un douloureux idiot, convaincu ou mélancolique, à son choix.

Et l'avenir se modifiait ainsi dans les mains de Maria Konstantinoska comme une glaise docile entre les doigts d'un modeleur. Elle connaissait les hommes et l'envers de leur génie à travers ses souvenirs de dactylographe. Sa force active résidait toute en ce fait qu'elle ne méprisait ni la vie en général, ni les hommes en particulier. Elle utilisait l'humanité jusque dans ses moindres déchets. Pour ces raisons, et d'autres communes à son sexe, elle se préparait sournoisement une destinée de triomphatrice inamovible.

Sans se rendre compte exactement de la qualité des faits, Maria Konstantinoska avait, la première, senti l'influence des vieux pays. L'atmosphère des bureaux, où sa beauté s'était cultivée doucement en

serre chaude, la rendait semblable à d'autres filles élevées dans les mêmes conditions.

Des troubles impérieux la poussaient au mariage avec tout son cortège d'aspirations bourgeoises. Elle n'était point seule à respirer l'air troublant de la France : Des officiers de l'Armée Rouge, momentanément oisifs, peuplaient les bords de la Marne et les petites villas paisibles, où ils vivaient en propriétaires.

Une singulière maladie, que le gros Hamlet appelait : La-maladie-de-la-petite-maison-de-campagne, ramenait les vainqueurs à des conceptions surannées touchant la propriété et la volupté de vivre dans un confort étroit mais attendrissant.

Un souffle paisible et doucereux s'insinuait entre les principes les plus sévères, et la muraille de ciment armé offrait des fissures par où le souffle embaumé pénétrait subtilement.

— « Les hommes ne s'adaptent pas au milieu, déclarait Hamlet.

Et Dorojdine : « Croyez-vous ? Peut-être serait-il temps de créer une légende : Une légende qui remettrait les hommes en marche. Nous ne pouvons pas rester immobiles, il ne faut pas... Hamlet. Comme Isaac Laquedem, nous devons marcher, marcher éternellement, car, le jour où nous nous arrêterons, le sort du monde sera fixé. Alors, petit père, nous pourrons nous reposer.

— « Vous êtes peut-être optimiste, dit Hamlet.

Mais j'estime qu'il est temps pour la Cavalière de justifier sa présence parmi nous.

— « Il est temps, gémit Dorojdine qui devenait sentimental quand il le désirait, il est temps, camarade. Nous sommes en France depuis deux mois et des présences secrètes nous tourmentent dans l'ombre des vieilles chambres où nous dormons.

Hamlet haussa les épaules et Dorojdine se hâta de conclure : « Il faut évidemment créer une légende. Il précisa : « militaire, civile, héroïque, sentimentale et passionnelle. »

***

Elsa avait vécu pendant une quinzaine de jours, comme une fillette de Paris dans les bras d'un peintre montmartrois : souvenirs de crèmerie, de marchandes de quatre saisons, de cris d'enfants à différents étages et de chansons populaires en rapport avec la qualité du soleil.

Un peu étourdie par cette vie nouvelle qui rappelant ce qu'elle aurait pu devenir réellement sans cette fâcheuse suite d'événements qui l'avait dressée en cavalière, elle se hâtait d'empiler, pêle-mêle, dans sa mémoire prodigieuse des mots d'amour, quelques aspects des rues qui lui devenaient familières, des attitudes d'hommes, des expressions de jargon, des adresses de restaurant et des noms de femmes et d'hommes inconnus prenant pour elle une signi-

fication puissante. Elle poussait son rôle jusqu'à la perfection. Le matin, quand elle avait passé la nuit avec Bogaert, elle descendait, ses cheveux blonds rapidement relevés en chignon, la figure gentiment fripée et les yeux rieurs à la recherche des croissants. Et la concierge saluait d'un sourire confidentiel la Cavalière fameuse dans le souvenir de vingt millions d'hommes armés.

Rentrée à Versailles, Elsa se nourrissait de ces petits souvenirs, précieusement acquis entre deux étreintes qui la rendaient momentanément farouche.

Son attitude envers Hamlet devenait nettement irritante pour ce dernier.

— « On te laisse trop de liberté, disait le prince mou.

— « Dis donc, ô Hamlet, fit Elsa qui tutoyait maintenant son compagnon si.... Mais ne vas pas le répéter hein ? Voyons, supposons, en amis... là... que je sois enceinte.

— « Non, fit Hamlet, avec calme, non, non, cela ne se peut pas. Tu es notre créature à Falstaff, à Puppchen et à moi, nous n'avons pas voulu faire de toi une créature d'allaitement. Il est inutile d'être enceinte. Ta difformité passagère n'aiderait en rien la marche de nos armées.

Elsa regarda Hamlet et dit : « Je suis lasse de cette lutte, Hamlet, je suis fatiguée, ah si fatiguée. »

Et sans défense, la jeune fille s'appuya contre le mur, le visage entre les mains. Mais Hamlet ne voulut

pas profiter de cette défaillance, car il n'aimait point les larmes et les petites niaiseries consolatrices, consacrées par l'usage en de semblables circonstances.



Vêtue de son tailleur bleu marine qui lui donnait l'allure d'une jeune femme du boulevard Raspail, Elsa prit son sac à main, et d'un pas décidé se hâta vers le train de Paris.

Elle avait téléphoné à Bogaert après le départ d'Hamlet. On lui avait répondu que le camarade Bogaert n'était point venu depuis trois jours. Elle se hâta, néanmoins, sans inquiétude et débarquée à la gare elle prit le métropolitain pour surprendre Jean à son atelier. Elsa rêvait entre deux messieurs qui ne contrariait en rien les cahots de la voiture pour éviter le contact avec le corps de la jeune fille. Elle pensait : « Je vais parler à Jean, j'ai besoin de lui parler, je lui dirai ce que je pense d'Hamlet et de Dorojdine. »

Pour la première fois de sa vie l'image de Maria Konstantinoska apparut à Elsa dans sa mémoire. Mais elle ne put définir le sens de cette apparition. Elle songeait à des consolations adroites pleines de projets réalisables qui l'aideraient à changer de vie.

Le désordre du monde lui sembla alors sans remède et surtout sans cachettes. Cependant la figure de Bogaert la réconfortait comme, pour un soldat, la

vue d'un abri profond où l'on peut manger paisiblement du pain et du saucisson, boire du vin sous un bombardement conjuré.

Elle descendit et grimpa les petites rues familières. Elle passa devant la loge de la concierge et tout essoufflée tira le cordon de la sonnette; elle entendit le joyeux bruit de la sonnette à l'intérieur. Elsa était si sûre d'entendre le pas familier, qu'elle ne pouvait se résoudre à donner un deuxième coup de sonnette... Alors elle faillit pleurer de désespoir devant le silence. Mais elle sonna, une fois encore, puis deux, puis trois, ne pouvant abandonner la porte muette. Enfin elle descendit, prêtant toujours l'oreille à chaque marche, et frappa chez la concierge.

— « Monsieur Bogaert n'est pas là, demanda-t-elle.

— « Figurez vous, ma petite dame, que je ne l'ai pas vu depuis trois jours.

— « Alors il doit être en mission, fit Elsa.

Elle se dirigea vers le petit café de la rue Lepic où elle espérait rencontrer François Tilly. Elle l'aperçut de loin à la terrasse et son cœur bondit d'aise.

— « Ah bonjour, chanta Tilly.

— « Bonjour.

Elle s'assit à côté de lui, comme une petite femme raisonnable. Dans le bar, un matelot russe jouait de l'accordéon, et d'autres matelots, les cheveux coupés courts sur la nuque juvénile, une mêche de cheveux blonds tombant sous le bonnet entre les yeux, les poings sur les hanches, dansaient. Des filles les appelaient : « Petrouchka... Alexis... Anton...

— « Alors fit Elsa. ?

— « Voilà, dit Tilly en choisissant ses phrases... Je pourrais vous laisser chercher, un jour, deux jours, à quoi bon... Je ne sais pas ce qu'est devenu Bogaert. Sur l'honneur je ne sais rien mais je puis vous affirmer qu'il vous a... comment dirai-je... qu'il vous a... laissé tomber. Comprenez-vous ? Non ? Qu'il vous a abandonnée... C'est un peu dans son caractère. Je connais Bogaert, ce n'est pas un homme à se suicider. Mais c'est bien dans son genre de partir en abandonnant tout. Dans une vingtaine d'années, s'il est toujours vivant naturellement, il reviendra faire un tour par ici, avec mélancolie, c'est toujours dans son genre. S'il meurt avant de revenir par ici, ma foi, ça vaudra mieux pour lui.

La Cavalière resta longtemps sans répondre et sembla prêter beaucoup d'attention aux chants de l'accordéon. Puis elle dit : « Monsieur Tilly voulez vous venir diner avec nous au Carlton Hôtel ? Il y aura Hamlet et des officiers de chez nous, des gens lettrés... Je devais faire visiter à mes amis les boites de Montmartre, mais sans Bogaert, je ne saurai pas... Voulez vous le remplacer ?...

— « Vous en êtes encore là ? soupira Tilly.

Mais il accepta et nota l'heure du rendez-vous sur son carnet.

LE ROSAIRE

En comparant l'existence humaine à un rosaire où les dizains varient selon le destin de celui qui le possède, les jours deviennent les grains de ce rosaire. Cette idée, et l'image qui la symbolise ne sont pas absolument nouvelles, mais, il est juste de constater que dans le domaine des idées rien ne se perd, rien ne se crée.

Tout au plus pourrait-on rajeunir ce symbole du pauvre homme assis à l'ombre tâtant ses jours d'un doigt inquiet en remplaçant le mouvement humain, par quoi les grains du rosaire se succèdent, par un mouvement anonyme et mécanique, indépendant de la volonté du solitaire. Ainsi le chapelet, comme une courroie de transmission passe entre les doigts. Il ne reste plus qu'à tâter les jours au passage, à reconnaître la valeur de chaque grain, la finesse de ses ornements, et la qualité de sa matière.

Si l'on considère ce travail et la pauvreté de nos sensations tactiles l'art de reconnaitre un jour d'existence quelconque apparait avec ses difficultés. Un jour égrené rapidement ne révèle sa véritable saveur qu'à ceux dont l'éducation des doigts touche à la perfection.

Aussi, beaucoup, parmi les hommes, sont toujours en retard de quelques grains sur la somme des grains composant le nombre de jours qu'il leur est départi pour

vivre. Tel qui garde aux doigts la sensation du lundi en est déjà au samedi et tel autre saute des dizains monotones pour atteindre un grain d'une qualité exceptionnelle.

A cette heure la Cavalière a perdu le rythme de la marche du chapelet. Il est possible qu'elle se soit trop attardée sur le passé ou qu'elle ait également envisagé l'avenir avec trop de gloutonnerie : c'est un à un qu'il faut compter les grains du rosaire, un à un, d'un geste égal adapté à la marche de cette courroie de transmission implacable et monotone semée, à intervalles égaux, de petites boules d'apparences identiques. Et l'on apprécie la qualité de l'une aux dépens de la qualité de l'autre.

CHAPITRE XX

Le nez aux vitres de son petit salon, la Cavalière regardait tomber la pluie : une pluie chaude, cinglant les beaux arbres comme une douche sur des épaules de sportman.

En apprenant la disparition de Bogaert, Elsa, encore une fois, se trouvait en présence d'une énigme indéchiffrable. L'amour qu'elle avait éprouvé pour Bogaert — et elle ne pouvait elle-même préciser la valeur exacte de ses sentiments — n'était pas assez simple pour qu'elle pût, tout de suite, en tirer des regrets adoucissants.

Elle regardait la pluie tomber parce que les rafales meurtrissant les plantes et les cailloux dociles s'accordaient assez bien avec le rythme intérieur de ses pensées provisoires. Elle se tenait droite derrière ses rideaux, à peine triste, mais parée de mélancolie comme une toute jeune fille qui doit quitter sa patrie, pour servir, par exemple, en qualité d'institutrice, chez des étrangers riches et mystérieux.

Elle regarda l'heure à la montre de son poignet. Les jours s'écoulaient avec monotonie, mais la Cavalière gardait l'impression que cette monotonie était spécieuse, qu'en réalité les jours offraient un spectacle merveilleux, peut-être inquiétant. Ce spectacle pro-

tégé par un rideau qu'elle n'avait pu soulever lui échappait réellement. Elle ne voyait quotidiennement que des jours semblables à tous les jours, à cause de ce rideau éternellement gris interceptant le vrai sens de sa vie.

Pendant quelques minutes, elle éprouva le besoin de fuir et son imagination rapide ébaucha des projets. C'est alors, et peut-être pour la première fois qu'elle envisagea Dorojdine, Falstaff, Hamlet et Puppchen comme des personnages terrifiants. Elsa n'était encore qu'une toute jeune femme et son énergie s'alimentait aux forces inconscientes de sa santé. Maintenant qu'une déchirure inattendue apparaissait sur l'écran, elle apercevait avec épouvante le vrai visage de ses créateurs.

La pluie se calmait, des gouttes isolées rebondissaient sur des flaques et l'eau chantait dans les gouttières. Elsa ouvrit ses fenêtres et respira l'air balsamique du jardin mouillé. Des limaces d'apparence comestible, mais pour enfant, traversaient les allées dans la direction des jeunes herbes. Le parfum des roses triomphait entre toutes les odeurs de fleurs baignées. On entendit un bruit de seaux heurtés dans la maison voisine et des rires d'enfants qui s'élançaient dans les allées de leur jardin en criant d'aise.

Aussitôt calmés par le passage d'une atmosphère à une autre, ils organisèrent un jeu plein de suppositions. Ils étaient trois : un garçon, deux filles.

— « On serait chez nos parents, disait une des petites filles.

— « Non, on serait, disait le garçon, à la campagne etc.

Ils jouaient à imaginer ce qu'ils avaient devant les yeux et la Cavalière pensa qu'elle aussi, toute sa vie, n'avait fait qu'imaginer des choses pour la réalisation desquelles il n'était peut-être besoin que d'ouvrir les yeux.

Et pendant des heures très courtes, Elsa prolongea ses souvenirs.

A la tombée de la nuit, la grande et souple voiture d'Hamlet stoppa devant le perron de la villa. Elle s'arrêta sans bruit, et comme Elsa finissait de se coiffer devant la glace, Hamlet, en dandy équivoque, pénétra sans frapper dans le petit salon.

— « Allons allons ma fille. Hâtons-nous. Nous souperons au « Toby ». Il y aura des danseuses espagnoles et des types épatants. »

Elsa sourit et tendit la main à Hamlet.

— « Nous prendrons en passant un ami à moi, le peintre François Tilly, » dit elle.

— « Je ne demande pas mieux. Et Bogaert ?

Elle passa sa main devant ses yeux, comme pour attraper des mouches et ne répondit pas.



En bas du petit escalier tournant accèdant aux cabinets particuliers du « Toby » le fameux cabaret

de nuit, un petit groupe hilare occupait les premières marches. Tendant l'oreille, les yeux fixes et la bouche fendue en un rire silencieux il y avait là : le chasseur de l'établissement, le portier, la gérante des « toilettes», le plongeur et deux filles sans amis.

Etouffés par de lourdes portières bien tirées, des sons, paraissant provenir d'un orchestre nègre, évoquaient la salle lourde de chaleur humaine. A part les gémissements lointains des violons et les appels gutturaux des banjos, devinés dans la lumière dorée, rien n'expliquait l'attitude des drôles attentifs et des deux filles désœuvrées.

Toutefois, après un long silence, une porte s'ouvrit, un fracas épouvantable d'assiettes lancées à la volée contre un mur déclancha dans le groupe des gestes d'automates en bonne humeur. Le chasseur se tapa silencieusement sur les cuisses. Une des filles dit : « C'ést de l'affure pour Emile. »

Le portier rompu aux exercices de force la fit taire d'un regard chargé de menaces.

La fille provocante voulut monter l'escalier. Elle dit « : Je vais aller voir. J'ai envie de chambouler ce soir.

— « Reste ici, t'entends, fit le portier, reste ici. Et si tu n'es pas contente tu n'as qu'à te barrer, t'entends. Et si c'est Emile qui te vide, tu peux être sûre d'aller truquer ailleurs. »

— « C'est pas des princes, dit la fille, il n'y a plus de princes... Si c'est des Russes, j'ai un ami qu'en est... »

— « Mais boucle-la, criait le chasseur, ou monte dans la grande salle, tu nous courres ! »

La porte s'ouvrit de nouveau. On entendit un rire aigu de femme et une dégringolade de verrerie. Un grand plat d'argent passa sur le palier comme un météore et vint s'aplatir contre les barreaux de la cage de l'escalier. Des assiettes suivirent. Par la porte ouverte, on entendit rire une femme.

Une voix d'homme commanda : « Des danseuses, envoyez des danseuses et du champagne, Emile, nom de Dieu, Emile, où sont tes danseuses ? »

Une voix calme parlementa avec déférence. La porte se referma.

— « C'est pas moi qui paie, fit le chasseur. »

Cette phrase changea la qualité du sourire sur le visage des auditeurs. L'idée subitement évoquée d'une note merveilleusement corsée les comblait d'aise. Ils estimaient, en professionnels, l'affaire à la manière de Monsieur Emile, qui, à l'étage au-dessus, paisiblement, évaluait, à forfait, la conduite des clients du cabinet bleu.

A la porte de la rue, laissée ouverte, baignée dans la nappe de lumière de l'entrée, une grande limousine conduite par deux Chinois s'allongeait le long du trottoir désert, comme un torpilleur à quai. Une jeune femme que l'on appelait Gaby et qui dansait costumée en Espagnole descendit de l'escalier. Elle demanda en passant : « Quelle heure qu'il est ?... » Puis sans attendre la réponse : « Qu'est-ce qu'ils tiennent comme

cinglée les Russes et la poule... donc. Elle est gentille; je lui ai dit : « Plaque ton type et rentre avec moi... » Elle est saoule à en crever. Le môme Tilly est avec eux. Moi je les mets, à demain. »

— « C'est comme les Anglais, dit le portier. Autrefois avant la Révolution, c'était plein d'Anglais, ils foutaient la vaisselle par la fenêtre, heureusement que les fenêtres donnaient dans la cour. Ceux-là c'est comme les Anglais, c'est avec des poules qu'on les a ! »

— « C'est tout en gueule, ça n'a qu'une grande gueule pour boire et gueuler. Ca change avec les peuples », résuma le chasseur.

D'un geste impérieux, de la main, le portier lui imposa silence. Le sourire revint graduellement sur ses lèvres.

— « Ils deviennent méchants », dit-il.

Le bruit d'une lutte parvint aux oreilles; la porte s'ouvrit, un homme roula sur le palier, s'agrippa à la cage de l'escalier qui vibra comme une lyre, cependant que les tulipes des lampes s'écrasaient sur le plancher comme des fleurs de marronniers secoués par le vent. Et un cri d'agonie, un cri de femme étrangère à l'agonie, jaillit dans la lumière aveuglante des lampes dénudées.

Tous les hommes se précipitèrent. Ils arrivèrent à la porte du cabinet bleu en même temps que Monsieur Emile. Devant eux se dressait la masse formidable d'Hamlet : il tendait dans la direction des nouveaux venus, ses mains blanches et molles pleines de sang.

— « Donnez-moi de l'eau », fit-il.

Au milieu du tapis, à côté d'un seau à glace renversé, la Cavalière achevait de mourir, les mains portées à son cou d'où le sang jaillissait par saccades.

— « Les agents !... » hurla Monsieur Emile.

— « Calmez-vous, dit Hamlet, ça s'arrangera, faites monter les deux Chinois de ma voiture et donnez-moi de l'eau ».

Il renversa sur ses mains deux bouteilles de champagne et s'essuya à la nappe de la table.

Derrière le barrage formé par Monsieur Emile et son personnel, des voix chuchotaient : « C'est quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Dites leur de foutre le camp », commanda Hamlet avec lassitude.

Avec l'aide du chasseur et du portier, Monsieur Emile repoussa les filles dans le grand salon. Et quand les Chinois, coiffés du bonnet blanc étoilé de rouge, pénétrèrent dans cette boucherie, Hamlet se contenta de désigner de la tête le cadavre de la jeune femme.

Ils l'emportèrent avec précaution, en enjambant le corps de Tilly ivre mort. Les gouttes de sang rebondissaient sur les marches. Et dans l'aube livide, nul bruit que celui des pots de lait entrechoqués. Dans le lointain on entendait également hennir un cheval du service de la voirie.

CHAPITRE XXI

La Cavalière morte prit conscience de son état, à peu de choses près, avec la sensation d'angoisse d'un vivant qui, son sommeil brutalement interrompu, vers trois heures du matin, ouvre ses yeux sur l'obscurité d'une chambre peuplée de rêves surpris se bousculant en déroute.

Avec la mort, les menus bruits négligeables de la circulation du cœur subitement abolis, une impression de silence intime l'isolait d'elle-même, de ce qu'elle avait été.

Allongée sur un sol chaud et tremblant, la Cavalière se releva, ébaucha un geste. A ce geste, elle vit que, désormais, elle s'agiterait sans direction dans le monde des apparences. Elsa n'était plus qu'une apparence. Sa main portée à son front n'existait que dans son intelligence, qui lui semblait dévêtue et sensible à toutes les variations de l'atmosphère.

Elle se rappela lentement les circonstances de son décès. Une odeur de sang ancien mêlée à du champagne lui rappelait le parfum des sauces concentrées. Elle songeait avec indifférence à son jeune sang répandu, à ce champagne, aux prolégomènes honteux et obscènes de son assassinat, sur la terre, réduite par elle, aux dimensions d'un café de filles posé dans la

nuit comme une lanterne sourde pleine d'une lumière éblouissante.

Elle reconstitua sa mort, tableaux par tableaux, et ces tableaux se juxtaposèrent dans son esprit sur ceux d'un crime célèbre vu dans une fête à Francfort, alors qu'elle était fillette.

Le premier tableau, d'un dessin grossier mais d'une couleur admirable, représentait sa propre enfance de fillette crapuleuse, raflant les marcks des rittmeisters de chevaux-légers.

Le deuxième tableau célébrait des pendus associés protégeant sous leur ombre une adolescente inquiète.

Sur un troisième tableau, dans une lumière d'apothéose, on voyait la Cavalière parcourant le front des bataillons délirants.

Le quatrième tableau, révélait une inquiétude de haute qualité, sous l'aspect d'une jeune fille, coiffée d'un bonnet blanc étoilé de rouge et chaussée de bottes russes, seule sur la neige devant le moulin du Petit-Trianon.

Et le cinquième tableau, qui était le dernier, représentait une jeune morte dans un décor populaire, celui de l'enfance de la Cavalière. Il semblait à Elsa qu'une voix chantait les paroles d'une complainte lugubre et que le propriétaire de cette attraction frappait de sa baguette chaque tableau afin d'illustrer les couplets monotones de la complainte naïve. Cette vision intelligente de sa vie, réduite aux proportions d'une image d'Epinal, éveilla la conscience posthume

d'Elsa Grünberg, elle reconstitua, minutieusement, les détails de son meurtre.

— « Voyons, fit-elle, j'étais à Montmartre. Ah oui... » Elle frissonna et ressentit l'éblouissement du couteau confondu avec la douleur sourde et surprenante de sa chair, près du sein gauche.

Elle porta la main à sa blessure, et comme il arrive qu'un homme à qui l'on a coupé la jambe ressent néanmoins des douleurs dans cette jambe inexistante, Elsa, d'un doigt délicat, tâta la plaie irréelle, les deux lèvres sèches, d'où le sang s'était écoulé.

L'odeur de champagne aigre lui chavira l'estomac. Elsa se releva péniblement, sur les mains et les genoux, en posture de bête. Elle rajusta sa robe déchirée qui s'était retroussée sur les cuisses. Dans un grand effort elle se remit debout et chercha autour d'elle un point d'appui avec ses mains tâtonnantes, car le vertige l'enroulait comme une ficelle autour d'une toupie.

Cette défaillance se calma en deux ou trois éblouissements. Des cratères mauves cernés d'or s'ouvrirent devant ses yeux. Elle eut quelques gestes de vivante pour dissiper ces troubles et se mit en marche.

Elle n'avait plus de chaussures, car elle ne les voyait pas. Ses pieds nus dans des bas de soie transparents reposaient directement sur le sol. Ce mot indique seulement la surface qui supportait l'apparence de la Cavalière. Des pulsations douces et rythmées semblaient soulever la matière de ce sol inexprimable. D'un gris cendré, il donnait l'impression d'un énorme

cerveau et cette ressemblance était complétée par le fait que des ruisselets, des rivières et des fleuves le sillonnaient, comme des cours d'eau sur une carte, et comme des veines dans un cerveau. Un liquide rouge, tel le sang charié par des vaisseaux, aidait à parfaire la comparaison.

Une vie humaine agitait le sol de l'étrange domaine cérébral où la Cavalière poursuivait son aventure inachevée.

***

Elsa s'avançait sans pouvoir s'arrêter, comme une bête dirigée par un instinct arbitraire. Autour d'elle la confusion des apparences ne lui permettait de discerner aucun point de repère. Elle n'éprouvait point cette faculté, commune à tous les cauchemars, de s'intéresser immodérément à un détail saugrenu mais peint avec une précision de miniature. Elle avançait dans le vague précédent les grandes légendes et, sous ses pieds nus, la matière tiède du sol lui communiquait une énergie ambulatoire. Elle se compara à un tramway mis en marche par une prise de contact avec un courant souterrain. Elsa s'imagina également mue par un trolley et cette idée la fit sourire.

Mais autour d'elle, comme elle sortait des éléments confus de la légende, elle aperçut des apparences humaines, qui de leur côté, par des prises de courant identiques, avançaient vers leur but.

La Cavalière marchait à grandes enjambées sur le terrain élastique ; elle marchait comme un automate bien remonté et remonté pour une durée dont elle ne prévoyait pas le terme. Elle était calme et sereine ainsi qu'un jouet de fer blanc peint. Elle pensa qu'elle devait produire sur les apparences qui l'épiaient l'impression qu'elle même avait ressentie en voyant courir, sur l'asphalte des boulevards de Paris, de petits automates lachés par des camelots inquiets.

Autour d'elle, les apparences devenaient anecdotiques. Il y avait là des hommes et des femmes appartenant à tous les âges de l'histoire de la terre, à tous les peuples. Au passage, Elsa reconnut des figures vulgarisées par l'image : des savants, des peintres et des écrivains groupés et agités comme des poules aux approches de l'orage.

Elle s'approcha des écrivains et des philosophes célèbres rassemblés en corporation. Une grande exaltation dominait leur groupe. Soudain, penchés au bord de l'abime qu'Elsa Grünberg ne prévoyait pas, ils regardèrent tous dans la même direction.

Courbée elle-même sur l'abîme incolore, la Cavalière vit, sans pouvoir préciser l'éloignement, une boule bleue où des flammes oranges poussaient comme des cheveux frisés.

Elle pensa : l'enfer!

Puis elle ricana devant la naïveté de cette supposition et tout de suite son mécanisme intérieur se déclancha et elle prononça ces mots, comme sonne

le timbre d'une pendule : « Les hommes brûlent les bibliothèques. »

Les immortels courronnés de lauriers ou portant perruques levèrent vers la Cavalière des yeux suppliants de malades devant un médecin

— « J'étouffe! hurla un quidam.

D'autres immortels commentaient leur agonie par des gestes et des paroles différentes appropriés à la nature de la crise qui les anéantissait. Progressivement ils disparaissaient un à un, en fumée légère, parallèlement à la disparition de leurs œuvres sur la terre. Et quand la dernière flamme fut éteinte, la Cavalière se trouva seule, encore une fois, la plante des pieds tiédie par la force cérébrale qui palpitait sous elle. Elsa sentit le contact et la force la pénétra en bourdonnant.



Elle arriva, dans un état d'esprit, qu'il ne faut pas se hâter de comparer avec celui d'Alice au Pays des Merveilles, au bord d'une contrée d'apparence européenne. La substance cérébrale du sol avait pris la forme d'une chaussée mal pavée; un terrain vague serti de planches disjointes mettait en valeur la haute silhouette d'une maison à six étages, d'une maison morte à six étages. Des chuchotements de commères invisibles donnaient au mystère une saveur précise et vulgaire.

Des voix s'interpellaient en jeddish ; des lambeaux de phrases trainaient dans l'air, comme des suies devant un œil fatigué. La Cavalière sentit qu'elle était revenue aux premiers jours de sa vie. Elle humait le parfum jusqu'alors jamais retrouvé de ses premières années; elle subissait l'éclairage de certains jours mémorables; elle entendait ces phrases stupides, extraites du registre familial, qui n'ont de valeur que pour soi et dont les étrangers ignorent les propriétés. Chaque famille garde un trésor de lieux communs adaptés à l'usage de la famille et que l'on se repasse de père en fils et de mère en fille. Elsa retrouvait, devant ce terrain vague et cette maison de rapport misérable, les paroles de son père et l'odeur prodigieuse de sa misère.

Au dernier étage de la maison pauvre, la lumière d'une chandelle trouait le rectangle noir d'une fenêtre.

Dès qu'Elsa eut considéré cette lueur, le paysage s'éclaira pour elle. Elle reconnut l'angle de la rue Cortot, à Montmartre, et la maison de la blanchisseuse devant l'atelier de Bogaert. Mais il fallait monter vers cette chandelle dont l'utilité devenait évidente.

Elle passa devant la loge de la concierge : la loge était vide. Une odeur de moisi et d'oignons grillés flottait idéalement dans l'escalier noir. Toutes les fenêtres ouvertes battaient dans leur cadre et les portes également ouvertes révélaient des chambres

vides avec des murs de carton tendus de papier à fleurs rappelant le Petit-Trianon.

Des accessoires de concierge posés dans l'escalier entravaient la marche de la Cavalière, semblables à des injures grossières, souvenirs d'un petit matin d'amour à Montmartre, quand les voisines s'imposaient de l'autre côté des cloisons trop minces.

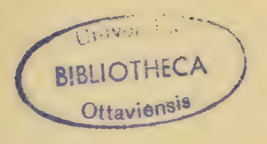
La Cavalière enjamba un balai et un seau et monta d'un seul élan les trois dernières étages. Sur le palier, elle reconnut le plomb où l'on vidait les eaux grasses et qu'elle apercevait de l'atelier de Bogaert. Une porte s'ouvrait sur une chambre nue éclairée par la bougie à peu près consummée.

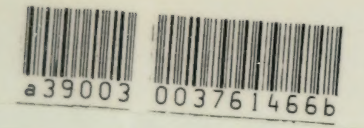
Elsa entra dans la pièce et souffla la lumière qui l'attendait. Puis elle regarda par la fenêtre et contempla le vide qui lui donna l'impression d'une boite étroite, d'un mur sans faîte, d'un tuyau sans issue, en somme l'impression d'une gigantesque oppression. La Cavalière enjamba la barre d'appui de la fenêtre et se laissa glisser le long de la muraille. Elle sentit sur la chair absente de ses genoux les éraflures causées par le plâtre. Elle ouvrit alors ses mains crispées à la barre et se laissa tomber. Et la chute l'enveloppa doucement de son angoisse. Cette fois la Cavalière eut la connaissance qu'elle allait s'anéantir. Mais elle se demandait avec horreur à quel moment et sous quelle forme, sur quelle surface dure l'apparence de son corps irait s'écraser, dans cette chute tournoyante d'une durée peut-être éter-

nelle ou peut-être simplement inestimable mais qui ne pouvait qu'aboutir à rien.

Coblence-Paris. Mai 1921.

FIN




a39003 003761466b